This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

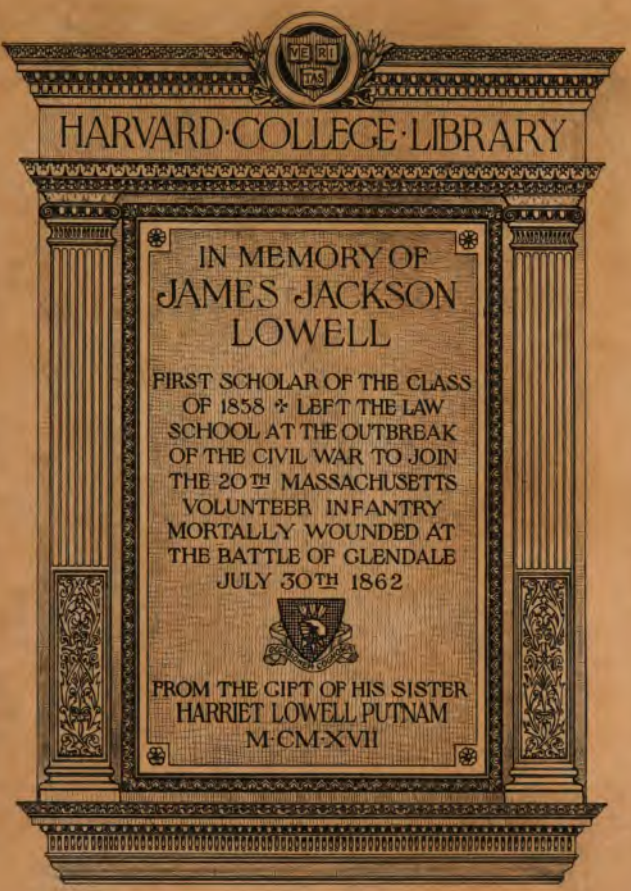
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Philol
42.10
*


VE RI
TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VIII.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME VIII.

LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE,
Rue St-Adalbert, 8.

1886

Philol 42.10

Harvard College Library
May 18, 1922
J. J. Lowell fund

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT DE M. J. DEJARDIN, PRÉSIDENT, SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ PENDANT LES ANNÉES 1881 à 1883.

MESSIEURS,

Avant de procéder à la distribution des médailles aux lauréats de nos concours de 1881 et 1882, il est de mon devoir de vous rendre compte des travaux de la Société pendant ces dernières années.

Comme d'habitude, nous avons conservé dans le programme de nos concours annuels, une série de questions et de sujets auxquels il n'a pas encore été répondu. Nous avons à constater malheureusement, que bien peu de personnes s'occupent actuellement de l'étude du wallon, et les quelques travaux spéciaux que nous avons demandés, malgré leur attrait et leur intérêt pour la linguistique, n'ont encore tenté personne ; depuis trois ans, un seul mémoire relatif à notre dialecte nous a été présenté. Les autres œuvres qui nous ont été soumises sont des chansons, des crâmignons, une satire et une scène populaire.

Le Théâtre a été abandonné pour nous, et nous avons cru devoir réformer l'article 25 de nos statuts,

qui, paraît-il, éloigne les concurrents parce qu'il a été mal compris. Nous pouvons cependant remarquer qu'à Liège, depuis un certain temps, plusieurs auteurs ont publié et fait jouer des pièces de théâtre, mais ils se sont bien gardés de les présenter à nos concours, afin d'en conserver la libre propriété. C'est cette clause que nous allons chercher à mitiger, tout en sauvegardant les droits d'auteur, et nous nous en occupons activement. Nous n'avons donc eu, relativement parlant, que des pièces peu importantes à signaler, et il est regrettable que MM. David, Brahy, Remouchamps, Gérard et Kirsch, à qui nous allons remettre des prix, n'aient pas employé leur talent et leurs qualités à des œuvres plus considérables que celles qu'ils ont soumises à nos divers Jurys ; aussi nous espérons bien les voir faire davantage.

Un généreux anonyme avait fondé un prix extraordinaire de cent dollars pour l'histoire du mot *Renard* (Vulpes, Goupil), dans les provinces wallonnes avant le seizième siècle; un seul mémoire nous est parvenu. Le Jury a estimé que ce travail n'était pas suffisant, et dans son rapport il a signalé plusieurs lacunes qu'il convient de faire disparaître. Nous désirons que l'auteur tienne compte de ces observations et qu'il nous présente cette année une œuvre complète, digne du prix offert.

La Société reçoit, à titre d'échange, les publications de diverses Sociétés savantes du pays et de l'étranger; ce sont :

1. La Société d'Émulation, de Liège.
2. L'Institut archéologique Liégeois.
3. La Société archéologique de Namur.
4. L'Institut royal grand ducal de Luxembourg.
5. La Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles.
6. Les analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique.
7. La Société scientifique et littéraire du Limbourg.
8. La Société des langues romanes de Montpellier.
9. La Société nationale des antiquaires de Picardie. (Bulletins et mémoires.)
10. La Société historique et littéraire de Tournai. (Mémoires.)
11. Les annales du Cercle archéologique de Mons.
12. Les mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
13. L'Institut archéologique du Luxembourg.
14. La royal Society of New south Wales.
15. La bibliographie de Belgique.
16. Les mémoires de la Société des antiquaires de France.
17. La Société des bibliophiles Liégeois.
18. La Société smithsonienne de Washington.
19. Le bulletin de la Société industrielle et scientifique de St-Nicolas.
20. Le bulletin du Cercle littéraire verviétois.
21. Le Caveau verviétois. (Société littéraire.)
22. Le Cercle artistique, littéraire et scientifique de Liége.
23. Le Cercle hutois des sciences et des beaux-arts.
24. La Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.
25. Le compte rendu de la Commission royale d'histoire de la Belgique.
26. Les documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi.
27. La fédération artistique. (Bruxelles.)
28. Le journal des Sociétés d'agrément. (Id.).
29. Korrespondenzblatt der Vertdeutschen Zeitzchrift für Geschichte und Kunst.
30. OEuvres des soirées populaires de Verviers.
31. Le Progrès, journal de l'éducation populaire. (Bruxelles.)
32. Et de M. Von Keller, membre associé, Altdeudsche Handschriften.

Je donne cette nomenclature, Messieurs, parce qu'elle ne se trouve insérée nulle part dans nos bulletins. Chaque volume reçu est remis à un de nos membres, qui est chargé de l'examiner et de faire un rapport sur les articles qui pourraient nous intéresser. La Société a décidé, dans une de nos dernières séances, que des extraits de nos procès-verbaux seraient publiés annuellement. Ces extraits contiendront, entre autres choses, les rapports sur les concours et ceux qui seront faits sur les publications étrangères. Ceux-ci mettront nos lecteurs au courant des travaux qui se font ailleurs pour l'étude des anciens patois et pour tout ce qui s'y rattache. Vous serez très prochainement à même de juger de leur importance.

Nos publications, celles des Sociétés étrangères, les envois du gouvernement, la collection Bailleux et les ouvrages dont il nous est fait hommage, constituent déjà un bon fond de bibliothèque wallonne. Malheureusement nous n'avons pour les déposer que quelques rayons dans un cabinet à l'Université. Il est matériellement impossible, malgré tout le soin de notre excellent bibliothécaire, d'y avoir un ordre suffisant pour trouver de suite ce que l'on cherche. Il nous faudrait une salle spéciale, pas bien grande, mais au moins qui fût à nous. Espérons qu'avec le temps, nous pourrons l'obtenir lorsque l'Université sera en possession de tous ses nouveaux locaux.

Nos publications sont à peu près au courant; le

recueil des crâmignons de M. Terry a seul éprouvé plusieurs retards par suite de circonstances malheureuses indépendantes de notre volonté. Une première livraison va bientôt être distribuée. Le vocabulaire des Agriculteurs de M. Albin Body est en voie d'impression et notre Annuaire pour l'année 1884 vient de paraître.

Nous continuons à éditer les anciennes pièces manuscrites que nous possédons. Plusieurs renferment des expressions wallonnes qui sont perdues. Nous aurions désiré former un recueil de ces expressions et nous en avons fait le sujet d'un concours; mais jusqu'à présent, personne n'a essayé de faire ce travail.

Quelques vides se sont formés autour de nous pendant cette dernière période. D'abord le décès de M. Michel Thiry, inspecteur au chemin de fer de l'État, membre effectif, fécond poète wallon et plusieurs fois lauréat dans nos concours. Tout le monde connaît ses pièces : *ine cope di grandiveu* et *ine copenne so l'mariège*. Il a laissé beaucoup d'autres pièces wallonnes, et une grande partie, trouvées dans sa mortuaire, est publiée dans l'Annuaire de cette année par les soins de notre honorable collègue, M. Demarteau, qui a bien voulu se charger d'écrire la biographie et la bibliographie de notre regretté collaborateur.

Nous avons encore à déplorer la perte de deux membres correspondants, nommés depuis la fonda-

tion de la Société et qui y furent toujours fidèles : M. François Delgotale de Dalhem, et M. Philippe Lagrange de Namur. Tous deux étaient poètes wallons et ces charmants chansonniers ont fait bien des fois les délices de nos banquets. Le premier, de sa voix mâle et vibrante, venait remuer la fibre patriotique, et quand il chantait le Roi, la Belgique ou la liberté, il enthousiasmait les auditeurs ; le second tout gracieux savait manier la satire sans être trop mordant et ses malices n'étaient jamais trop méchantes ; aussi, il nous apportait la note gaie et il obtenait un réel succès de fou rire. Les Annuaires de la Société renferment quelques-unes de leurs pièces.

Je croyais avoir terminé ces tristes souvenirs lorsqu'il y a trois semaines notre société a eu à porter un nouveau deuil. M. Joseph Lamaye, conseiller honoraire à la Cour d'appel, est décédé le mois dernier. Poète wallon de beaucoup de talent et d'une grande originalité, il personnifiait le caractère liégeois, joyeux, ouvert, mais frondeur et satirique, sans cependant jamais blesser personne. Plusieurs de ses chansons sont devenues populaires et peuvent être citées comme modèle. Nous avons déjà publié quelques pièces de cet ancien collègue et nous demanderons à la famille l'autorisation de publier les autres.

Ma tâche est terminée, Messieurs, si ce rapport n'est pas plus étendu, c'est, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire plus haut, que trop peu de per-

sonnes ont répondu à l'appel fait à leur science et à leur talent, ou c'est que le wallon tend à se perdre, absorbé par l'éducation et l'instruction, si largement répandue. Ce n'est pas un regret que je formule ici, c'est une conséquence que tous nous pouvons observer.

Liège, le 18 mars 1884.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1882

RAPPORT DU JURY SUR LE 4me CONCOURS.

MESSIEURS,

L'auteur du Mémoire envoyé en réponse au 4me Concours, quoiqu'ayant eu le soin d'inscrire en tête de sa notice le libellé du programme, n'a pas compris le genre de travail que demandait la Société.

Il lui était cependant bien facile de connaître quel était notre but en mettant cette question au concours; il n'avait qu'à lire dans le tome IX de nos bulletins le rapport fait par M. Stecher sur le remarquable travail de M. Stanislas Bormans relativement à l'ancienne paroisse de St-André, travail qui a été couronné.

Il y aurait vu, comme dans notre programme, que nous demandions l'histoire des rues, les noms qu'elles ont portés à diverses époques, leurs origines, leurs transformations, leurs disparitions. Il y aurait également vu qu'il fallait mentionner les principaux édifices élevés dans ces rues; les maisons occupées par les personnages célèbres et les événements his-

toriques qui s'y sont passés, enfin tous les faits qui s'y rattachent.

Les rues nouvelles, baptisées par délibération du Conseil communal, n'ont pas d'histoire. Les procès-verbaux des séances donnent les motifs du choix de leurs noms et la mention de ces motifs est suffisante.

Mais les vieilles rues du vieux Liège ont besoin d'une notice, parce qu'elles ont de vieux souvenirs qu'il ne faut pas laisser oublier, parce que leur dénomination leur a été donnée, on peut même dire imposée, par le peuple, par la légende, par l'histoire; parce que quelques parties, en ayant été modernisées, il faut rappeler leur état primitif et leur rendre ce qui leur a été enlevé, et surtout parce que très souvent elles portaient des noms wallons qui, pour la plupart, tendent à disparaître.

Tout cela a été négligé par l'auteur. Il se borne pour les noms à quelques catégories; les noms des églises, les noms d'hommes célèbres, les enseignes et les professions des habitants. Quelquefois, il hasarde une étymologie, mais souvent fort fantaisiste et qui n'est appuyée sur aucun document.

Prenons quelques exemples :

« Place St-Lambert (Centre et Ouest), commence » place Verte, aboutit rue de Bex. »

Que fait l'auteur de toutes les autres rues qui aboutissent à cette place ?

« Du nom de la Cathédrale St-Lambert, qui se » trouvait anciennement au centre de cette place, et

» qui fut démolie en 1794, après avoir servi en 1792
» de magasins, d'écurie et d'arsenal. Les derniers
» débris de ce bel édifice disparurent en 1818 et
» servirent de fondements au Théâtre royal et au
» fort de la Chartreuse. »

Là se borne la description de cette place, et il y a plusieurs erreurs. L'église n'occupait pas seulement le centre de la place, mais elle occupait tout le pâté de maisons compris entre la rue de Bex et la rue Royale. Les dépendances de la Cathédrale occupaient une partie de l'Hôtel Charlemagne, des maisons Marneffe et Dessain et le Café National.

Une petite partie de l'église, vers le Marché, existait encore en 1827. Les pierres sculptées ont été transportées au Musée Archéologique (2me cour du Palais).

L'auteur aurait pu ajouter que les maisons de la rue Petite-Tour étaient adossées à la Cathédrale, que la petite église de Notre-Dame-aux-Fonts y était également adossée et qu'entre cette paroisse et la maison Desoer et celle de la Concordia se trouvait la rue du Faucon. Il pouvait ajouter que la rue des Mauvais-Chevaux, ainsi nommée parce que les tréfonciers qui venaient à cheval à la Cathédrale s'arrêtaient dans cette rue et, qu'en général, ils ne montaient pas des chevaux fougueux, avait porté anciennement le nom de la Croix-de-Laiton, à cause d'un grand crucifix en métal placé au-dessus de l'entrée du chapitre et que cette rue, qui allait depuis

la place Verte jusqu'aux degrés de St-Pierre, était formée d'un côté par les bâtiments de la Cathédrale servant de vestiaire aux tréfonciers et de bureau de recette, et qu'elle n'a été complètement supprimée que depuis quelques années; que l'espace compris entre le palais de l'évêque et la Cathédrale était appelé le Pré-l'Évêque, puis nommé le Vieux-Marché, qu'anciennement le prince y tenait ses plaids de justice, et que saint Bernard y tonna contre la corruption du clergé; que la petite impasse de la Pomme-Cuite ou de la Racacaie (au coin de la rue Ste-Ursule) était très fréquentée par les fidèles qui, du fond de l'impasse, voyaient le grand crucifix des miracles de la Cathédrale, et qu'ils allaient là lui adresser leurs prières lorsque l'église était fermée.

Il aurait pu puiser d'autres renseignements encore dans l'excellent ouvrage de M. le comte Van den Steen sur la Cathédrale de St-Lambert, et surtout mentionner les fonts-baptismaux de Notre-Dame, qui sont actuellement à St-Barthélemy.

« Rue Féronstrée (Nord) commence place du » Marché, aboutit place Maghin. »

Anciennement cette rue a porté quatre noms : Féronstrée, depuis le Marché jusqu'à la rue de la Rose; rue St-Jean-Baptiste (ou St-Jehanstrée), depuis la rue de la Rose jusqu'à la rue Grasse-Poule; rue de St-Georges, depuis cette église jusqu'à la place St-Barthélemy, où elle prend le nom de rue de la Porte St-Léonard. (Voyez le plan de Christophe Maire vers 1740.)

Outre les renseignements très intéressants donnés par M. Bormans sur quelques maisons de cette rue et que l'auteur aurait dû mentionner, il aurait pu parler du séjour de la marquise de Brinvillers à l'hôtel de l'Aigle noir et de ses relations avec notre peintre Bertholet; quelques mots sur l'hospice de St-Abraham, sur la halle des drapiers, sur l'impasse du Béguinage, sur la maison enseignée de la Pie où se réunissaient Wathieu d'Athin et ses complices, donner les noms des propriétaires de quelques-uns des grands hôtels et des maisons claustrales situées dans cette rue : tout ici manque au programme. L'auteur se borne à dire, d'après Bormans, que « Hemricourt cite un ferronnier fort riche qui » habitait cette rue en 1262 et que ce texte ferait » supposer qu'en ce temps la rue était principale- » ment habitée par les febvres (serruriers, maré- » chaux). On trouverait ainsi l'origine et l'étymologie » du mot : c'était la strée ou rue des ferronniers. »

Mais pourquoi était-elle habitée par les ferronniers? L'auteur aurait pu ajouter que la commune de Herstal était et est encore habitée par un grand nombre de quincaillers, que c'était anciennement le chemin unique pour venir de cette localité à Liège et que naturellement ce genre de commerce avait dû s'établir de préférence dans cette rue, car l'auteur dit ailleurs que les febvres habitaient l'isleai des febvres.

L'auteur avait également l'occasion d'expliquer

comment le mot straat (flamand) était employé quelquefois pour rue, à Liège, à moins qu'il ne choisisse le mot strata du latin.

« Rue Hongrée. Ce nom est très ancien, une porte » de Hongrie existait déjà antérieurement à 1594. »

L'auteur ne donne pas l'origine de ce nom, et cependant presque tous les historiens liégeois la donnent : les Manuscrits, Chapeauville, Bouille, le Recueil héraldique, Dewez, etc., etc.

Extraits. « L'an 1039, deux ans entiers fut si » grande famine par toute l'Allemagne et Hongrie, » même au pays de Liège que les gens tombaient » morts par les rues. Mais l'Evesque n'amoindrit ni » ne diminua rien de son état.....

» Lors viendrent à Liège grande multitude d'étran- » gers pour la grande famine qui estait en Allemagne » les receu l'Evesque leur donnant franchises, cods » les bourgeois et notamment aux Hongrois (Chro- » nique msc). » Bouille dit que : « ces estrangers » (Hongrois) venaient en grande partie de ce pays et » que l'évesque leur assigna un quartier ou rue non » loin du pré de St-Barthélemi, qui fut appelée Hon- » grée, nom que cette rue a toujours conservé. » (Bouille, t. II, p. 35, place cet événement en 1029.)

On dit que par suite d'une famine qui eut lieu plus tard à Liège, un certain nombre d'habitants s'expatrièrent et allèrent fonder en Hongrie un village où l'on parle encore actuellement le wallon de Liège.

Beaucoup de rues ont changé de nom depuis quelque temps et ce n'est pas ce que l'Administration communale a fait de mieux, historiquement parlant; l'auteur n'en mentionne presque pas.

La rue Paradis était appelée encore il n'y a pas longtemps, rue des Hours, mot wallon qui signifie échafaudage des scieurs de long, et qui a formé le mot hourmin, échafaudage. Il y a cinquante ans, il y avait plusieurs hours dans cette rue et actuellement il y a plusieurs magasins de bois. On lit dans le Recueil héraldique : « Les magistrats (en 1715) » firent évacuer tous les endroits à scier du bois » nommés hours que chaque particulier avait le » long de la Meuse et leur enjoignirent de se pour- » voir de place ailleurs. »

C'est alors qu'on les établit dans la rue actuelle dite Paradis. M. Alb. Body, dans son glossaire du métier des Tonneliers, etc., dit que le mot hour signifie la fosse dans laquelle se place un des scieurs.

La rue des Célestines était d'abord nommée rue du Vaux-St-Lambert. (Cette abbaye y avait un refuge; c'était l'ancienne maison du notaire Renoz, dont une partie a été démolie pour percer le prolongement de la rue du Pot-d'Or.) Elle fut ensuite appelée rue de Faulcoumont (au 17e siècle), puis rue des Célestines, à cause du couvent qui y était situé.

Plusieurs noms de rue ont été altérés. L'auteur (rue Porte-aux-Oies) cite, d'après la notice de

M. Henaux, la corruption du mot aiwe, qu'on écrivait anciennement eawe, en oie, il y avait les Petites-Oies et les Grandes-Oies; il aurait dû prendre également, même page de la notice, le nom de la rue Pied-de-Vache, altération de l'ancienne dénomination de Pixhe-Vache, épithète injurieuse adressée aux femmes de mauvaise vie qui devaient y habiter.

Louvrex cite, tome I, page 469, n° 9, l'article suivant d'une modération :

« Item, statuons et ordonnons que les hosteies et ripeares des Warres et communes femmes gagnantes argent à leurs corps soient situés sur Fearmont, en Royaul, en Pixhe-Vache, sur l'Isleau-Hochet, de la Fontaine-St-Lambert et ès autres lieux profanes hors des portes et murres de la dite cité, etc., etc. »

Nous constatons par cette citation l'absence, dans le mémoire, de la mention de ces rues : Fearmont (Flairemont, Florimont), Roiaul (en Royal, rue Ste-Claire), Isleau-Hochet (l'Ile-aux-Hochets, partie de la place de l'Université), à la Fontaine-St-Lambert (rue Mère-Dieu).

Quant aux rues portant les noms de nos hommes illustres, l'auteur a copié un dictionnaire biographique pour les anciens, et pour les modernes il commet plusieurs erreurs. C'est ainsi que la rue Capitaine a reçu son nom parce qu'elle traverse des propriétés de M. Félix Capitaine et non parce que M. Ulysse Capitaine son fils, un de nos savants historiens, a laissé toutes ses collections à la bibliothèque de Liège.

La rue Grandgagnage était déjà baptisée du vivant de M. Charles Grandgagnage, sénateur et président de la Société liégeoise de littérature wallonne. Cette rue a été ainsi dénommée au souvenir de M. Joseph Grandgagnage, premier président de la cour d'appel de Liège et littérateur très distingué.

L'auteur cite : « Rue Lombard, centre, commence » rue de la Madelaine, aboutit rue Souverain-Pont, » du nom de Lambert Lombard, peintre, né à Liège, » etc., etc. » C'est une grave erreur. Cette rue s'appelle rue des Lombards, et elle était habitée anciennement par des usuriers qui prêtaient sur gage (le Lombard, dans le langage du peuple est le Mont-de-Piété); au 15e siècle, cette rue s'appelait al Chinerie, ou rue des Chiens, à cause des Juifs qui l'occupaient.

Rue Carlier, l'auteur cite comme chef-d'œuvre de ce peintre le martyr de St-Denis, enchâssé dans la voûte de l'église de ce nom à Liège. Ce tableau a été brisé lorsque les Français voulurent l'enlever et il a été remplacé par une copie.

Rue Simonon, du nom de Ch.-Nic. Simonon, que l'auteur fait mourir en 1793 et qui écrivit li Copareie, son chef-d'œuvre, en 1822, et les Deux casaque en 1837.

Rue Velbruck, du nom de l'évêque Velbruck.

L'auteur conte, à propos de ce prince, une anecdote d'assez mauvais goût. Il eût mieux fait de copier dans l' « abrégé chronologique de l'histoire de Liège, page 156 » l'article ci-après :

« Le 18 septembre 1783, au soir, se fit l'inauguration de la nouvelle rue de Velbruck, construite sur le fond de l'hôtel d'Argenteau, dont notre magistrat avait fait l'acquisition en 1782. Cette rue, qui traverse de Hors-Château en Féronstrée, en face de la rue derrière St-Jean-Baptiste, est de la plus grande utilité pour le commerce et assure la reconnaissance publique envers les dignes magistrats qui l'ont fait ouvrir. On y a érigé un monument en pierre sur lequel on voit les armes du prince chéri, qui a daigné permettre que cette rue portât son nom, et celles des seigneurs, bourguemestres régens, Messieurs le baron de Graillet et le chevalier d'Othée de Limon ; avec ce chronographe en bas :

ABSQVE SVMPTV APERIOR
VIA VELBRVCK DICOR.

Cette pierre, comme tant d'autres, doit avoir été effacée, lors de la révolution française.

Rue de Gueldre. Il est probable que les magistrats n'ont pas voulu (quoi qu'en dise l'auteur) honorer et perpétuer la mémoire du prince Henri de Gueldre, qui fut déposé à cause de sa mauvaise conduite. Ce nom provient plutôt d'étrangers qui habitaient cette rue. Nous lisons dans une chronique manuscrite :

« L'an 780, tumulte contre les gueldrois en la cité, à cause de la femme d'un boucher qu'un gueldrois avait voulu forcer, à cause de quoy, grandes guerres surviendrent, etc., etc. »

La rue de Gueldre a aussi porté le nom de rue du Guet.

L'origine que l'auteur donne du nom de la Bastrée (actuellement le Vaux-Hall) est légendaire. Elle n'est pas exacte.

L'auteur indique assez exactement les enseignes qui ont donné leur nom aux rues. Cependant nous ferons observer :

Que la rue du St-Esprit n'était, il y a cinquante ans, qu'une ruelle qui n'était même pas praticable pour les chevaux, puisqu'aux deux extrémités il y avait des bornes plantées dans le chemin. Alors il n'y avait pas une seule maison construite dans toute la ruelle ; ce n'étaient que des cultures maraîchères et des houblonnières. L'enseigne du St-Esprit était placée sur une maison du quai d'Avroy, près de l'entrée de cette ruelle. C'est probablement et non évidemment comme dit l'auteur, cette enseigne qui avait donné son nom à la ruelle.

Pour les rues du Casque, de la Casquette, de la Poule (anciennement Grasse Poule) et autres, l'auteur déclare qu'elles tiennent leur nom d'une enseigne qui a existé *sans doute* dans ces rues. Ce renseignement est fort vague.

Plusieurs étymologies sont très fantaisistes ; telles que rue du Carré (quadrilatère), rue au Potai (flaque d'eau), rue de la Wache (mare d'eau). Cette dernière rue est renseignée sur les anciens plans de Liège rue aux Balances (Allem. Wagen Balances), rue Mississipi

(du nom d'un fleuve d'Amérique, dit l'auteur). Ce nom lui a été donné parce que sous Louis XV elle était habitée par un recruteur pour les armées de quelques états d'Amérique.

L'auteur traduit Bairuwa par Beau Regard, parce que cette rue est située sur un plateau élevé. Bairuwa signifie beau Ruisseau, et il y a dans cette rue un petit ruisseau.

Les églises et autres édifices religieux qui ont donné leur nom à des places et à des rues sont bien renseignées. Seulement, en indiquant les noms des rues, l'auteur aurait dû renseigner en outre les églises ou chapelles disparues sans donner leur nom à la localité où elles étaient édifiées. Ainsi, rue Mont-Saint-Martin se trouvaient l'église des Templiers et Saint-Remacle-en-Mont. Rue des Clarisses, il y avait le couvent des Sœurs grises (on désignait même souvent cette rue sous le nom de rue des Sœurs grises). Place Sainte-Claire se trouvait le couvent des Capucins. Les frères Célites ou Lollards sont situés rue Volière. La rue Hors-Château avait les Urselines, les Carmes déchaussés et les Capucines. Et il y en avait encore bien d'autres à citer.

Toutes les rues actuelles ne sont pas mentionnées. Citons, entre autres, Bergerue, rue des Bergers, anciennement Mengerue, rue des Mangons (bouchers).

La notice sur la rue de l'Épée est copiée dans le mémoire de M. Bormans (il aurait dû en user plus souvent); il cite d'après celui-ci le plan de Thonus.

C'est la seule mention qui en soit faite dans tout le travail présenté. Il cite une seule fois le plan de Blaeu dans la notice sur la rue d'Amay. Il donne la date du plan et il en tire une conséquence peu exacte, qu'il eût évitée s'il avait lu attentivement le travail de M. Bormans, qui prétend, avec assez de raison, que ce plan a été dressé sous Gérard de Groesbeck vers 1570 et qu'il ne fut publié que plus tard. Pas un mot des plans de Kinds et de Ch. Maire qui auraient pu lui donner de bons renseignements.

L'auteur du mémoire cite cependant d'Hemricourt et le Recueil héraldique, mais si peu si peu, qu'on peut douter qu'il les ait lus. Il y a cependant dans ces deux ouvrages, surtout dans le dernier, beaucoup de renseignements à prendre; il cite une seule fois la notice sur les rues de Liège de Victor Henaux. Il aurait trouvé également des notes très curieuses à prendre dans la « Nomenclature des rues de la ville de Liège, rues actuelles, rues qui ont changé de nom, rues qui sont supprimées ou qui n'existent plus. » Brochure publiée chez M. Wigny, libraire, 1865, 2e édition.

L'auteur aurait trouvé dans cette brochure quelques noms essentiellement liégeois et qui montrent le caractère franc et naïf du peuple, et citer l'impasse : Crane ès Cou et l'impasse des Cinq Secrètes, toutes deux situées rue Grande Bêche, la place du Tracas, tout à proximité; et dire que la

rue Bois l'Évêque s'appelait il y a 40 ans Boute-li-cou à cause de la montée qui était rude) et qu'elle conduisait vers une localité nommée Jupe-en-l'Air pour le même motif.

Beaucoup de notices sont littéralement copiées dans le livre d'adresses de De Bruyne, l'auteur a suivi le même système, il a fait plutôt un guide qu'une histoire et ce n'est pas ce que la Société demande.

En suite des observations qui précèdent et qu'il n'est pas de notre rôle de compléter, nous déclarons à l'unanimité que le travail présenté n'est digne d'aucune distinction ; l'auteur, ainsi que nous l'avons fait observer, n'ayant pas compris les exigences du programme du concours.

Arrêté en séance, le 13 février 1883.

Les Membres du Jury :

A. Hock.
J. E. Demarteau.
J. Dejardin, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 février 1883, a donné au jury acte de ses conclusions. Le billet cacheté annexé au mémoire examiné a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 16e CONCOURS DE 1882.

MESSIEURS,

Le 16me concours de 1882 (Scène populaire dialoguée) n'a inspiré qu'un seul concurrent. Cependant les sujets ne manquent pas; un rassemblement quelconque, l'intervention d'un agent de police dans n'importe quel événement, une fête, un cortège, une exhibition, tout peut fournir matière à un observateur. Ces études de mœurs ne demandent pas beaucoup de frais d'imagination, il suffit de raconter en détail, souvent même sans besoin d'amplification, ce qu'on a vu ou entendu, seulement il faut y mettre la forme et quelquefois mitiger quelques expressions trop réalistes. Le *Fiâse rèvolé*, pièce que nous avons à examiner, nous a suggéré ces réflexions. Le sujet en est très simple. Une jeune fille est abandonnée par son amant, elle vient avec sa mère voir le volage se marier avec une autre; conséquences : engueulement dans toutes les règles et bataille.

C'est une vraie scène populaire et qui s'est passée

maintes fois. Il y en a d'autres, à peu près du même genre, qui mériteraient aussi d'être racontées ; parce que toutes, elles reflètent le caractère du peuple de Liège. Il y a plus de cent ans, dans *Li voyège di Chaudfontaine*, nous trouvons une bagarre, assez bien épicée, et depuis lors il n'y a pas eu de bien grands changements dans l'éducation du peuple ni dans son langage. Ce sont toujours les mêmes reparties, vives, promptes, peu honnêtes mais frappant juste, mais c'est aussi le soutien d'une cause qu'il croit juste, c'est la défense de l'opprimé et souvent la résistance à la police qu'il considère comme un oppresseur.

Dans la pièce présentée au concours, nous trouvons Daditte et sa fille Jeannette; elles viennent voir entrer les mariages à l'Hôtel-de-Ville et elles attendent Joseph qui a délaissé Jeannette pour épouser une modiste. La mère, pour consoler sa fille éplorée, lui dit tout le mal possible de son ancien amoureux, lorsque survient une amie à qui Daditte raconte tous ses tourments, ses griefs contre Joseph et finit par se monter la tête au point nécessaire pour attaquer le couple lorsqu'il se présentera. Cette gradation est bien observée, aussi les mariés sont à peine en vue qu'ils reçoivent la bordée d'injures de Daditte. Ceux-ci, naturellement, répondent sur le même ton, et l'on s'injurie tant et si bien qu'enfin Daditte arrache le bouquet à la mariée, le foule aux pieds, on s'empoigne, on se déchire; la police intervient et elle conduit les mariés et les insulteurs à la permanence.

Les témoins des futurs époux restent impassibles, spectateurs de la dispute, et ils n'envisagent que l'argent qu'on leur paiera quand, plus tard, ils iront déposer au tribunal.

Cette pièce est écrite en bon et pur wallon, c'est le langage, ce sont les expressions énergiques et peu choisies des femmes du peuple. L'auteur a beaucoup observé, beaucoup entendu et beaucoup retenu. Seulement nous signalons la trop grande ressemblance entre cette pièce et les deux pièces de M. Delarge : *On spot* et *On tour di bottresse ;* c'est la même collection d'injures, c'est comme dans le *Tour di bottresse* la même intervention de la police. Le motif de la querelle seul a changé, et dans *li Fiâse rèvolé* il y a quelques passages qui sont piquants, tels que l'énumération des soins de la future belle-mère pour ne pas déplaire à son gendre et l'éloge du physique plantureux de sa fille en opposition à la maigreur et aux faux appas de la nouvelle mariée.

Le trait final est faible, c'est la belle-mère manquée qui dit ces deux derniers vers :

J'aveus tot fait po l'andouler
Mais vola m' fiâse rèvolé.

Le jury croit qu'il est nécessaire d'ajouter deux vers pour faire dire à Daditte qu'elle est contente, qu'elle a pu se venger. Ce sera le mot de la fin, celui qui donnera le vrai sens de la pièce.

Par le temps de réalisme dans lequel nous vivons,

cette pièce ne déparera pas nos bulletins et le jury est d'avis de lui décerner le prix, soit une médaille en vermeil.

Les Membres du Jury :

I. Dory.
A. Falloise.
J. Dejardin, *rapporteur.*

Dans sa séance du 15 mars 1883, la Société a donné au jury acte de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté a fait connaître que M. Émile Gérard, de Liège, est l'auteur d'*On fiâse rèvolé.*

ON FIASE RÈVOLÉ

SCÈNE POPULAIRE

PAR Émile GÉRARD

PERSONNÈGE :

DADITTE.
JEANNETTE, *si fèie.*
TATENNE, *camèrâde d'à Daditte.*
JOSEPH, *li marié.*
LOUISE, *li mariéïe.*
LAMBERT, *prumî tèmon.*
JIHAN, *deuzaime tèmon.*
DEUX COMMISSIONNAIRE, *3e et 4e tèmon.*
IN AGENT D'POLICE.

Li scène si passe à Lige, podri l'maison-d'vèie, on sèm'di après-l'dîner, à l'heure qu'on marèie.

On fiâse rèvolé

DEVISE :
I n'tome mâïe foû d'on sèche
qui çou qu'est d'vins.

SCÈNE I.

DADITTE, JEANNETTE (*elle pleure di timps-in-timps*). (*A moumint qu'on live li teule, i passe des mariège; on veut des gin di totes les sôre qu'intret cope à cope à l'maison d'vèie.*)

DADITTE.

Ni pleur' pus, m'feie. Ni pleur' don pus!
T'ennè trouv'rès des aut' qui lu!
C'est on sins honneur, on chinisse,
Et lèie, in' coreuse, on rahisse!
Ma foë, c'est in' bell' cop' leus deux;
Is s'polèt bin d'nér li p'tit deugt.
Kwand on d'vreut m'mette à l'permanence,
I fât qu'âiess' torat' leu danse!
Ni pleur' pus, t'dis-j'! C'est todis pé!
Tais'-tu!

JEANNETTE.

Mam', comme i m'a trompé!
On n'mi sâreut jamâïe trop plainde.

DADITTE.

Ji t'dis qu'i n'vât nin l'coèd' po l'pinde!
Ni rouvèie nin çou qui t'mam' dit :

Timpe ou târd, i sèret puni.
Li bon Diu li fret sinti s'vège!
Mette in' brav' jôn' feie so l'mariège,
Et puis l'leyï là! Qué calin!
J'èl veurè, dai, l' laid vérzèlin,
Fer l'marchand d'pai d'robett' so l'Batte,
Châssî di trawèiès savatte!
Ni pleur' pus tant m'feie! — Rimett'-tu!

JEANNETTE.

Quéll' pauve ènoçinn' qui j'a stu!
Mam', kwand ji pins' qui s'marèie hoûïe,
Po plorer, j'a pau d'mès deux oûïe!

DADITTE.

So mi âme, i sèret sûr mofflé!
Ti vas torat' m'oï hufflé!
Addiseur- i fât qu' j'èl kipitte,
Ou bin qu'on n'mi lomm' pus Daditte.
Li laid hasse! I raviss' Kougnoû,
Qu'est pus laid qui l'joû qu'a tant ploût!

JEANNETTE (*à part*).

C'est bon qui ji n'èl wess' nin dire,
Mais j'èl trovév' foért à m'manire.

DADITTE.

On spaw'ta qu'a tos les mèhin !

JEANNETTE (*à part*).

On jône homm' qui dansév' si bin !

DADITTE.

On pèlé rat, plein d' lais-m'-è-pâïe !

JEANNETTE (*à part*).

Nenni, ji n'èl rouvirè mâïe !

DADITTE.

Avou s' tiess' comme on vraie boubou !

JEANNETTE (*à part*).

Si bai, qu'on jurreu qu'est pondou !

DADITTE.

Avou sès jamb' à mécanique,
Qu'ont tot l'air dè jouer l' musique !

JEANNETTE (*à part*).

Qu'a 'n' si bell' tourneur' po roter,
Qui j'esteu tot' fire à s' costé !

DADITTE.

Avou si p'tit' crawêïe narenne,
Qui n'est nin pus gross' qu'in' kruskenne !

JEANNETTE (*à part*).

Awè, qui m'mam' dèie çou qu'ell' vout,
Qui n' sos-ju bin mariêïe avou !

DADITTE.

Alléz, j'ènnè dirè mâïe trop' !

JEANNETTE (*à part*).

Awè, qui n'avangn' bin fait 'n' coppe !

DADITTE.

Alléz, qu'i s' sâve : on tow' les laid !

JEANNETTE (*à part*).

Ji pleur' quand ji r'louk' co s' pòrtrait !

DADITTE.

Alléz, l' martiko dè l' gross' sôre,
Si plèce est d'vins 'n' baraqu' so l' fôre !
Torat' nos allans rire on côp !

JEANNETTE.

Tot l' monde nos louk', taihîz v's on pau !
Tins, qui vocial : c'est in' wèsenne;
Mam', c'est voss' camèrâd' Tatenne.

SCÈNE II.

DADITTE, JEANNETTE, TATENNE.

TATENNE (*on cabas d'zos s' bresse*).

Li dorêïe m'a tot' ragosté;
I n'y a rin d' meïeu d' nou costé.
Bonjoû, Daditt', bonjoû, mamzelle.
Loukîz-v's les marièg' ? Qué novelle ?
Ji vins d'aller beur' li cafè
È l' row' di l'Èpèie, â Maillet; —
Qu'avéz-v's ? vos avez l'air tot' drole :
Foû d' vos aut', ârè-j' bin n' parole ?

DADITTE.

Sour Tatenn', ji sos tot' foû d' mi !
Ji sos cial comm' so des brusi.
Ti sés bin, hein, l' galant di m' fèie !
Eh bin ! Jôseph hoûie si marèie !

TATENNE.

I s' marèie ! Qui m' racont'-tu là ?

DADITTE.

Awè, l' jouif, li fâx Judas !
Li marièg' sèrèt cial toratte :
Ènn' irè nin, sins qu'on n' si batte !

TATENNE.

Bin volà sûr on bai jojo !

JEANNETTE (*à part*).

Divin dîhe an, j'y tus'rè co !

TATENNE.

Les homme ? oh ! taihîz-v's, quéll' laid' race !

DADITTE.

È Moûse, on 'nn'a nèiï co trasse
Qui valît bin mîx qu'lu !

TATENNE.

Tais'-tu !
Is s'ravisèt turtos, dis-ju !

DADITTE.

Avou çoulà, mi fèie Jeannette
Si magrièie tote et s'tourmette :
Elle est cangèie di neur â blanc.

TATENNE.

Comme ell' maigrih', li belle èfant !
Pauv' pitit', vas, qu'est co si jône !

JEANNETTE.

Tatenne, çoulà m'fait 'n'pône !.. in' pône !..
In' oûïe, ji n'èl pous pus clignî !

DADITTE.

Volà qwinz' joû qu'ell' n'âïe magnî !
J'a belle à lî fer des caresse :
Ell' divint ossi sèch' qu'in' cresse.
Sés-s' bin, Tatenn', li baligand
Qu'il a k'miné m'fèie pus d'deux an ?
Wèsenn', j'a stu cint fèie trop bonne,
Qui n'l'a-j' hové foû di m'mohonne,
Li joû qu'il y metta les pîd !
Vollà, veyéz-v's, li canarî !

Awè, deux annèie tote ètire,
Il a stu noss' maiss', po tot dire :
Mossieu vinéve ou n'vinéve nin,
On n'lî fév' mâie nou r'proch' so rin.
Comme il aimév' bin ses axhesse,
I prindév' todis l'meïeu plèce,
Et so l'timps qu'i s'chafféve â feu,
Mi, podrî, j'ègealèv' di freud.
Si vit' qu'on apprestév' li tâve,
I pierdév' tos ses air haïave ;
Il s'plaindév' di s'pau d'appétit,
Kwand, à magnî, nos ruinév't-i !
A lî veïi s'impli s' bèdenne,
Vos ârîz dit qu'aveut l'famenne ;
I loukîve è kwess', tot luskèt,
Po chusi les pus gros bokèt.

TATENNE.

Qué gourmand chin !

DADITTE.

Po' n'nin displaire,
Ji loukîve et ji m'divév' taire,
Et chaqu' joû po fini l'soper,
Kwand i n'si veïév' nin côper
On gros qwârti di fenn' dorêïe,
Tot' li sîze, i blâmév' l'heurêïe !

TATENNE.

Flairant pansâ !

DADITTE.

C'est bin ainsi,
Volà comme on esteut r'merci !

JEANNETTE (*à part*).

Et lès pîp' ! lès cigar' par caisse,
Qui j'achtéve !.. I vât mîx qu'ji m'taisse.

DADITTE.

Po tot Lîge, i n'y a nou pus gueu :
I m'enne a fait vèie les sept creu !
Creureus-s' qui po sûr' sès consèie,
So deux an, j'a bagué dix fèie ?
Mi, pinsant qu'i s'allév' marier,
Ji n'èl volév' nin contrarier.

TATENNE.

Il aveut sûr'mint l'viér è l'kowe
Po voleur todis cangî d'rowe !

DADITTE.

Tatenne, i n'esteut bin noll' pâ !
È m'chambe, ji rotéve à pid d'hâ,
Ji sos kasî honteus' d'èl dire,
Po l'leyï doërmi so 'n'chèïre !

TATENNE.

Et' plèc', ji l'âreus tot k' pitté !

DADITTE.

C'est çou qu' j'a bin sovint r'gretté ;
Si j'èl tinév' co so m'montéïe,
J'èl hér' d'on côp tot à l'valéïe !

JEANNETTE (*à part*).

Mi mame èl fait pus neur qu'i n'est.
Qué damage ! On si bai valet !

DADITTE.

Tot çou qu' nos a fait d' laidès keure,
Nenni, ti n'èl vôrès mâïe creure.

Ji vas d' filer m' chaplet, houte bin.
Dè mariège, volà qu'on convint.
J'alla mi-même à l' maison d' vèie,
Dimander les papî di m'fèie ;
El lu riqwèrév' ses papî :
L'affaire esteut don so bon pîd.
Ti sés, Tatenne, qui les mariège
C'est ine costing' po les manège.
J'achtêie des meûb', horloge, ârmâ,
Coumôd', chèïr', tot çou qu'i fât.
Tinez ! Ji n'mi sins pus d'ess' mâle !
Mi qu' n'aveut nin mèsâh' di châle,
Ji m'enn' achtèie onke... on tot bai....
Comptéz, Tatenne, hut kwenn', s'i v's plaît !

TATENNE.

Il aveut bin costé des cense !

DADITTE.

Et m' rôbe di mèrinos' di France,
Mi rôbe, qu'i m'falla co paiï !
C'esteut trop chir ! c'est on pèchî !
Addiseur, ji r'mouss' mi bâcelle,
Ka ji volév' qu'ell' fourih' belle.
(*Jeannette pleure.*)
Rikmins'-tu co' n' fèie à plorer ?

TATENNE (*à Daditte*).

Lèie qui l'aveut tant adôré !
Ji comprinds, Daditte, qui s'cour sônne ;
On a bel à dire : elle est jône.
Houtéz-m', Jeannette, ni ploréz pus.

DADITTE.

Jans ! Vins cial mi fèie, abress'-mu !

JEANNETTE.

Ah ! mam', c'est on bin deur passège !

TATENNE.

Allons, Jeannette, on pau d'corège !

DADITTE.

Ti n'a nin pierdou grand'choë, vas !
Ka ci n'est qu'on vraie scélèrat.
(*à Tatenne.*)
Les hâr', les meûb', tot esteut prette,
Mêm' jusqu'à 'n'mohonn' po Jeannette,
Qui so l'Fontain' j'aveus louwé :
Ji n'wess' dire çou qu'j'a-t-allouwé !
Awè, Tatenne, j'a stu trop biesse,
I m'a costé lès oûië di m'tiesse !
On joû, deux joû, treus joû s'passet,
Et nos n'veyans pus noss' valet !

TATENNE.

Esteut-i co cangî d'logisse ?

DADITTE.

I d'morév' ji n'ti sés trop' wisse,
Lu qu'baguéve à tos les moumint !
Ji r'çuva 'n'lett' li leddimain ;
Il aveut l'toupet di m'sicrire....
(*Elle sint è s'poche et prind 'n'lette.*)
Tins, vollà ! hout' çou qui j'vas dire.
I n'mett' nin seûl'mint po k'mincî
« Madame » ou « Daditte » so s'papî !
(*Elle lét.*)

C'est pour dire que je me marrie san votte fîle : j'ai une mote... mote... mote...

TATENNE.

Esteut-i tot k'magnî dès motte ?

DADITTE (*qui quire à lére*).

Ji n'veus nin trop clér, rattinds 'n'gotte.
« J'ai une mote... J'ai une modisse dans ma main. »

TATENNE.

Veyéz-v's ? Il a n'modisse è s'main !
È s'poch' poquoë n'èl mett'-t-i nin ?

DADITTE.

« Que Jeannette ne m'rattansse pus, et qu'elle pransse qui qu'elle veut. »

TATENNE.

I v's pette li haut français dès scole,
Tot parêie qu'in' vache espagnole.

DADITTE.

« Ma femme drouvrira un boutique de modisse, au coin du Bêche. »

TATENNE.

Bin volà 'n' coppe di gâïe', sûr'mint !
Is front botike è Bêche ? Kimint ?

DADITTE.

Et po qui s' lett' seûïe coûte et bonne,
Po fini, hout' comme i m' couïonne :

« Si Jeannette ou bien vous, qui a une tête comme un chou de Maestrecht, avont besoin d'un chapeau à la môde, venez dans notre boutique. »

Et t' botique, j'irè sûr' valet :
Po magnî t' laid' frimousse, awè !

TATENNE (*qui louke à dreute*).

Daditt', volès-cial, louke ! habèie !
Is v'nèt foû po l' row' di l'Epèie !

JEANNETTE.

C'est bin zelle, awè dai, mon Diu !
Ji trônne à n' poleur mi ravu !
(*Tot l' mariège inteure.*)

SCÈNE III.

DADITTE, JEANNETTE, TATENNE, JOSEPH (*li marié*), LOUISE (*li marièie*), *elle a on bouquet*, LAMBERT (*tèmon*), JIHAN (*tèmon*), *deux commissionnaire* (*tèmon*).

DADITTE.

Vinéz cial ! Vinéz, vos chinisse !
On v's rattind, Madam' li modisse !

JOSEPH.

Chiniss' ? Pa, nos valans mîx qu' ti !

DADITTE.

Tatenn', louk' don l' binamé p'tit !
Il a sû des si bonnès trace,
Qu'i mèrit' d'ess' mettou d'vins 'n' glace !

TATENNE.

Qu'on l'mette à l'Université,
Avou s' binamêie à s' costé !

LOUISE.

Vas-y ti-mêm', vas, ti, canôië !

TATENNE.

Loukîz don ciss' grand' lôïe-minôië !
A lâg', tot l'monde ! Elle a l'bouquet !
Admirez Madame Potiquet !

DADITTE (*à Jôseph*).

Ti qu'a tant méprisé les aute,
Pins'-tu qu'on n'ti k'noh', bel apôte?

JIHAN (*à Lambert*).

Etinds-s', Lambert?

LAMBERT (*à J'han*).

Ni t'è mèl' nin!

JIHAN.

Ji n'a ni freud ni chaud là d'vins!

JÔSEPH.

Awè, si ti sam' di colére,
C'est pasqui ti n'es nin m'bell' mére!

DADITTE.

Ess' bell' mér' d'on parêie qui ti?
Bin vas, j'sèreus pau glotte, merci!
Por mi, ti n'es qu'on cou plein d'dette,
J'aim' mîx tes talon qu'tès bèchette,
Et m'fèie, c'est dè l'châr di mouton,
Qui n'sèrêt mâie po t'laid grognon.
Mais quant à 'n' sifait' qui t'dôrlinne,
On 'nnè trouv' quatoize à l'dozinne!

LOUISE.

Dôrlinne ti-mêm', m'as-s' bin compris?
T'as mâ t'vint' dè vêie qu'i m'a pris!
On est belle....., in' saquî sét plaire...
C'est po çoulà hein? qui ti jaire?

TATENNE.

Est-ce ti qu'est bell'! Brais-l' co pus reud!
Habêie don, Daditte, on mureu!
Louk-tu! Ti n'as ni spall' ni hanche,
T'es tot fî parêie qu'in' vraie planche!

Veus-s' bin çoulà? T'es comme on deugt!
Si ti t'ploïïv' ti casse è deux!
So tès longuès jamb', fait' d'in' pèce,
T'a l'air dè roter so des hesse,
Et ji wag' qui t'a des mollet
Pus maig' qui les cis d'on polet.
Si tes chiff' n'estît nin fârdêie,
Ti sèreus pus blank' qu'in' makêie,
Et sins t'fâss' tignass' qui cach' tot,
T'areus mutoë n'tiess' comme on gn'no.

PRUMI COMMISSIONNAIRE (*à l'aute*).

Ètinds-s', comme elle lî fait s'messège?

DEUZAIME COMMISSIONNAIRE (*à prumî*).

Ell' donn' sûr dès clapants côp d'bêche!

LOUISE.

Tais'-tu, vî tàvlai d'â Mèneu,
Rilouk'-tu l'prumire è mureu!

DADITTE.

Louke on p'tit pau tot près di m' fêie,
N'a-t-ell' nin l'air d'in' pop' fahêie?
(*Elle bouhe so Jeannette à p'tits côps.*)
Volà, veus-s' in' saquoë d'haitî?
C'est bin lèie, vas, grand calfurtî!
Elle n'est nin tot' bourêie di watte,
Dès pîd jusqu'à l'tiess, comme ti gatte!
Louk' si visèg' rôs' comme ine fleûr!
Elle ènne a, sés-s', lèie, des coleûr!

LOUISE (*tot mostrant Jeannette*).

Jôseph, louk don l'binamêie ange!
Si mame aim'reut tant d' fer 'n' discange!
A l'nute, après l'avu d'moussî,
N'est-c' nin vraie, mam' qui vos l'hossîz?

JEANNETTE.

Chinisse !

TATENNE.

Alléz-è' mâhonteuse !

DADITTE.

Alléz ! on danse hoûïe è Pierreuse !

TATENNE.

Alléz ! sins èhow', laid boquet !

LOUISE (*moquant*).

Madame, vairéz-v's à noss' banquet ?

JÔSEPH.

C'est mi qu'a bon !

DADITTE.

Vas-è, laid hasse !
C'est ti qu'èst l' fré d'à Godinasse !

JÔSEPH.

C'est mi qu'a chiache !

DADITTE.

T'as chiache ? Awè ;
Rattinds 'n' gott' pus târd, ti veurès !
T'irès raïi tot' les sonnette,
Po vind' treus paquet d'allumette !
Alléz, môssieu ji vous-ji n' pous,
Vos avez co traz' pesse â cou !

LOUISE.

T'assotih' bin, hein ? vèie marâse,
Di n' poléur èl loumer t' fiâse !

DADITTE.

Chinaïe ! ti raviss' ti galant !
Vas è Moûse, vas ! tot 'nnèrallant !

(*A Joseph.*)
Ti qui n'a nin po 'n' cens' di honte,
J'ennè dirè mâïe trop' so t' compte,
Deux annêie ètir', ç'a stu mi,
Grand sins-honneur, qui t'a nourri !

JÔSEPH.

Vas-è, lâg' vantrin sins cowette,
Ti n'aklèvév' qui des robètte !

LOUISE.

Mâ-d' vinte !

TATENNE.

Alléz' è Bèche ! Alléz !

JEANNETTE.

Chinisse ! on n'ti vout nin pârler !

DADITTE.

Alléz, saulêïe ! rôleu d' tavienne !

JÔSEPH.

Vocial li tram, bog' ti narenne !

JIHAN (*à Lambert*).

Is vont tot à c'ste heur' s'akaimer !

LAMBERT (*à J'han*).

Awè, tot l' fouwâ va blamer !

DADITTE.

Vas-è, Golzâ, feu d'ârmonake,
Ni t' kitap' nin tant, pâïe ti frake !
Ti r' magn'rès tot çoulà pus târd !

TATENNE.

Alléz-è vos deux cou d' Lombârd !

PRUMI COMMISSIONNAIRE (*à l'aute*).

S'on t' prind po tèmon, qui dirès-s' ?

2e COMMISSIONNAIRE.

Qu'on m' pâïe ! et ji n'a d' keur' dè resse !

JÔSEPH (*à Daditte*).

Si t'ès jalott', ji n'è pous rin !

DADITTE.

Alléz âx viér, allez, vârin !
Rattinds, qui ti k'noh' mîx ti èplâse !

LOUISE.

Eh bin ! quî rattind n'a nin hâse !

(*Daditte râie li bouquet foû des main d'à Louise, li tape à l' tère et fole dissus à jonds pîd.*)

DADITTE.

Tins ! chinisse, tins ! volà l' bouquet !

LOUISE.

Si ti l'a sprâchî, t'èl pârè !

TATENNE.

T'enne a co cint fèie pau, labaïe !

(*Daditte kiheu Louise.*)

JÔSEPH.

Vous-s' dimorer keu, vèie canaïe ?

DADITTE.

I n' m'è plait nin, t'a-j' dit qu'awè !

(*Daditte, Jôseph, Louise et Tatenne, si k' hèret. Jeannette et les qwatte tèmon mèttèt l'inte-deux. Is brèièt turtos onk avâ l'aute, et n' s'ètindet pus.*)

LOUISE.

Vas-s' vit' mi lacher, vî saquoë !

DADITTE (*à Jôseph*).

T'ènnèrirès nin hoûïe sins masse !

TATENNE.

Tins bon, Daditt', prinds-l' po s'tignasse!

J'HAN.

Quéle arège!

LAMBERT.

Is s'vont tot k'hiï!

JEANNETTE.

Chiniss'!

LOUISE.

Lâch'-mu!

JÔSEPH.

T'èl vas paiï!

LOUISE.

Jôseph! vola m'bell' rôb' hièïe!

JÔSEPH.

Vas-s' èl lacher, ti dis-j' co 'n'fèie?

DADITTE.

T'ârès t'dans', ti, grand baligand!

PRUMI COMMISSIONNAIRE.

Li polic'! Vocial in' agent!

(*Il inteure in' agent.*)

SCÈNE IV.

DADITTE, JEANNETTE, TATENNE, JOSEPH, LOUISE, LAMBERT, JIHAN, LES DEUX COMMISSIONNAIRE, L'AGENT D'POLICE.

L'AGENT D'POLICE.

Silence! Qui mèn' tout ce tapage,
Pendant qu'on fait les mariages?

Taisez-vous tous, ou bien sinon
Je vais vous conduire au violon!

JÔSEPH.

Mossieu l'agent, c'est tout's ces gensse....

DADITTE.

Ci n'est nin vraie, Mossieu....

L'AGENT.

Silence!
Allons! qu'on m'die vit' ce qu'i gna!

DADITTE.

Il a leyï m'pauv' jonn' fèie là!

L'AGENT.

Ah! c'est encor des chipotries
Pour un jeune homme et un' jeun' fie!
C'est toujours ça! S'a-t-on battu?
Qu'on répons' vit', qu'est-c' qu'i gna eu?

LOUISE.

Loukîz, Mossieu, m' rôbe est hièie,
Et ji v's dimande à 'nn'ess' païèie!

DADITTE.

Mossieu l'agent?

L'AGENT.

Silence!!
(*A Louise.*) Après?

LOUISE.

Elle a triplé so m' bai bouquet!

L'AGENT.

C'est au bureau du commissaire,
Qu'i faut espliquer cette affaire.

Suivez-moi, on marqu'ra vos noms.

PRUMI COMMISSIONNAIRE.

Ainsi, n's sèrans deux fèie tèmon ?

(*Tot l' monde ènnè va, tot suvant l'agent.*)

JEANNETTE (*à pârt*).

Qui n' vout-i bin cangî d'idèie,
Qwitter l'aute... et dir' qu'i m' marèie !

DADITTE (*à public*).

J'aveus tot fait po l'andouler,
Mais volà m' fiâs' rèvolé.
J'a si bin èmanchi l'arège
Qui l'diale a sègni leu mariège.

(*Li teule tome.*)

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LES CONCOURS Nos 17 ET 18.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous faire connaître le jugement que votre Commission, composée de MM. Nihon, Lequarré et Chauvin, a porté sur le concours n° 17 (une satire — mœurs liégeoises — ou un conte en wallon) et sur le concours n° 18 (un crâmignon, une chanson ou, en général, une pièce de vers wallons, propre à être chantée).

La Société avait reçu six pièces pour le premier de ces concours. Ce sont :

1° *Li pauvr' ovri*, conte.	DEVISE : *Fraternité.*
2° *Les mèhin d'on pauv' mikoïe.*	(Id.) *Honny soit qui mal y pense.*
3° *Trist' sovenance!*	(Id.) *Ut pictura poesis.*
4° *Di traze à quatoaze.*	(Sans devise.)
5° *Lès deux molin*, fâve.	DEVISE : *A tote.*
6° *Li parintège d'à Fifine.*	(Id.) *Vaut mieux tard que jamais.*

Quels qu'en aient été nos regrets, nous n'avons cru pouvoir accorder de récompense à aucun de ces contes. Leur commun défaut, c'est l'absence de toute étude du sujet, de toute observation sincère. Aussi leurs auteurs n'ont-ils réussi qu'à pro-

duire des récits d'une rare invraisemblance et à nous promener dans des pays inconnus, peuplés d'ombres sans réalité et affranchis de presque toute loi physique ou morale. On jurerait que les concurrents se sont inspirés de la méthode de Madame de Sévigné, qui laissait parfois courir sa plume la bride sur le cou et créait ainsi des chefs-d'œuvre : que n'ont-ils réussi comme elle !

Mais, sans plus tarder, aventurons-nous dans ces terres fantastiques. Nous y rencontrerons d'abord *li pauvr' ovri.* Un poème de 168 vers, de facture souvent incorrecte, nous apprend que ce brave homme s'est trouvé trois mois sans ouvrage et que, poussé par le désespoir, il se décide à voler un pain. Quoique poursuivi par clameur de haro, il rentre tranquillement chez lui et jouit d'un moment de bonheur en distribuant de la nourriture à sa famille. Mais bientôt des *coirps sins âme,* c'est-à-dire un agent de police et un commissaire, viennent l'arrêter et le mettent dans un trou *wiss qu'on n'y vèyév' nin.* Là, on le laisse deux mois

Sins qui personne mi vinah' veie.

Ainsi, ni prison convenable, ni interrogatoire du juge, ni défense, ni jugement : nous sommes chez les sauvages, étrangers à toute notion d'*habeas corpus.* Puis

On bai jou j'étinds l'clok qui sonne
Por mi c'esteu l'heur' dell liberté.

Ce n'est donc pas en vertu d'une décision judiciaire, mais en suite d'une sonnerie de cloche que s'opère

la mise en liberté. Mais *li pauv' ovrî*, sans s'arrêter à scruter ces mystères juridiques, court chez lui et trouve sa femme morte et ses enfants au désespoir.

Consolons-nous en passant, avec les *mehin d'on pauv' mikoïe*, du grave au doux, du sévère au plaisant. C'est l'histoire d'un pauvre campagnard qui, devant bientôt se marier, se rend à Verviers pour y acheter ses habits de noce. On lui montre d'abord des vêtements magnifiques, à son sens, mais pour lesquels on demande un prix si exorbitant qu'il en devient presque fou. Voilà où mène l'ignorance, inexplicable d'ailleurs, de la valeur des choses ! Revenu enfin au bon sens, il finit par acquérir des hardes assez modestes et regagne son village. En route, il trouve un étang où il se baigne : par malheur, pendant qu'il s'ébat, on lui vole ses habits et il lui faut retourner moins que court vêtu.

L'auteur de cette histoire a beaucoup de *vis comica;* quoi qu'on en ait, il vous force plus d'une fois à rire de bon cœur. Mais il ne possède aucun sentiment des proportions que doivent présenter les différentes parties d'un récit : le principal sujet qu'il veut traiter, l'histoire du vol des habits, il l'écourte, parce qu'il s'est essoufflé à narrer au long et au large d'inutiles préliminaires ; ajoutez que ses expressions sont parfois d'une singulière crudité et vous saurez pourquoi nous n'avons pu, quoique à regret, lui accorder de distinction.

Avec le n° 3 nous retournons à la tragédie ou, plutôt, au pur mélodrame. L'auteur de *triste sove-*

nance nous apprend bien des choses dans un récit de huit pages, que nous allons d'ailleurs tâcher de résumer aussi brièvement que possible. Son héros est né de parents pauvres et passe sa jeunesse dans la misère. Un homme charitable, le voyant dépérir, l'envoie à la campagne où on le met au métier de berger. Là, il trouve d'abord un peu de bonheur: il fait la connaissance d'une jeune fille malade, dont il s'éprend. Mais le jour où nos amoureux s'avouent leurs sentiments, le ciel se complaît à les accabler de malheurs terribles. Le troupeau du berger, profitant du débordement de fleurs, de serments et de poésie qui accompagne cette scène, disparaît dans un bois mystérieux sans laisser de traces. Nos jeunes gens prennent la chose fort au sérieux : ils cherchent, tombent, se relèvent, pleurent, crient, sifflent : rien n'y fait. Survient un violent orage, qui les force à se réfugier dans un antique castel où, pourtant, ils finissent par s'endormir assez paisiblement. Mais ils n'ont pas épuisé encore la coupe du malheur ! A leur réveil, ils trouvent devant eux un torrent qui grossit sans cesse et menace de les engloutir. Se livrant à d'héroïques efforts, le berger emporte sa bergère et s'enfonce dans l'eau profonde qui lui vient jusqu'aux genoux. Courageux, mais maladroit, il se laisse choir au beau milieu avec son précieux fardeau. Le torrent est, il est vrai, plus méchant que gros : il finit pourtant par se décider à déposer bénévolement nos fiancés sur la rive. La jeune fille, d'abord évanouie, revient à elle aux cris poussés par ses parents, qui, inquiets

de ne point la voir rentrer, sont venus la chercher. Tableau. La joie est d'autant plus complète qu'on apporte une bonne nouvelle : le troupeau, moins tragique que son berger, est rentré tout seul la veille à l'étable. Un vrai pâtre s'en serait peut-être douté.

Mais ce n'est là qu'un répit accordé par le sort. Trois jours après, la jeune fille meurt.

> Li moirt, qui n'sipagn' nouk, vina treus jou après
> L'assechi d'vins ses lèce.

Il va sans dire que l'amoureux a le cœur brisé : on l'aurait à moins. Rien ne le console, ni le temps, ni un coup de fortune qui le surprend quelques années après, quand ses maîtres l'instituent légataire universel.

> Qui fass' chaud, qui fass' freud,

notre triste héros passe son temps à dire de petites prières sur la tombe de son amie.

Irions-nous troubler cette grande douleur en lui offrant une médaille en vermeil ? A peine l'oserions-nous si l'auteur la méritait.

A ce conte bleu succède le n° 4, *Di traze à quatoaze ;* ce n'est pas un récit, mais plutôt une poésie philosophique et religieuse, trop longue, trop peu claire et où l'on ne trouve surtout pas le développement logique de quelque idée.

De ces hautes régions où nous aurions pu nous élever, *Les deux Molin* nous ramènent terre-à-terre.

Deux ouvriers, qui ne savent jamais s'accorder,

songent à établir un moulin; mais l'un veut qu'il soit mû par le vent et l'autre, qu'il le soit par l'eau. Une sorcière concilie le dissentiment en leur disant de le mettre *wiss qui j' sé bin,* pour le faire marcher par des forces plus naturalistes encore que naturelles.

Ce vieux sujet, noyé dans un récit aussi traînant que peu clair, n'a pas été assez rajeuni par la forme pour mériter qu'on en tienne compte.

Le poème suivant, *Li Parintège da Fifine,* est, au contraire, original et vaut infiniment mieux que tout le reste. Il s'agit d'une fiancée qui présente son futur mari à sa famille. Le sujet n'est pas mal choisi et il se prêtait à d'heureux développements. Seulement l'auteur, qui ne sait pas être bref, ne sait pas non plus varier ses épisodes : partout où nos amoureux se présentent, il reçoivent l'accueil peu flatteur qui attend le chien égaré dans un jeu de quilles. Une fois, deux fois, passe encore. Mais, dans ce bas monde, trouverait-on bien une famille dont tous les membres sans exception se croient obligés de recevoir à coups de balai des parents qui, en somme, ne viennent rien leur demander, mais se bornent à s'acquitter envers eux d'un devoir de bienséance ?

Si, comme on vient de le voir, le résultat du dix-septième concours n'est nullement satisfaisant, celui du dix-huitième ne l'est pas davantage et nous n'avons pu couronner aucune des onze pièces qui vous ont été envoyées.

Voici les titres de ces poésies :

1° *A pîsson.*	DEVISE :	*Raf, chaf, chaf, vidiu.*
2° *Lès streutès cotte.*	(Id.)	*Patience et prudence.*
3° *Li p'tit rôïetai.*	(Id.)	*Fraternité et liberté.*
4° *In homme di manège.*	(Id.)	*Prindans l' timps comme il vint.*
5° *Mi feumme.*	(Id.)	*Winneie-tu des gâgâïe.*
6° *On r'passège.*	(Id.)	*Eco fât-il qu'ji rèie quand ji m'èr'sovins.*
7° *On bâxhège.*	(Id.)	*Mâïe l'amoureux honteux, etc.*
8° *C'est l' guère !*	(Id.)	*Maudite soit-elle !*
9° *Ine jôïe.*	(Id.)	*Les deux fèt l'paire.*
10° *Ine lâme.*		
11° *Crâmignon so l' Thier à Lige et les Tawe.*	(Id).	*L'ovrège ècrâhe, li pèkèt towe.*

On peut dire de toutes ces pièces qu'elles pèchent par la banalité du fond et que la forme est loin d'en être correcte. Pour ne passer en revue que les moins médiocres, nous dirons que le n° 4 est une chanson assez gaie : mieux étudiée, elle eût pu mériter quelque distinction.

Il en serait de même du n° 6, qui contient une énumération de tous les jeux d'enfants, si l'auteur avait su marquer chaque jeu d'un trait pittoresque, au lieu de se borner à un nom : il laisse tout à faire à l'imagination du lecteur.

Citons encore avec éloge le n° 8, qui est une poésie bien rhythmée, mais trop banale, et le n° 1,

A pisson, chanson d'une facture généralement soignée. Mais quel étrange sujet! En la lisant, on découvre peu à peu que le héros a été trompé par son amie et qu'il se console en écoutant chanter un pinson, qui fait un bruit terrible :

Comme li canon,
Voss' bell' chanson
Resdonde à long.

On comprend d'ailleurs qu'un tel phénomène de la nature doive prodigieusement distraire un cœur blessé.

Quant au crâmignon (n° 11), qui ne peut être que l'œuvre d'un habitant du Fond-des-Tawes, il est d'une rare incohérence et tout plein d'allusions locales. De plus, il comprend 51 couplets. C'est beaucoup, semble-t-il, pour une œuvre littéraire de ce genre, et, pourtant, trop peu encore si, comme il est permis de le croire, l'auteur a rêvé de créer un poème assez long pour que les chanteurs qui le commenceraient à un bout du Thier-à-Liége ne l'aient achevé qu'à l'autre bout.

Permettez-moi, Messieurs, d'ajouter quelques mots encore. Peut-être aurez-vous trouvé les jugements de votre Commission bien sévères et le ton du rapport un peu vif. Nul moins que nous pourtant ne voudrait contrister les concurrents, d'autant plus que le style et l'orthographe de certaines pièces nous font penser qu'elles ont des ouvriers pour auteurs; or, nous ne savons rien de plus respectable qu'un travailleur qui trouve encore le temps de s'occuper

de choses intellectuelles et qui s'efforce de pénétrer ainsi dans cette république des sciences et des lettres, seul endroit de la terre où règnera jamais quelque égalité.

Mais notre sévérité même est une preuve de l'intérêt raisonnable que nous portons à nos littérateurs. Nous croyons, en effet, qu'un insuccès pourra les faire réfléchir à ce qui leur manque. Et si alors ils voulaient bien se mettre à regarder autour d'eux, à étudier leurs sujets, à s'asteindre surtout à ne jamais dire que ce qu'ils savent être vrai, ils parviendraient presque tous, tous peut-être, à créer des œuvres originales, dignes des récompenses que nous serions heureux de leur décerner. Nous les prions donc, dans leur intérêt comme dans le nôtre, de prendre à cœur nos conseils et nous avons l'intime conviction que, s'ils s'y décident, ils nous consoleront bientôt par de brillants succès de notre déception d'aujourd'hui.

Les Membres du Jury :

L.-A. Nihon.
N. Lequarré.
Victor Chauvin, *rapporteur*.

Dans la séance du 15 juin 1883, la Société a donné au jury acte de ses conclusions. Tous les billets cachetés annexés aux pièces des concours 17 et 18 ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

TRADUCTION DE QUELQUES FABLES DE LA FONTAINE.

RAPPORT DU JURY.

MESSIEURS,

Il vous a été envoyé, hors concours, un choix de sept fables traduites de La Fontaine : *li Ciett è l'Frumih, li Leu et l'Chin, li Besèce, les Biesse malâd' dè l'pesse, li Coërbâ et li R'nâ, li Chên' et Clajot, li Hairon.*

Ces apologues comptent parmi les chefs-d'œuvre du grand fabuliste, et il faut louer ici l'intention de montrer sur quelles ressources d'expression notre dialecte populaire peut compter en pareils sujets, de tons très différents.

L'auteur a réussi dans sa tâche : ces traductions sont originales, grâce au mérite des équivalences, à l'adaptation des détails particuliers au pays.

Si l'aúteur a su donner une couleur locale à des fables de cette valeur, et fait comme en passant de La Fontaine un Liégeois, on doit regretter que dans une copie qui paraît hâtive, trop d'erreurs orthographiques soient restées, qu'il y ait aussi des fautes de

langue, contre le genre notamment. Il sera plus facile de les corriger que de changer certaines expressions plus ou moins forcées.

Néanmoins, vu la nature et la réussite de l'effort tenté, nous estimons que le travail qui vous est présenté mérite les encouragements de la Société. Elle pourrait utilement le livrer à l'impression, en lui décernant une mention honorable.

Les Membres du Jury :

A. Falloise,
M.-G.-L. Polain,
J.-E. Demarteau, *rapporteur*.

Dans la séance du 15 mars 1883, la Société a approuvé les conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté, annexé au Mémoire, a fait connaître que M. Kirsch, de Liège, en est l'auteur.

Traduction de quelques fables de La Fontaine

PAR

KIRSCH.

DEVISE :
Par amour dè wallon
Et dè vï bouhon.

Li ciette et l' frumih.

Li ciett, d'avu chanté
Tot l'osté,
Si trova so n' foër mâl' cohe
Quand volît les blankès mohe
N'avant fait nou ptit spâgn'mâ:
Rin so l' tâv', rin è l'ârmâ.
Elle alla braire à l' famènne
Dilez l' frumih si voisènne,
Ell' priant di lî pruster
In' bècheie, po vicotter
Tant qui l' nivaie fouhe èvôïe,
Avou profit, vôïe-non-vôïe,
Foi d'mi, dist-elle, po l' St-J'han,
V's rârez vos miche èn on pan.
Li frumih n'aim' nin l'èpronte,
C'est là l' moind' di ses dèfaut.
— Qui fiz-v's donc quand y fév' chaud ?
Dist-elle, à cis' grand' sins honte ?
— Nutt èt jou, avâ les champs,
Ji chantév', po v's dir' li vraie.
— Vos chantîz ! Dansez, mamèie :
On n'aid' nin les gin trouant.

Li leu et l'chin.

On leu n'aveut pus qu' l'attelleure,
Télmint qu' les chin fivèt faction.
C' leu cial tom' so on dok d'ine admirâb' quâreure,
Crâs, r'lûhant, qu'on creûch'lège aveut miné trop long.
Di l'atteler, di v's èl quâtler,
Li leu s' sintév tot trèfiler ;
Min i fallév' jouér des broque,
Et l' camarâd' vis hâgnév' des croque
A clawér ci-cial po l' gollé.
Li leu don toûn' à toû, et d'ine air di fâstreie
L'arain' so s' crâh', vant' ses r'doblon,
Dit qui glett' tot loukant s' gorgion.
— « I n' tint qu'à vos d'avu l' pareie,
Bai hass', lî respond l' gros gaillârd,
Ji v's poreu so l' côp d'nér 'n'itemme :
Quittez les bois, vos v's frez dè lârd.
Vos viquez là turtos comme à Raikemme,
Houpieus, à brîbâde, à l' pus laid,
Ossi maig' qui Mathi-Lohai,
Hoûlant d' faim. Songîz donc : jamaîe noll' franqu' Lipette.
I v's fât prind tot à l' bayonnette !
Suvez-m' et vos flottréz-st-è boûr. » —
Li leu r'prinda : Qu'arè-j' à fér ? » —
— « Wè d'choë, dit l' chin : k'chessî les mouss-è-foûr,
Bribeux, poirteux d' bèsèc', li rac' dè d'clicoté.
Fiestî les ci dè l' gîse, ess' fidèle à voss' maisse,
Et po çoulà, v's ârez 'n' kouhenn' di Borguimaisse :
Vos attrappréz trippaïe di tot' façon,
Ohai d' polet, ohai d' pûvion;
Sins comptér 'n' mass' d'autès caresse. »
Li leu sint s' coûr si pied' à l'ideie di 'n' tél' fiesse,
I raval' si rèchon, heut ses ouïe tot d' kâïj.
Tot rottant, v'là qui veut l' hatrai dè chin rongî.

— D'quoi est-c' çoulà dist-i?—Rin.—D'quoi, rin?—'n'rèiereie.
Min èco ? — Vos loukiz mutoi di m' lahe
Li plèce marquèie ouis-c' qu'on m'èlahe. —
— Elahî, respond l' leu, tot r' dressant ses oreie,
Vos n' corez nin donc tot ouis-c' qui vos voléz ?
— Nin tot fér, respond l' chin, qu'at-on d'keur !
— On n'at tant d' keur qui d' tot vos bons dîné
Çoulà don côp m' fait pied' li gosse !
A c' prix là ji r' bouttreu mêm' so dè souk à l'losse.
Wârdez, voss' lahe et vos fricot !
Çoulà dit, l' leu à couss si sâv... et s' court-i co.

Li Bèsèce.

On jou, l' vî bon Diu d'hat : qui tot çou qui hanseie
Si vinss' présintér cial âx pîd di m' majesté;
S'onk at-st-on fier qui clappe è s' tourneur' qui m'el deie,
So l' côp n' loukrans d'el rajuster.
Pârléz, vos, martiko, po n' bonne raison l' prumire;
Loukiz d'vins l'assimblèie s' n'at nin quéqu' ravisa
Qui v's ireut mî qui l' voss' ? L' martiko rèplicat :
— Est bai l' ci qu'at ses mimb', les meûn' sont à m' manire
Et j' reie co d' timps in timps tot fant n' mowe è mûreu;
Min po m' camarâd l'ours, i deut ess' mâlhureu;
Il at stu fait à l' hepp' : qui n' si faiss' jamâïe ponde.
L'ours vinant cial dissu, on pins' qui vâïe responde
Qui vat-st-ainsi. Toratte ! il aveut tot por lu !
Il akaim' l'élèphant, dit qui s' cow' lî fait honte.
Qu'el fâreut fér chergî d' çou qu'at d' trop âx oreie,
Et qu' mêm' di pus.
Ci n'est qu'in' mass' di plonk tot à hip bonne a r'fonde.
L'élèphant s'esplicant d'hat les mêmès sottreie :
Lu, todi si suti
Trovat qu'à s' gosse

Grand-mère baleine esteut trop grosse.
Grand-mère frumih trovat, leie, li pokon trop p'tit,
S' vèyant d'léz lu comme on colosse.
Dièw' vis les rèvoyat s'avant critiquer tos,
D'ailleurs contint d' zell' mêm'. Min d'vins tot les pu sot,
Noss' sôrt avat l' bouquet ; ca tot çou qui n's seûyansse
Chet po l's èhet des aut' et po les nóss' foyan,
Nos loukans noss' simblâb' autmint qu' nos n' nos veyans.
On lî veut 'n' flatte è si ouïe qu'è l' sonk on n' veut nin n' banse,
On s' pardonn' tot et âx aut' rin.
Li grand forgeu dè monde et d'gin
Nos fabricat poirteu d' besèce,
Ottant les çi d'ac'st-heur qui les çi des vî timps.
I fat po nos èhet l' tahmal qu'est à nos rin
Et l' ciss' di d'van po l's aute à l'ideie eûri s' plèce.

Li chaîne et l' clajot.

Li chaîne, on jou dist-â clajot :
— « Vos avez bin sujet dè plint' voss' destinèie :
On rôïetai v's dirèn'reut si s' ripoisév' sor vos.
Li p'tit vint qui passe à l' rizèie
So l' teûl' di l'aîw' qui fait fruzi
Vi forcihe à bahî voss' tiesse.
Mi, qui jusqu'âx nulèie poit' li meûn' comm' à l' fiesse
Masquant l' solo, sâvant l' ci qu' m'a chuzi,
Ca l' pus grand timpès' mi fait rire.
Tot-à-fait v's sônl' pèsant et mi, tot m' sônl' lègire.
S'on v's fév' dè mons crèhe adléz mi,
Vos porî viker sins gèmi :
Ji v's garantihreu dès orège,
Ainsi qu' tot âtou d' mi ji fais po l' voisinège.
Min bin long d' là, on v's tap' sovint
So tos les sâvag' boèrd des aîw' battow' dè vint.

On veut clérmint qui l' sôrt vis trait' comme on pârâce » —
Li clajot responda : « voss' coûr èst rimpli d' grâce,
Min voss' grandeur veut dobb' : si j' sos tinr' à ploï,
J' heû l' timpès' ju d' mes rin, et vos vos l' raskoï.
Ci n'est rin d'ess' halkrosse,
Mi s'krènn ployant-st-â vint court mons d' dangî qui l' vosse.
Sét-on çou qui pout v'ni ? I s' pass' quéqu' feie des drôle.
Si v's avez, dreut comme on piquet,
Sutnou dè vint tot les hiquet,
El fréz-v's todi ? — » So ciss' parole,
Qu'esteut surmint l' ciss' d'on makrai,
Li nutt' tom' d'on plein côp aminant 'n' dâme-a-bômme
Comme l'infer n'aveut mâïe achessî fou di s' bômme,
Et qui fat d' noss pauv' terre craqué les vîs ohai.
Tot l' monde si sâv' po s' mett' fou vôïe ;
L'âb' si tint reud, li clajot plôie ;
Li vint rassônl' tos ses toubion
Et stâr' ma foi, d'vins les poussir,
Li ci qu' di s' tiess' jondév li cîr
Et qu' pinséve out' dè l' terr' fer passer ses talon.

Les bièsse malâde dè l'pèste.

On mâ qui l' moirt fait resdondi,
— Mâ qui l'cîr apogn' todi
Quand s' vout vingî d'on côp di tos les crîm' dè l' terre,
Li pèst', puisqu'i nos fât dir' si no tot â long,
Capâb' so 'n' seûl' journéie d'arichi l' vî Câron,
Ax pauvès biess' livrév' li guerre.
S'ell' ni mori nin tot', tote estît bouheie ju :
On n' veyév noll' riprind' li d'su,
Po s' kibatt' cont' li moirt comm' quand on sint qu'on moûr.
Noll' bèchêie ni r' picîv' leu coûr.
Ni leu ni rnâ n'estît mettou

A l'aflut d' quéquè ènnocinn' prôïe;
Les tourturell' si tournî l' cou :
A r'veie l'amour, à r'veie li jôie !
Li lion tint conseie et dit : « ji creûreu bin,
Camarâd', qui noss' chatumint
Est in' dans' qu'à nos fâtt' d'à l' copett on avöie.
Qui l'pus coupâb' di tot l'hopai
A cîr so l'côp liveûr si pai :
Mutoi qu'tot parant l'bott' les aut' âront l'veie sâve.
Les vîlès complaint' racontèt
Qu' c' est ainsi qu' les affair' si fèt;
Qu'on s'accus' donc turtos, franç-jeu, kwârgeu so tâve.
Por mi, qu'at-st'-in' dintelle à broï des ohai,
J'a stronlé boûv, mouton et vai.
Qui m'avît-is mâie fait ? Noll' pône.
J'a mêm' pus d'in' feie èherchî
L' biergî.
Ji mourrè donc s'el fât, min 'm' sônne
Qu'on s'deut turtos k'fesser : po fér n'saquoi d'adreut
I fâreut-ess' bin sûr dè touwé l'pus moudreu. »
Signeur, riprind li rnâ, vos estez trop bon prince
Li moind' chîechêie por vos a l'air d'esse in' saquoi.
Magni saquant mouton, sottai qu'sont in légeince
Est-ce in' mâcul' po l' ci qui fait tronler les bois?
Nenni, nenni, dihans qui vos l's y fîz, signeur,
Tot les crohant, baicôp d'honneur.
Et qu' parlez-v's dès biergî? N'est-c' nin d'ces hargolet
Qui pinsèt qu'nos poïèch' valèt mons qu' leus laids ch' vet?
El's y rivnéve in' beie,
Et v's nâriz po l's y d'ner polou ess' trop-s' abeie —
Ainsi jâsat li rnâ et plakeus d'aplaudi.
On n' wèsat nin trop kisinti
Dès tîg', ni d' l'ours ni des aut gros Baudârd
Çou qu' les rindéve à l' pus pindâre;

A hoûter leu samrou : di turtos jusqu'â chin
C'esteut n' confrairèie di p'tits sint.
L'âgn' vint à s'tour et dit : « ji song' qu' in' matinèie,
Èn on pré d'on covint passant,
Li faim, l' bonne occasion, lès hieb' plint' di rosèie,
Et l' dial d'appétit mi kpiçant,
Ji twèrcha di c'bai pré in' malheureus' linwèie.
Ci n'esteut nin d'à meûn po bin dir çou qu' enn' est. »
So çoucial on brèia : Broquans tos so l' bâdet !
On leu qu' tronlève è s'pai ramassat 'n' grand' boueie
Po prover qui fallév' diheuss' ci mâ twerchî,
Ci pouïeu, ci rogneu, akçu d' tos les pèchî.
Si mâcul' fout jugeie ine affaîre exécrâbe :
Magnî l'hieb' d'on covint, qué crime abominâbe !
Rin d'aut' qui l'moirt n'esteut capâbe
Dè puni l'scélérat.
A l' vole on v's l' ahèssat
Dè l'justic' di so l'terr', çoucial donn' li meseûr,
Les gros s'ennè moquet, min les ptit l'paièt deûr.

Li coërba et li rnâ.

On gros coërbâ, so n'coh' d'âb' apisté,
Tinéve è s'bèche on froumage.
On rnâ, d'l'odeur si sintant adawé,
Li fat-st-ètind' ci p'tit ramage :
« Eie ! fâz qui j' deie bonjou â pus bai des coirbâ :
V's estéz crâs et lustré comme on vraie St-Thibâ.
Sins minti, s'vos imbâde
Plaihèt comme voss' parâde,
C'est vos l'coq, vos li roi
Des ouhai d'ciste endroit. »
Li coërbâ homm' çoucial, trèfilant qui ç'seûie vraie,
Et s'sintant è gosî li pus bai kouak des bois,
Drouv' on bech' comme on fôr : v'là l'froumage à l'vallèie.

Li r'nâ l'raskoïe et dit : « Aprindez, bai moncheu,
Qui n'fât mâïe houter les plakeu.
Tot qui v's flatt' vike à voss' damage.
In' leçon comm' cisscial vât po l' mons voss' froumage.
Li coërbâ makasse et fou d'lu
Jura tot r'souwant s'bèch' qu'on n' l'attrappreu mâïe pus.

Li hairon.

On jou, l'ètik' hairon, ârmé di s'longu' fâceie,
Poirtéve à l'avinteur' si carcass' so sès s'keie :
I conkoistéve on grand vivî.
L'aîw', comme on plat d'argint, riluhév' so l'gravî ;
C'esteut on bai jou d'maïe. L'amour hoïév' ses crolle,
Li carpe avou l'brochet fit d'tot' sôr di pigeole
Jusqui d'vins les clajot d'â boërd i s'kitourçî.
Li hairon les âreut âhiemint apici.
Min si heur' n'estant nin v'nowe,
El's y féve ine sèch' mowe.
Réglé comme ine horlog', c'esteut fleur di chikteu,
Ni trovant rin a s'deu,
S' l'heurèie ni v'név' tot jusse à si heure.
Tot l'même après quéqu' pas vocial li moumint v'nou
Et l'goss' avou.
È l'aîw' comme on mureû l'ouhaî veut, v'nant à fleur,
Des rossett' qui d'â fond amontît so li d'seur;
Çoula n'lî alla nin, i comptév' mî toumer,
Et s'dihév' di si air digosté :
— « Mi, des rossett', pins-t-on qui j'âîe famènne ? »
Les rossett' rèfusèie, v'là qui trouv' des govion
(C'est seûlmint qu'lait pind' si narenne).
Des govion ! c'est câzî là l'diné d'on hairon !
Mi qu'at-st-on bèch' comme ine èkneie,
J'lîreu drovier po 'n'tèl' bècheie,

Co n'pou-ju mâ ! El droviat po bin mons.
Li dial fat qui n'vèyat pus nou pèhon.
Li faim l'piçat, et lu si glot
Fourit binâh' comme on sot
Dè rescontrer on lumçon.

Qui rèfûse
Après mûse,
Disti noss vî spo wallon ;
Li spo et l'fâv' ont raison.
A dial tos les mirliflîche !
Li çi qui vout tot n'a rin,
Viv' li jôïe et l'contint'mint !
Avou çoulâ v's estéz rîche.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1882-1883

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 12.

MESSIEURS,

Vous avez chargé la Commission nommée pour juger le 12e concours de fondre en un les deux rapports qu'elle vous a successivement présentés sur cette affaire. Elle s'acquitte aujourd'hui de cette mission.

Le 15 février 1884, la Commission, après avoir pris connaissance du mémoire unique soumis à son appréciation et dressé une liste d'observations et de critiques, concluait qu'il y avait lieu d'inviter l'auteur à corriger son travail d'après les indications qu'elle lui donnait et à le lui représenter avant le mois de novembre, déclarant qu'elle serait heureuse de le couronner, s'il lui faisait subir une sérieuse revision. Cette décision, que la Société wallonne s'empressa d'ailleurs de ratifier, lui était dictée par de bonnes raisons : en effet, si elle se plaisait à reconnaître que l'auteur avait fait preuve de con-

naissances variées et que — mérite peu ordinaire — il avait étendu ses investigations à des sources manuscrites, elle ne pouvait pas cependant se dissimuler que le travail n'était pas assez complet et ne se présentait pas avec toute l'ampleur désirable. Dans ces conditions et vu l'importance exceptionnelle de la récompense, elle eût volontiers accordé soit une mention honorable, soit la moitié du prix; mais comme la possibilité même d'une décision de ce genre lui semblait exclue par les intentions probables du donateur anonyme qui avait institué le concours, il ne lui restait qu'à prendre un moyen terme.

La suite a montré que la Commission avait trouvé la juste solution de la question délicate qu'elle avait dû trancher. En effet, elle ne tarda pas à être saisie du mémoire corrigé et dès le 15 juin, elle eut le plaisir de pouvoir constater que l'auteur avait, et au delà, répondu à son attente. Tout d'abord il s'était attaché à donner satisfaction aux demandes de ses juges ou à opposer de bonnes raisons à leurs critiques; bien plus, faisant preuve d'une louable initiative, il n'avait pas hésité à se livrer à de nouvelles recherches : c'est ainsi que, sur une indication du rapport, il avait fait un plus large usage des versions de la bible, qu'il en avait même consulté quelques-unes de manuscrites, qu'il avait eu l'heureuse idée de parcourir du Fouilloux, etc. En somme, le travail était considérablement amélioré et se trouvait

porté à une étendue double de celle qu'il avait eue d'abord.

Aussi la Commission n'avait plus à hésiter et, à l'unanimité, elle accorda le prix à l'auteur.

Les Membres du Jury :

J. Delboeuf,
J. Stecher,
Victor Chauvin, *rapporteur.*

Dans la séance du 15 juin 1884, la Société a donné au jury acte de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, annexé au Mémoire couronné, a fait connaître que M. Emmanuel Pasquet, de Liège, en est l'auteur.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS.

Ancienne traduction française du Livre des Psaumes, éd. par Francisque Michel. Paris 1876. (*Collection des documents pour servir à l'histoire de France.*)

Samuel Berger. *Bible française au moyen âge.* Mémoire couronné par l'Institut. Paris 1884.

Jean Bodel. *La chanson des Saxons*, éd. F. Michel.

A. Boyer, *Dictionnaire royal françois-anglois.* Rotterdam 1756.

Bulletin du bibliophile (français), 1857.

Les cent nouvelles nouvelles, éd. Th. Wright.

Commission royale d'histoire de Belgique. Séances. T. XII, série I, t. XI.

Baudouin de Condé et Jean de Condé. *Dits et Contes*, éd. A. Scheler. (Publ. in-8 de l'Acad. roy. de Belg.)

Eustache Deschamps. *Œuvres inédites*, éd. Tarbé. Reims et Paris, 1849.

Jean des Preis dit d'Outremeuse. *Li myreur des histors*, pub. par A. Borgnet et S. Bormans. (Publ. in-4° de l'Acad. roy. de Belg.)

Li Dialoge Gregoire lo Pape, éd. W. Foerster. Halle et Paris 1876. T. Ier.

Dictionnaire universel français et latin (Trévoux). Paris 1752.

Ducange. *Dictionarium mediæ et infimæ latinitatis.*

Robert Estienne. *Dictionarium latino-gallicum.* Paris 1538

Jean de Flagy. *Li romans de Garin le Loherain*, éd. Paulin Paris.

Jaques du Fouilloux. *La vénerie.* Paris 1573.

Les *grandes chroniques de France* (chroniques de St-Denis), pub. par Paulin Paris.

L'histoire et plaisante cronicque du Petit Jehan de Saintré, éd. J. M. Guichard. Paris 1843.

Histoire littéraire de la France, t. XV.

Jongleurs et trouvères du XIIIe et du XIVe siècles, éd. A. Jubinal. Paris 1835.

Lacurne de Ste-Palaye. *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois.*

Gilles li Muisis. *Poésies*, éd. Kervyn de Lettenhove. (Pub. in-8 de l'Ac. roy. de Belg.)

Maistre Pierre Patelin, éd. F. Génin. Paris 1854.

Marie de France. *Poésies*. éd. B. de Roquefort. Paris 1820.

Ménage. *Dictionnaire étymologique de la langue francoise.* Paris 1750.

Monumenta Germaniæ de Pertz : *Scriptores*. T. XXIII, XXV.

Philippe Mouskes. *Chronique*, éd. par M. de Reiffenberg. (Public. in-4° de l'Acad. roy. de Belg.)

Nicot. *Dictionnaire francois-latin*. Paris 1573.

J. Palsgrave. *Esclaircissement de la langue françoise*, éd. F. Génin. Paris 1852. (Collection des documents pour servir à l'histoire de France.)

Piron. *Œuvres complètes*, éd. Rigoley de Juvigny. Paris 1776.

Poésies inédites du moyen âge, pub. par Edelestand du Méril.

Popular treatises on science written during the middle ages in Anglo-Saxon, Anglo-Norman and English, ed. by Th. Wright. London 1841.

Raimbert de Paris. *La chevalerie Ogier de Danemarche*, éd. J. Barrois. Paris 1842.

Recueil de fabliaux, éd. Anat. de Montaiglon.

Remacle. *Dictionnaire wallon-français*, 1839.

Revue des sociétés savantes des départements. Paris 1873, série V, t. VI.

A. C. M. Robert. *Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles et Fables de la Fontaine*. Paris 1825.

Le roman du renard, Méon. Paris 1826.

Id. *Supplément* par Chabaille.

Trouvères belges du XIIe au XIVe siècles, pub. par A. Scheler. (Pub. in-8 de l'Ac. roy. de Belg.)

Villon. *Poésies*, éd. P. L. Jacob. Paris 1853.
Zeitschrift für romanische Philologie de G. Gröber, t. IV. 1880.

MANUSCRITS.

Testaments manuscrits au dépôt des Archives de la province de Liège.
Traductions françaises de la Bible à la Bibliothèque royale de Bruxelles Ms. 9001, 9024, 10516, 10993.

GOUPIL ET RENART.

Maint saige ai abriconé,
Si ai maint bon conseil doné :
Par mon droit non ai non Renart.

ROMAN de RENART.

Le mot *Renart* (1) offre un exemple remarquable de l'influence de la littérature sur le vocabulaire d'une langue. La popularité du héros de l'épopée satirique du moyen âge a été telle que le nom propre du personnage, le rusé Réginhart ou Renart (2), s'est substitué au vrai nom de l'animal, le *Goupil*, et a fini par le supplanter entièrement.

Cette substitution s'est opérée peu à peu : on disait quelquefois *Renars li Goupis*, mais, comme on le verra plus loin, déjà au XIIe siècle le nom propre seul suffisait pour que le public sût de qui on voulait parler. Au XIIIe siècle, il y a encore dans l'emploi du mot une nuance de plaisanterie : les écrits sérieux, la traduction de la Bible par exemple, n'adoptent pas ce néologisme qui rappelle des contes peu édifiants. Puis l'expression, passant de plus en plus dans l'usage journalier, perd son reflet pittoresque et devient un simple synonyme de *Goupil*. Pour beaucoup d'écrivains qui l'emploient presque exclusivement, Renart reste encore un nom propre qui n'est jamais précédé d'un article ou d'un adjectif démonstratif. Ce n'est qu'à la longue qu'il devient un vrai substantif commun.

(1) J'adopte ici l'orthographe employée par les auteurs que je cite, celle qui a été presque constamment suivie jusqu'au XVIe siècle.

(2) Reginhart signifie conseiller, de *regin* anc. haut allem., conseil et *hart*, fort.

Pendant un certain temps, les deux appellations, l'ancienne et la nouvelle, ont vécu côte à côte ; mais de ces deux mots désignant le même objet l'un devait nécessairement tomber hors d'usage. Il aurait fallu, pour qu'ils subsistassent tous deux, que chacun d'eux eût eu sa nuance particulière. Voici un exemple de ce dernier cas : Molière a enrichi la langue française du mot *tartuffe,* mais le mot *hypocrite* n'est pas pour cela tombé en désuétude. Pourquoi? C'est qu'un tartuffe est une variété particulière d'hypocrite. Le mot vous montre une fourberie un peu grosse, un étalage trop voyant de pratiques pieuses, de l'exagération et de la maladresse dans l'exécution du rôle adopté. Un hypocrite adroit a beaucoup de chances de réussir, un tartuffe est prédestiné à être démasqué.

Mais voici le pendant exact du cas de *renart.* Autrefois le lapin s'appelait aussi *conil, conin ;* cette dernière forme a complètement disparu de la langue, le public ne voyant aucune différence entre un conil et un lapin. De même pour *blaireau* et *taisson.* Ce dernier, qu'on trouve encore dans les dictionnaires, est-il jamais employé aujourd'hui ? Pour ma part, j'en doute fort, attendu que je ne l'ai jamais entendu dans la conversation ni lu dans un livre postérieur au XVIIe siècle.

Je ne sais si l'on oserait dire que, dans cette lutte pour l'existence, le mot *renart,* étant le plus jeune, possédait le plus de vitalité et devait l'emporter; il me semble que l'euphonie doit revendiquer une part dans le résultat final : avec sa dernière syllabe sur laquelle l'accent tonique s'appuie largement, *renart* n'est-il pas plus satisfaisant pour l'oreille française que *goupil* avec sa terminaison maigre et sans sonorité ?

L'histoire des deux mots du XIIe au XVIe siècle est intéressante à suivre, mais si l'on s'en tenait à noter les formes du dialecte wallon, le travail présenterait beaucoup de lacunes ; j'ai donc cru utile de poursuivre mes recherches dans les autres branches de la langue d'oïl, c'est-à-dire de compléter par des exemples empruntés à ces branches et principalement

au dialecte picard qu'on parlait en Hainaut et en Flandre, les renseignements que j'ai recueillis pour ce qui concerne le pays de Liège.

Les plus anciens textes wallons que nous possédions datent du XIIe siècle. Une étude attentive a, dans ces dernières années, fait restituer à notre dialecte plusieurs écrits de cette époque qu'on avait d'abord considérés comme étant d'origine bourguignonne. Il n'est pas même impossible que certains de ces ouvrages fassent partie des traductions que Lambert le Bègue, d'après le témoignage de Gilles d'Orval et d'Albéric de Trois-Fontaines (1) fit du latin en roman vers 1170. Les textes que nous possédons, fort intéressants au point de vue philologique, appartiennent principalement à la littérature religieuse (2).

Pour le XIIIe siècle, on trouve des chartes et des documents

(1) Ibique (Lambertus) actus apostolorum de Latino in Gallicum transtulit. *Chronique de Gilles d'Orval* dans les *Monumenta Germaniæ. Scriptores.* T. XXV, p. 112.

Iste (Lambertus) Antigraphum scripsit et tabulam que Lamberti intitulatur edidit, sed et multos libros et maxime vitas sanctorum et actus apostolorum de Latino vertit in Romanum. *Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines*, dans le même recueil. T. XXIII, p. 855.

(2) M. Paul Meyer a le premier, dans les remarques qui accompagnent sa publication de *Poésies religieuses en dialecte liégeois* (*Revue des sociétes savantes des départements.* Série V, t. VI, p. 236 sq.), déterminé les principaux traits caractéristiques de notre dialecte au XIIe et au XIIIe siècle et indiqué Liège ou plutôt le pays wallon comme la patrie d'origine de plusieurs documents primitifs confondus jusqu'alors avec les textes bourguignons, lorrains ou picards. C'est aussi le savant directeur de l'École des Chartes qui a appelé l'attention des érudits sur le manuscrit *Canonici misc.* 74 d'Oxford, monument d'une importance capitale pour l'étude du dialecte wallon. Ce manuscrit, dont M. P. Mayer a donné de nombreux extraits (*Archives des missions scientifiques.* Série II, t. V, p. 186 sq), est composé d'un poème moral et de vies de saints en vers. C'est la source où M. Hugo von Feilitzen a depuis puisé Li *Ver de juise* et la vie de sainte Juliane (Upsal 1883); M. Josept Herz l'a utilisé pour son *St-Alexis* (Francfort 1879) et l'on annonce de Goettingue la publication prochaine du *Poème moral* en entier par M. Cloetta.

En prose, nous avons *Li Dialoge Gregoire lo Pape* publiés avec les *Moralités sur Job* et le *Sermo de Sapientia* par M. W. Foerster le romaniste distingué qui occupe à Bonn la chaire illustrée par Diez.

Ces différents ouvrages, dont l'origine wallonne est incontestable, fournissent une base solide pour l'étude de notre dialecte au XIIe et au XIIIe siècle.

politiques, des lois, des Paix, quelques poésies de date assez incertaine [1].

Tout cela, à vrai dire, forme un terrain peu favorable à notre chasse au renart. Parmi les nombreux trouvères dont M. Scheler nous a donné de si excellentes éditions, il n'y a pas un Liégeois. Il faut, après le XIIe siècle, arriver à nos chroniqueurs, nos remarquables et originaux chroniqueurs du XIVe et du XVe siècle, Jean d'Outremeuse, Hemricourt, Jean le Bel, Jean de Stavelot, pour trouver des textes d'une certaine importance écrits dans notre dialecte. Mais on comprendra que ces récits de guerre et de politique ne nous promettent qu'un maigre butin à notre point de vue spécial. Les documents manuscrits conservés dans nos archives ne nous fournissent non plus guère de renseignements, les seules pièces où nous aurions la chance d'en rencontrer, les testaments par exemple, ne remontant pas au delà du XVe siècle. On ne s'étonnera donc pas si, dans ces conditions, nous avons dû recourir au picard et au normand pour traiter la question d'une façon tant soit peu complète.

Goupil, on le sait, dérive régulièrement de *vulpeculus*, diminutif de *vulpis*, par l'intermédiaire d'une forme *vulpillus*. Ce radical, comme nous le verrons plus loin, a donné naissance à un assez grand nombre d'autres formes romanes s'écartant plus ou moins du type *goupil*. Les plus anciens documents de la langue française jusqu'au XIIe siècle, *la Cantilène de Ste-Eulalie*, les *Fragments de Valenciennes*, les poèmes de *St-Léger* et de *St-Alexis*, la traduction du *Livre des rois*, la *Chanson de Roland*, ne parlent pas du goupil.

Voici l'exemple le plus ancien que j'aie rencontré de l'emploi

[1] M. Paulin Paris, dans le *Bulletin du bibliophile* (français), avril 1857, p. 172, a donné une courte notice sur le poème encore manuscrit des *Philosophes de l'antiquité* par André de Huy. On ne sait rien sur cet André de Huy sinon qu'il se nomme comme auteur du poème.

du mot; il est du commencement du XIIe siècle et antérieur par conséquent au *Roman de Renart :*

Seient assemblé es mains de glaive, partie de gupilz serunt (1). Psaume LXIII, 4.

Commencement du XIIe siècle. Psautier normand.

Philippe de Thaun, dans son Bestiaire écrit vers 1125, emploie la même forme et aussi le féminin *gupille :*

Si cum li gupilz fait li oisel quant l'a attrait. V. 887.
Dites à la gupille qu'il fait grant merveille (2). V. 892.

Philippe de Thaun, 1125.

Les citations précédentes appartiennent au dialecte normand. L'auteur anonyme qui a traduit au XIIe siècle les dialogues du pape Grégoire est un Liégeois; il emploie la forme *holpiz* :

Gieres iceste auoit aconstumeit a norrir gellines el porce de son hosteil, mais li holpiz uenant de la uoisineteit les toloit (3).

XIIe siècle. Anonyme liégeois.

Le *Roman de Renart* français, tel que nous le possédons maintenant, date de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Grimm, Paulin Paris, Jonckbloet, Raynouard, Rothe, sont d'accord pour en placer la composition entre 1150 et 1250. Si l'on cherche à déterminer la date d'une manière plus précise, on trouve que quelques-unes des branches, celles qui sont écrites par Pierre de St-Cloud par exemple, datent certainement d'avant la fin du XIIe siècle, tandis que d'autres ne peuvent pas avoir été composées avant le XIIIe siècle.

Nous trouvons déjà une allusion au roman dans la sirvente que Richard Cœur-de-lion adressa au Dauphin d'Auvergne en 1195 ou 1196 :

(1) *Ancienne traduction française du Livre des Psaumes,* éditée par M. Francisque Michel. (*Collection des documents pour servir à l'histoire de France.*)

(2) Le *Livre des créatures,* par PHILIPPE DE THAUN, dans *Popular treatises on science written during the middle ages in Anglo-Saxon, Anglo-Norman and English,* edited by Th. Wright. London, 1841. Le *il* du vers 892 ne se rapporte pas à *gupille,* c'est le pronom neutre : que c'est grant merveille.

(3) *Li Dialoge Gregoire lo Pape,* herausgegeben von W. Foerster. Erster Theil. S. 40.

Richard Cœur-de-lion, vers 1196.

E vos jurastes a moi
E portastes me tiel foi
Come Esangriens à Reinart (1).

Il est vrai qu'il a dû exister une rédaction de *Renart* antérieure à celle que nous possédons, un texte qui a servi de modèle au *Reinardus Vulpes* qui fut écrit vers 1150 et au *Reineke Fuchs* allemand, dont Grimm place la composition dans le second ou, au plus tard, dans le troisième quart du XIIe siècle; mais cette rédaction primitive nous ne l'avons pas, ou du moins nous ne pouvons pas la retrouver avec certitude sous les additions successives que le texte actuel a reçues.

Quoi qu'il en soit de la date précise où il fit son apparition, Renart devint promptement populaire. Ce héros de sac et de corde, gourmand, luxurieux, rusé, perfide, mais toujours drôle et toujours amusant, ce sacripant qui ne respecte rien, ni son seigneur, ni l'Église, ni les serments, ni l'amitié, ni la foi conjugale, obtint le plus vif succès auprès du public. Rien qu'en prononçant son nom on évoque tout un cortège d'aventures comiques que chacun connaît. Aussi on ne peut guère, surtout dans les fables, parler de l'animal sans ajouter, en manière de plaisanterie, le nom du personnage :

XIIIe siècle, recueil de fables.

Rendez, rendez, lairon,
Ou ici vous ardrons,
Dit Renard le gourpi (2).

Déjà tout au commencement du XIIe siècle, on emploie *renart* comme une appellation bien connue :

XIIIe siècle, 1ères années, Guillaume de Normandie.

C'est goupil qui tant set mal art
Que nous ci appelons renart (3)

dit Guillaume de Normandie dans son *Bestiaire*.

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 322.

(2) A. C. M. Robert. *Fables inédites du XIIe, XIIIe et XIVe siècles*. Paris, 1825, t. II, p. 539. L'auteur du livre désigne le recueil d'où la fable est tirée sous le nom d'Ysopet II; la langue est modernisée.

(3) Edelestan du Méril. *Poésies inédites du moyen âge*, p. 107.

A côté de cet exemple de la prompte adoption de *renart*, il est curieux de noter que Marie de France n'emploie jamais le mot nouveau. Faut-il en conclure, comme l'ont fait certains critiques [1], que Marie vivait au XIIe siècle, et non pas, selon l'opinion généralement admise, au XIIIe. L'absence du mot nouveau seule ne serait pas en tout cas, à mon avis, suffisante pour établir cette conclusion, car différents écrivains qui sont bien certainement du XIIIe siècle, entre autres Mouskes, l'évêque de Tournai, mort en 1282, n'emploient non plus jamais le mot *renart*.

Marie de France, dans les fables de qui le renart naturellement joue un grand rôle, emploie un si grand nombre de variations sur le type *goupil* que la liste m'en a semblé devoir offrir quelque intérêt au point de vue philologique. Sans doute, la fantaisie des copistes et la latitude du moyen âge en fait d'orthographe sont bien pour quelque chose dans cette exubérance de formes, mais je crois que le nombre et la variété des dialectes suffiraient seuls pour l'expliquer. Et la liste des transcriptions de *vulpeculus* en langue d'oïl n'est pas épuisée, nous aurons encore l'occasion d'en rencontrer d'autres dans le cours de cette étude :

NOMINATIF :

Golpiz LIX.	Gopilz LXVIII.	Gopis X.	Marie de France, XIIIe siècle, 1re moitié.
Gorpilz XCVIII.	Gorpix XIV.	Goulpis LI.	
Goupix LII.	Gourpis LXVIII.	Gurpiz LX.	
Hopirs LIX.	Horpis XCVIII.	Houpix XIV.	
Vorpilx XIV.	Werpis LX.	Worpis LXI.	

[1] M. K. Warnke, dans un article de la *Zeitschrift für romanische Philologie* de G. GRÖBER (t. IV, 1880, p. 233 sq), cherche à établir que Marie a écrit avant l'époque de Guillaume de Normandie et peu après Wace. Il base cette conclusion sur l'absence du mot *Renart* et sur certaines particularités du style et de la grammaire de Marie ; mais les textes normands de cette époque sont, après tout, bien peu nombreux pour qu'on puisse ainsi fixer, d'après eux, d'une façon aussi précise, la date d'une œuvre littéraire. M. Warnke veut que le poète du *Couronnement Renart* se soit trompé en disant que le comte Guillaume à qui Marie avait dédié ses poésies était le comte Guillaume de Flandre. Il est assez difficile d'admettre qu'un écrivain presque contemporain ait pu commettre une erreur de ce genre.

CAS OBLIQUE.

Golpil LXI.	Gorpil X.	Goupil LXI.
Gourpil XLVIII.	Horpil LXXXIX.	Verpil X.
Werpil LXI.	Worpil LX [1].	

Poème d'opposition railleuse, de satire contre les puissants, le *Renart* eut son berceau approprié dans l'Ile-de-France [2]; le nom de Pierre de Saint Cloud et le dialecte employé dans la plupart des branches le démontre. Si Marie de France n'emploie pas le mot nouveau qui lui aurait été si utile comme synonyme, si elle n'évoque pas le héros populaire, c'est que Marie écrit en Angleterre, loin de Paris : le *Renart* sans doute n'était pas arrivé jusqu'à elle. Remarquons, en passant, qu'elle a pris pour sujet de sa fable LX *Dou gourpil et de l'ourse*, un épisode qui se trouve aussi traité dans une des branches du poème.

La traduction de la Bible, faite entre 1226 et 1250, qu'on désigne sous le nom de Bible du XIIIe siècle [3] ou Bible de Saint Louis, emploie toujours *goupil*.

Traduction de la Bible avant 1250.

Tes prophetes estoient comme corpilles el desert. Ezechiel, XIII, 4 [4].

Prenez les petites gourpilletes qui honnissent et manjuent les vignes. Cantique des cantiques, II, 15 [5].

(1) *Poésies de Marie de France*, publiées par B. de Roquefort. Paris 1820. Les mots cités se trouvent dans le 2e volume ; le chiffre romain indique la fable.

(2) On y trouve d'ailleurs aussi des allusions à l'Artois et à la Flandre. En voici une qui concerne notre pays et qui prouve que Liège était déjà célèbre par le nombre de ses églises :

Par tous les seinz qu'on prie à Liège !

Edit. de Méon, v. 23981.

Mais on remarquera que le texte plus ancien publié par Chabaille (*Supplément*, p. 316) donne pour ce vers :

Sire, dist Renart, par Sainct Piège !

(3) Voir sur la date et le lieu de la composition de cette traduction la *Bible française au moyen âge* par Samuel Berger. Mémoire couronné par l'Institut. Paris, 1884, p. 145 sq.

(4) Bibliothèque royale de Bruxelles, man. 10516 f. 118 v°.

(5) Même ms. f. 21 v°.

Li gourpil ont fosses la ou il se reponnent et li oisel de l'air ont niz et li filz d'omme n'a mie ou il recline son chief. Matth. VIII, 20 (1).

Un de nos compatriotes, Philippe Mouskes, qui écrit sa chronique en vers à Tournai, vers le milieu du XIIIe siècle, n'emploie que *goupil*. Il dit dans sa description de Charlemagne :

Philippe Mouskes, vers 1250.

V. 2924 Et toujors en ivier si ot
A mances 1 nouviel sourcot
Forré de vair ou de goupis
Pour garder son cors et son pis.

Et ailleurs :

V. 13436 Pour çou que ja goupius sans faille
Ne seroit pris d'autre goupil,
Ne leus par leu mis à exil (2).

Vers la même époque, un trouvère belge, Gilebert de Berneville, emploie *renart* dans une curieuse expression que nous avons perdue :

Gilebert de Berneville, vers 1260.

Car n'i sai point de renart (3)

c'est-à-dire, selon l'explication de M. A. Scheler : Je ne cache point d'arrière-pensée.

On peut rapprocher de cette expression le vers suivant de la *Chanson des Saxons :*

Jean Bodel, XIIIe siècle.

Toz jorz ama le roi sans branche de Renart (4)

c'est-à-dire sans fausseté.

L'oubli dans lequel le *Roman de Renart* tombe après le

(1) Même bibliothèque, ms. 10993 f. 8 v°.

(2) *Chronique de Philippe Mouskes,* éd. par M. de Reiffenberg. Bruxelles. (Publications in-4° de l'Académie de Belgique.)

(3) *Trouvères belges du XIIe au XIVe siècle,* éd. A. Scheler. Bruxelles, t. I, p. 125. (Publications in-8 de l'Académie de Belgique.)

(4) Jean Bodel. *La Chanson des Saxons,* éd. F. Michel. Paris, t. I, p. 33.

moyen âge a exercé son influence sur le vocabulaire. A côté de la locution *y savoir de renart* que la langue n'a pas conservée, notons le mot *renardie* : ruse, fourberie, qui est également tombé en désuétude.

XIIIe siècle. Commencement.

Voici encore quelques exemples du XIIIe siècle de *goupil* et de *Renart*, employé comme nom propre :

As me tu pris con gopil à brohon (1).

Raimbert Jean de Flagy.

Renart resenble qu'en la taisnière est mis (2).

XIIIe siècle Fin.

Fame est gorpil por tout deçoivre (3).

Anonyme. Jean de Condé.

Ensi, con renars dit au leu,
Ne parfera mie son jeu (4).

La Bible historiale, si populaire au XIVe et au XVe siècle et dont le texte principal fut écrit par Guiart Desmoulins (5) de 1291 à 1295, emploie le dérivé de *vulpes* :

Bible historiale, 1291 à 1295 et XIVe siècle.

Lors sen ala il, si prist III cens oupieus et les lia II à II queue a queue. Juges, XV, 4 (6).

Se le goupil vient il sauldra oultre le mur de pierres. Néhémie, IV, 3 (7).

(1) Raimbert de Paris. *La chevalerie Ogier de Dannemarche*, édit. J. Barrois. Paris, 1842, v. 1939.

(2) Jean de Flagy. *Li romans de Garin* le *Loherain*, éd. P. Paris. Paris, t. II, p. 13.

(3) *Jongleurs et trouvères*, d'A. Jubinal. Paris, 1835, p. 80.

(4) *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, éd. A. Scheler. Bruxelles, t. II, p. 40. (Public. in-8 de l'Académie royale de Belgique.)

(5) Ce qui caractérise la Bible historiale, ce sont les gloses et commentaires pieux ; le texte de la traduction, qui d'ailleurs est loin d'être uniforme dans les différents manuscrits, est souvent celui de la Bible du XIIIe siècle. Voir Samuel Berger. *La Bible française au moyen âge*, p. 157, sq.

(6) Bibliothèque royale de Bruxelles, ms 9024 f. 115 v°. Il y a souvent des différences notables dans le texte ; voici le même passage d'après une autre Bible historiale de la même bibliothèque, ms 9001 f. 174 v° :

Lors prist pluseurs goupis et les lya par les queues.

(7) Ms 9001 cité plus haut, f. 307 v°.

Il n'y a d'exception que pour le Psautier, traduit par Raoul de Presles [1] entre 1375 et 1382, et qui se trouve dans un certain nombre de manuscrits de la Bible historiale :

Raoul de Presles, 1375-1382.

Ils seront bailliez en la main du glaive et feront les parties des regnars, c'est-à-dire les deables. Psaumes, LXIII, 11 [2].

Au XIVe siècle *renart* gagne du terrain ; la plupart des écrivains lui donnent la préférence, mais on emploie encore l'ancien mot. Dans un inventaire des comtes de Hainaut du commencement du XIVe siècle et antérieur à 1315, il est fait mention de :

Inventaire entre 1300 et 1315.

I plichonniel (petit plichen) de woupis [3].

Voici comment Gilles li muisis de Tournai, traduit l'épigramme bien connue sur le pape Boniface VIII :

Gilles li muisis vers 1330.

Adont fut de li dit tout chou k'en avenroit :
Ou siège com houpuis vraiement enteroit
Et si com lions vivans il regneroit,
En apriès à le fin comme kiens il morroit [4].

XVe siècle 2e moitié. — Chroniques de St-Denis.

Les *Chroniques de St-Denis* nous montrent les deux mots employés tour à tour comme synonymes, mais c'est *renart* qui est employé le plus fréquemment:

Entre les autres bestez fu le goupil qui tant set de barat. Le renart fist leur prière. Le renart lui dist... Le renart, qui fu près, lui arracha le cœur [5].

(1) Samul Berger. *Op. cit.*, p. 244, sq.

(2) Bibliothèque royale de Bruxelles, ms 9001 f. 405 v°.

(3) *Séances de la Commission royale d'histoire de Belgique*. T. XII, p. 454.

(4) Gilles li Muisis. *Poésies*, éd. Kervyn de Lettenhove. Bruxelles, t. I, p. 304. (Publ. in-8 de l'Acad. royale de Belgique.)

(5) *Les grandes chroniques de France, selon qu'elles sont conservées en l'église de St-Denis en France*, pub. par M. P. Paris. Paris, t. I, p. 32.

D'après M. P. Paris, ce texte des *Chroniques de St-Denis* date du règne du roi Charles-le-sage († 1380).

Jean d'Outremeuse, qui nous a conservé le souvenir de tant d'antiques légendes, devait donner asile dans son langage archaïque au vieux mot qui allait bientôt disparaître :

Jean d'Outremeuse.

Dont mult de générations de biestes furent avec eaux encloues mains renars li vulpis n'y fut mye enclouz, qui de malvais enforchement foït tant le montangne qu'ilh le trawat et vient la dedans avec les altres, lequeil fait ilh tinrent por myracle. Ilh ne puelent fours issir jusque devant le jugement que renard les assengnerat la voie dont ilh isseront (1).

Dans d'autres endroits, Jean d'Outremeuse emploie *renart* comme substantif commun :

Fereis avant, barons, ains qu'il soit ja plus tart !
Mors sont li trahitour, et Jehan li musart
Penderons à gybet sicom i viel renart (2).

Dès la fin du XIVe siècle, *goupil* est l'exception; dans la seconde moitié du XVe, il disparaît complètement. Je trouve encore un exemple du dérivé de *vulpes* dans un document manuscrit liégeois de 1415.

Testament liégeois manuscrit 1415.

Item lay encors à dit maistre Loren et à sa dite feme à enweile parchon syez florins de rins, une doble hoike de meleit forée de roige scafert, unc pilchon d'ulpy et tout ce por estre my foymens et exécuteurs de mon testament (3).

(1) *Ly myreur des histors. Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse.* Bruxelles, t. I, p. 284 (public. in-4 de l'Acad. de Belgique). J'ai rétabli le texte d'après la note 4 au bas de la page. Le mot *vulpis* manque dans le glossaire à la fin du volume.

(2) Jean d'Outremeuse, *op. cit.* T. II. *La geste de Liége*, v. 19713-15.

(3) En français d'aujourd'hui : Item, je laisse encore au dit Maître Laurent et à sa dite femme à part égale six florins du Rhin, un double chaperon de meleit (espèce de drap = drap mêlé) doublé de scafert (étoffe de laine ratinée) rouge, un pilchon de renard, et cela pour être mes représentants et exécuteurs testamentaires.

Testament Messire Jehan Bodechon Galo de Saint George recteur del alteit St Lorin

La première fois que je vois la même fourrure mentionnée ensuite dans ces registres, c'est sous son nom moderne dans un testament de 1437, celui de Jehan de Molin, chanoine de St-Paul :

Testament manuscrit 1437.

Item, laisse à Jehan de Veleaus ma hupplandre forée de gorgez de renal (1).

On ne trouve plus dans la suite de ces registres que la forme *renart, regnars.*

En prenant pour base d'appréciation ces testaments, qui, dictés par des gens de toute condition et écrits par un grand nombre de différents clercs, doivent représenter assez fidèlement la langue telle qu'on la parlait alors à Liège, on doit conclure que le dérivé wallon de *vulpeculus* : *holpiz, vulpis, ulpy* a dû tomber en désuétude dans notre pays vers 1430. C'est d'ailleurs l'époque où il cesse généralement d'être employé partout.

XVe siècle. Glossaire de Lille.

Le glossaire de Lille du XVe siècle publié par M. Scheler, ne donne que *regnart* comme traduction de *vulpis* (2).

Villon — Cent nouvelles nouvelles. — Pierre Patelin, etc.

Les écrivains du XVe siècle, Villon (3), les auteurs anonymes du *Petit Jehan de Saintré* (4), des *Cent nouvelles nouvelles* (5), de *Maistre Pierre Patelin* (6), etc., emploient *renart.*

en l'engliese collégiale Sainte Crois en Liège. Au Dépôt des Archives de la province de Liège. Grand greffe. Convenances et testaments. Registre coté 127A f. 8 r°.

Le pilchon était un vêtement de fourrures, une pelisse (on dit aussi *pellichon, plichon*) porté généralement par les femmes. C'était un vêtement de dessous : le *polisson* de nos grand'mères n'en serait-il pas un descendant déformé par la grivoiserie de l'étymologie populaire?

(1) Dépôt des Archives de la province de Liège. Grand greffe. Convenances et tertaments. Registre coté 133A f. 82 v°.

Au point de vue de la prononciation *renal* et *renart* sont identiques, attendu que la consonne finale était muette; wallon moderne : *r'na.*

(2) *Séances de la Commission royale d'histoire de Belgique.* Série I, T. XI, p. 308.

(3) François Villon. *Poésies.* éd. P. L. Jacob. Paris 1853, p. 149.

(4) *L'histoire et plaisante cronicque du petit Jehan de Saintré*, éd. J. M. Guichard. Paris 1843, p. 238.

(5) *Les cent nouvelles nouvelles*, éd. Th. Wright. Paris 1858, pp. 2,70.

(6) *Maistre Pierre Patelin*, éd. F. Génin. Paris 1854, pp. 144,145.

Il en est de même des premières traductions imprimées de la Bible :

Nouveau Testament imprimé en 1524.

Et Jesus luy dist. Les renars ont des fosses et les oyseaulx du ciel des nidz : mais le filz de l'homme n'a point ou il puisse recliner son chief. Matth. VIII, 20 (1).

Bible d'Anvers, imprimée en 1528-32.

Et s'en alla et print trois centz regnars et joignist leurs queues l'une à l'autre. Juges XV, 4 (2).

Si l'on rencontre encore un exemple de *goupil* au XVIe siècle, c'est dans un livre de vénerie :

Du Fouilloux 1573.

Tout ainsi qu'il y ha deux espèces de Bassetz, il y ha semblablement deux espèces de Tessons et de Regnards : sçavoir est des Tessons, de Porchins et de chenins ; et des Regnards, de grands et de petits goupils (3).

Partout ailleurs l'auteur emploie *regnard.*

XVe siècle Dictionnaires. R. Estienne, Palsgrave, Nicot.

Le dictionnaire latin-français de Robert Estienne (4) dans ses différentes éditions, l'*Esclaircissement de la langue française* de Palsgrave (5) ne donnent que *renard.*

Le dictionnaire de Nicot, de date plus récente, n'est qu'une reproduction de celui de Robert Estienne, mais il y a quelques additions « spécialement des mots de marine, vénerie et faul-

(1) *La saincte Evangile de Jesuchrist; selon sainct Matthieu.* , *fust acheuée de imprimer en la maison Simon de Colines Libraire iuré en l'uniuersité de Paris. L'an de grace mil cinq cens XXIIII le dixiesme iour du mois de Januier.*

(2) *Le premier volume de l'anchien testament* (traduction de Lefèvre d'Etaples). *En Anvers par Martin Lempereur*, 1528-1532.

(3) *La vénerie* de Jaques du Fouilloux. Paris 1573, p. 91.

(4) ROBERT ESTIENNE. *Dictionarium latino-gallicum.* Paris 1538, réédité plusieurs fois au XVIe siècle.

(5) *L'esclaircissement de la langue française,* par Jean Palsgrave, éd. F. Génin. Paris 1852. (*Collection des documents pour servir à l'histoire de France.*) L'édition originale est de 1530.

connerie ». C'est sans doute comme terme de vénerie que Nicot donne :

Goupil ou renard qui vit en tanières (1).

Au XVIIe siècle, Ménage (2) a une définition inattendue :

Goupil, *petit* renard. Ménage, 165a.

Je suppose qu'il se sera laissé séduire par la conformité de sens avec le diminutif latin ou qu'il aura mal compris la phrase de du Fouilloux que j'ai citée plus haut.

Quand il se glisse une erreur dans un dictionnaire, elle n'est jamais perdue, il se trouve toujours un autre dictionnaire pour la ramasser. Le dictionnaire de Trévoux (3) adopte le *petit* renard. De même Boyer (4) :

Goupil, a young fox.

Je n'ai pas besoin de dire que les dictionnaires spéciaux de la vieille langue, Ducange et, après lui, Lacurne de Ste-Palaye, Roquefort, ne commettent pas cette erreur.

Piron, qui avait lu nos vieux auteurs — sa verve bourguignonne a quelquefois une saveur de moyen âge — fit revivre un jour dans une fable ce vocable oublié depuis si longtemps et dont les lexicographes même ne connaissaient plus bien la valeur :

Le goupil (c'est ainsi qu'on nommait le renard
Au bon vieux temps de Charlemagne) (5).

(1) *Dictionnaire français-latin augmenté outre les précédentes impressions d'infinies dictions françaises, spécialement des mots de Marine, Vénerie et Faulconnerie.* Paris 1573, p. 350.

(2) *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par M. Ménage. Je cite d'après l'édition de 1750.

(3) *Dictionnaire universel français et latin.* Paris 1752. La 1re édition est de 1704.

(4) *Dictionnaire royal français-anglais*, par M. A. Boyer. Rotterdam 1756.

(5) *Œuvres complètes de Piron*, éd. de Rigoley de Juvigny. Paris 1776, t. VI, p. 562.

Mais cette fantaisie archaïque n'a pas eu d'imitateurs.

Le goupil figurait dans deux proverbes :

A goupil endormi rien ne chet en la gueule.

L'on ne prend mie lou ne goupil souz son banc [1]; (comme on ferait d'un chien : il faut se donner la peine de les attraper).

Je n'ai pas rencontré dans les écrivains du moyen âge le proverbe wallon actuel :

On bon r'na ni magne maïe les poïes di s' voisin [2].

Le féminin de *goupil* est *gupille*, que nous avons rencontré dans Philippe de Thaun, et *gorpille*, *gourpille* :

Roman de Renart.

La gorpille est lécheresse.

Recueil des fables, XIIIe siècle.

Les petits du goupil sont des *goupillets* ou des *gourpillons* :

Lî goupillez nouviaux nez
Furent pris et portez
D'un aigle à ses faons.
Le gourpil si requist
L'aigle qu'il li rendist
Por Dieu, ses gourpillons [3].

Goupil, qui existe encore comme nom propre, n'a laissé dans le français actuel qu'un seul dérivé : *goupillon*, normand : *vipillon*, aspergeoir dont la forme rappelle la queue du renard. On disait aussi autrefois *gipellon*.

L'ancienne langue avait en outre :

Goupillière, endroit hanté par les renards ;

Goupilleur, en bas latin *vulpeculator* et même *gopillator* [4],

(1) LACURNE DE Ste-PALAYE. *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*. T. VI, p. 408.

(2) REMACLE. *Dictionnaire wallon-français*, 1839.

(3) A. C. M. ROBERT. *Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles*. Paris 1825, t. II, p. 528. (*Recueil Ysopet II, Fable XXII.*)

(4) DUCANGE. *Dictionarium mediæ et infimæ latinitatis*. v^is *vulpecula*, *gopillator*.

garde chargé de la chasse des renards, comme le louvetier est chargé de la destruction des loups ; et le verbe *gopillier* :

Quant Franc les voient fuir et gopillier,
Deu en merchient le père droiturier (1).

XIIIe siècle, Raimbert.

Gopillier signifie s'esquiver, se cacher. Le renard a toujours été renommé pour la promptitude avec laquelle il se dérobe :

Prélas, noble conseil, par les mustins,
Laissent Paris, fuient comme renars (2).

Eustache Deschamps, XVe siècle.

De Renard, très fréquent comme nom de famille dans le pays wallon, sont dérivés : Renardy ; Renoz (Renaus), fr. Renaud, Raynal, Raynald ; Renwart, fr. Raynouard, anc. fr. Renoars (voir la geste de *Guillaume d'Orange*) ; Renkin (Rennequin) et Renson. Ces deux derniers pourraient, à la rigueur, procéder de René, mais René a toujours été très rare comme nom de baptême dans l'est de la Belgique ; l'étymologie Renard me paraît plus probable.

Le mémoire qu'on vient de lire a été remis à M. le Secrétaire de la Société liégeoise de littérature wallonne à la fin de 1883. A cette date, le fascicule 34 (Gas-Gour), du *Dictionnaire de l'ancien français* de M. Godefroy n'avait pas encore paru. L'auteur du mémoire n'a donc pas puisé ses citations dans cet ouvrage : il croit devoir le constater, tout en regrettant de n'avoir pu consulter en temps utile ce *thesaurus* si complet de la langue du moyen âge.

Une observation sur la question chronologique. Le *Dictionnaire* donne le mot *gouppellettes* d'après une édition de la Bible

(1) RAIMBERT de Paris. *La chevalerie Ogier de Dannemarche*, éd. J. BARROIS. Paris, 1842, v. 5361.

(2) Eustache DESCHAMPS. *Œuvres inédites*, éd. TARBÉ. Reims et Paris, 1849, t. I, p. 57.

de 1543 (dont il n'indique pas le lieu d'origine), mais la date de l'impression ne doit pas faire illusion : quelques-uns des textes de la Bible imprimés au XVIe siècle ne sont que la reproduction presque littérale de la Bible historiale ou de la Bible du XIIIe siècle. La citation dont nous parlons (*Cantique des Cantiques*, II, 15) est identique à celle que nous avons donnée plus haut d'après le manuscrit 10516 de la Bibliothèque de Bourgogne, sauf le mot *manjeussent* (forme impossible au présent de l'indicatif), qui doit être une faute de lecture pour le *manjuent* du manuscrit. On aurait donc tort de conclure d'après le texte imprimé que ce dérivé de *goupil* existait encore dans le langage courant du XVIe siècle.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1883

Nos 13 ET 15.

MESSIEURS,

La Commission chargée de faire le rapport sur le 13e et le 15e concours a eu quatre pièces à examiner.

Le 13e concours demandait une comédie ou une scène populaire. Deux concurrents sont entrés en lice.

La pièce n° 1 est intitulée : *On Jûdi d'fiesse;* c'est une scène populaire en un acte et en vers, mêlée de chants.

Nous sommes au jeudi de la fête. Le cafetier Jannesse nous apprend dans un monologue qu'on va couper la tête au coq; il se réjouit à la pensée des profits qu'il compte faire; mais, d'autre part, il se tourmente, parce que sa fille Tonette est courtisée : il est ainsi menacé de la perdre, lorsqu'elle lui est si utile. Arrivent des clients : Broulant, amoureux de Tonette, Baptisse et Quèquet; ils conviennent de laisser là le jeu cruel du coq et de *spïi l'pot*. Tous s'en vont préparer la partie, sauf Broulant, qui espère voir *si moncœur*, pour employer le joli mot liégeois.

Tonette, en entrant, prononce quelques mots à la cantonnade : *Sov'nez-v' di vosse promesse, ârvëie, mi binamé.* Broulant conclut de là qu'elle en aime un autre. *Inde irae.* La jeune fille lui jure ses grands dieux qu'il se trompe; mais elle n'explique point à son amant, on ne sait trop pourquoi, les paroles énigmatiques qu'elle a prononcées. Les clients rentrent et suspendent le pot. Pendant ce temps, long monologue de Hubert, le chanteur de litanies. Il y fait la description d'une fête paroissiale et des revenants-bons qu'il attrape deci delà. Le pot attaché, tous proposent que le vieux Hubert donne le premier coup. Au moment même où il se met en mesure, arrive sur la scène un paysan du nom de Jèjè, qui a affaire au pompier Broulant. Le pompier, sans un seul indice, le prend pour l'amoureux préféré de Tonette, le maltraite, le bouscule, lui lance des projectiles. Le paysan, en reculant, se trouve sous le pot au moment où le bâton de Hubert s'abat; il le reçoit sur la tête. Dans le brouhaha qui s'ensuit, Hubert nous apprend que les paroles prononcées par Tonette au commencement et qui avaient mis la puce à l'oreille à Broulant, lui étaient adressées, à lui Hubert. Elles faisaient allusion à la promesse de celui-ci d'obtenir du père de Tonette qu'il consentît à son mariage avec le pompier. Tout s'arrange. Broulant demande et obtient son pardon. Le mariage est décidé, et pour que les choses se terminent le mieux du monde, Jèjè nous fait enfin connaître le motif de sa venue : il apporte de la part de son père une

somme de 2,000 francs au pompier, qui lui avait un jour sauvé la vie dans un incendie.

On a comparé, je ne sais où, la comédie populaire aux kermesses de Rubens et de Teniers, tableaux vivants où la plaisanterie, parfois un peu réaliste, a toujours le mérite du coloris, de la vérité et de la gaieté. Certes, notre auteur reproduit exactement les détails relatifs aux anciens divertissements de nos fêtes paroissiales. Mais la couleur, la vie, la note gaie, y font presque complètement défaut. Le wallon est loin d'être pur. Le style est souvent fort négligé : *Nos irans-t-èterré d'vint on marchand d'klicote les vis ohai d'jambon; all' fiesse â Pont; enn' avis-j' so l'orëie! promette des siermint; fât avu d'on bourria li cour deur comme on bloc; li fiesse di nosse manège ni sôrtiret mâïe foûs.* On rencontre par ci par là des inversions forcées : *dè coq nos coperans l'tiesse; cisse fiesse vis âret fait, di sonk pus d'ine bonne pinte.* Le patois est bourré d'expressions françaises : *si ji t'néve mi rivâl; feume âx siermint minteurs; pourvu qu'elle seûïe hureuse; d'où vint estez-v' si pâle? l'avenir plein d'espérince nos mosteûr dès bais jou; nos d'zir s'accompliront; qui l'Diew des amoureux vôïe plaiti po nos autes; âx caresse dè prétimps l'bonheur droviéve si poite.* Cette phraséologie détonne singulièrement dans une scène populaire.

La versification est monotone. Les vers défilent un à un presque toujours avec un repos fort à la fin; il est rare que la coupe varie. La rime est parfois très pauvre et défectueuse au delà de ce qu'on peut per-

mettre même dans un patois: *mâïe* rime avec *rimoïe*; *hureuse* avec *malhureuse* et avec son doublet *aoureuse*. Si du moins l'auteur nous avait servi de joyeux couplets satiriques ou humoristiques, bien troussés! mais rien! on jugera de la valeur de ses ariettes par ces échantillons :

D'amour nos nos sintis blamer,
Nos jûriz d'nos ainmer,
È l'air pleinte di sinteur s'ènairive l'âlouette,
Epoïrtant les siermint qui nos v'nis dè promette.

L'auteur, juché si haut, retombe de cette fade quinauderie sur une plate chanson qui débute par ce vers :

Qwand n's ârans fait nosse dièrin pet...

En résumé, la pièce manque d'originalité dans la conception, le style est sans vigueur et sans expression; la force comique fait presque totalement défaut. Et c'est grand dommage, car le cadre du sujet, du moins, est heureux: l'auteur, en déroulant sa fable le jeudi d'une fête paroissiale, nous présente une série d'usages locaux qui doivent intéresser plus d'un Liégeois : le jeu du coq (auquel on coupait la tête); le bris du pot *(spïi l'pot); li chanteu d' nétalêïe dizos les potale; les maïe di procession; li batai gârni d'maïe* (qu'on promenait sur la Meuse à la fête de St-Pholien et sur l'Ourte à celle de St-Remacle).

Peut-être y aurait-il ici — après correction, s'entend — matière à extraits dignes de figurer dans notre Bulletin.

La pièce n° 2 est une comédie en deux actes, également mêlée de chants.

Une femme du nom de Marèie charge son mari Colas d'insérer dans le journal un avis demandant une servante. La scène s'ouvre au moment où la femme, examinant le journal, s'aperçoit que le texte de l'avis a été changé : on demande un écrivain au lieu d'une servante. Elle querelle son mari sur sa maladresse. Dans la scène suivante, Colas, dans un long monologne, exhale ses doléances. Ce monologue, quoique long, est un tableau vif et bien tourné des plaintes du malheureux Colas, qui doit s'occuper des soins minutieux du ménage, pendant que sa femme est toujours dehors et ne rentre que pour le tarabuster, sans compter la fille, qui vaut la mère sous ce rapport. Ayant déjà deux femmes — et quelles femmes ! — sur les bras, il a pris la résolution de faire pièce à sa hargneuse compagne : il veut introduire dans la maison, au lieu d'une servante, un domestique, et déterminer ce domestique à se déguiser en femme. Un jeune homme nommé Jacques se présente en effet. Et à ce postulant qui aspire à une place d'écrivain, Colas fait l'étrange proposition d'entrer à son service comme domestique. Sa surprise se change en ahurissement, lorsqu'il apprend qu'il doit s'affubler d'habits de femme. Colas donne pour raison qu'il demeure dans un endroit écarté. Sa

femme et sa fille sont peureuses ; la présence d'un homme leur servira de sauvegarde. L'invraisemblance de l'explication saute aux yeux : il suffisait de prendre un domestique mâle, tout était dit. Jacques n'y pense pas seulement. C'est que Jacques est amoureux de la fille de Colas, qui du reste n'est pas sans avoir remarqué le jeune homme. S'il recherche la place annoncée, ce n'est qu'un prétexte pour se rapprocher de celle qu'il aime. Il a saisi l'occasion aux cheveux ; et l'amour est si aveugle — Jacques lui-même le dit — qu'il passe par toutes les conditions imposées par Colas, si humiliantes soient-elles pour sa dignité. L'arrivée d'un nouveau personnage oblige Jacques à se sauver. Ce nouveau personnage est la laitière, qui, tout en accommodant son client Colas, entame avec lui une assez longue conversation. Commère adroite, fine et cancanière, Babette s'aperçoit à l'instant que Colas a des préoccupations ; elle cherche à lui tirer les vers du nez. Colas est furieux de sa perspicacité; il houspille la laitière, qui riposte d'un ton narquois; mais elle en est pour ses frais. Cette *copenne* est bien filée et réussie des mieux ; c'est pris sur le vif ; c'est naturel et mouvementé. Et bien qu'elle n'ait qu'un faible rapport avec la fable de la comédie, nous aurions regret qu'elle ne fût point là. Elle fournit du reste à la femme de Colas l'occasion de montrer son caractère acariâtre et soupçonneux. En effet, au moment où la laitière s'en va, Colas, qui l'a un peu malmenée, lui donne la main en signe de réconciliation. La mère et la fille, qui rentrent tout juste à

ce moment, s'aperçoivent de la chose, et la femme se met à invectiver contre son mari, qu'elle suppose infidèle. Colas, qui s'était retiré avec Jacques, revient, trébuche en rentrant, se fait mal. Sa femme se moque de lui. La fille, pour le remettre de son saisissement, lui offre un *hènap* de genièvre. Toute cette scène est excellente ; c'est d'un réalisme de bon aloi ; le dialogue est vif, pressant ; les traits tombent drus comme grêle. Colas annonce à sa femme l'arrivée d'une servante recommandée par son frère. On verra tantôt le parti que l'auteur tire de cette supposition. Jacques se présente. C'est Tonette, la fille de Thomas, qui va ouvrir. On juge de sa stupéfaction, quand elle constate combien la servante ressemble au jeune homme qui a su lui plaire. Ici encore une très bonne scène : c'est l'entretien entre Jacques et Marie. Il est très bien conduit. Jacques se fait passer pour Jacqueline ; mais peu au courant de son nouveau rôle, il commet méprise sur méprise. Il est sur le point de compromettre la situation, lorsque Colas s'en tire par un coup de maître ; il coupe court à l'interrogatoire auquel sa femme soumet Jacqueline en disant à celle-ci de s'en aller. Cet acte d'autorité suffit ; sa femme, par esprit de contradiction, s'empresse d'engager la servante.

Le second acte commence par deux longs dialogues, le premier entre Marie et sa sœur Louise qui vient prendre Marie et sa fille pour faire une visite. On devine vaguement que c'est pour s'occuper du mariage de Tonette. Ces trois premières scènes n'ap-

prennent pas grand'chose de neuf et sont assez traînantes. J'en excepterai un couplet assez bien troussé; le dernier mot toutefois me paraît suspect.

Di tos les jonai d'mi k'nohancè
C'est lu qu'aveut l'pus doux riv'nant.
Mi cour so l'sonk prinda l'avance ;
J'el loukive déjà po m'galant.
Ji n'poléve nin portant li dire !
Bon Diè ! qu'les homme sont ènnocints,
In'comprindet nin nos souspire.

Jacques, qui a assisté à l'entretien, prend la résolution de remettre ses habits d'homme, d'aller se placer sur le chemin de la jeune fille et de l'aborder sous le prétexte de lui demander des nouvelles de sa prétendue sœur. Au moment de sortir, il se rencontre nez à nez avec Colas, qui, après s'être un peu fait prier, le laisse partir. Cette scène est également languissante. Puis un long monologue de Colas, où il fait un portrait peu flatteur des familles que sa femme fréquente. Tout cela n'a pas beaucoup de rapport avec l'action. Toutefois nous apprenons que lui aussi a un prétendant de son choix pour sa fille. Mais revoici la laitière, qui vient toucher son mois. Ce type porte réellement bonheur à l'auteur de la pièce. Avec la laitière, il retrouve incontinent toute sa verve. La laitière est furieuse. On vient de verser son lait dans le ruisseau ; elle se répand en plaintes amères sur la sévérité des policiers. Elle déclare sans biaiser qu'elle ne peut, au prix où le lait se vend, gagner sa vie sans baptiser sa marchandise. Colas

monte à l'étage pour chercher de l'argent. Babette s'installe derrière un écran pour se chauffer au feu. Jacques rentre en tapinois, et Babette, qui le prend d'abord pour le commissaire de police, regarde par une fente de l'écran. On peut deviner si elle tombe des nues en voyant le jeune homme se déshabiller pour prendre des vêtements de femme. Colas descend, cause avec Jacques, et, s'imaginant que la laitière a disparu, il dit à Jacques qu'il s'en va chez Laquaie, le vieux qui recherche sa fille. Cependant la laitière s'est endormie, et Jacques l'entendant ronfler, s'arme d'un fusil et réveille en sursaut la pauvre femme, qui pousse les hauts cris. Il la reconnaît, la rassure et lui fait prendre quelques verres de malaga. Il est bien forcé alors d'expliquer sa bizarre situation. La laitière part en lui promettant un bon tour de sa façon : elle veut en même temps venir en aide à l'amoureux, et se venger de Marie et de Colas, qu'elle déteste. Jacques nous apprend dans un monologue qu'il s'attend à une scène terrible de la part de la mère, outrée de colère, parce que le frère de sa servante a osé accoster sa fille dans la rue. Et en effet Marie, quand elle revient, confine Tonette dans sa chambre, injurie Jacqueline et la chasse honteusement.

Bien que l'auteur n'en dise rien, c'est à ce moment précis que la laitière a dû combiner son plan, et la combinaison de ce plan a été instantanée, car elle arrive pour la troisième fois en scène, un instant après l'expulsion de Jacqueline, annoncer qu'on

vient de repêcher une noyée dans la rivière voisine. Et quand Marie effrayée lui raconte de quelle façon elle a rabroué sa servante, elle s'écrie : La noyée, c'est Jacqueline. En vain l'auteur, pour masquer cette invraisemblance, introduit, entre le départ de la servante et l'arrivée de la laitière un soliloque de Marie, assez incolore, par parenthèse, et assez mal écrit. Quoi qu'il en soit, le but de la laitière est d'attendrir Marie sur le sort de Jacqueline, afin qu'elle fasse très bon accueil à son prétendu frère, qui n'est autre, nous le savons, que Jacques, l'amoureux de Tonette. Marie lui fait en effet mille caresses, comme à un ange réparateur, et l'invite à dîner. Ils entrent dans la pièce à côté pour se mettre à table. Tonette est seule en scène, lorsque Colas arrive avec le prétendant qu'il a choisi, M. Laquaie, un vieux richard. Il est aussi mal reçu par Tonette que Cabai, prétendant amené par la tante Louise. Colas se fâche. Louise en appelle à Marie, qui vient surprendre tout le monde, sauf Jacques, la laitière et les spectateurs, en présentant Jacques comme le fiancé de sa fille.

Toute cette fin est assez terne, et les couplets finals manquent complètement de relief. Le second acte d'ailleurs est faible, sans mouvement. Tout le feu de l'auteur semble s'éteindre après le premier acte.

Bien que la comédie ne soit qu'en deux actes, elle est cependant longue. Si l'on peut juger du talent de l'auteur par cet échantillon, on est en droit de dire qu'il n'a pas assez de souffle pour charpenter

une comédie d'une certaine étendue. Le plan de la pièce et l'enchaînement des scènes dénote son inexpérience. En s'exerçant sur un sujet trop important, il doit avoir recours au remplissage, et sa diction devient parfois très lâche. Il y a dans sa pièce assez de bonnes choses, et même de très bonnes choses, pour que nous élaguions sans scrupule tout ce qui est de médiocre qualité.

Nous croyons pouvoir conjecturer que l'auteur est un débutant. Qu'il s'en tienne pour le moment à la comédie-caricature. Il est observateur, cela est incontestable. Il saisit en perfection certains types populaires, par exemple, celui de la caillette, les *Marëie taram*, de la mégère, de la harpie, de la piegrièche porte-culotte, *cagnesse et ârgouante*, du mari faible dominé par sa femme. Qu'il applique son talent à de petits tableaux populaires dans le genre des scènes de Henri Monier, où la simplicité du tissu dramatique n'exclut ni la gaieté ni la verve comique.

Il connaît très bien son patois, il le larde de mots piquants et d'expressions originales. La *vis comica* ne lui fait pas défaut. Les couplets, au moins dans le premier acte, sont vifs, ils sont courts, gais, fort bien amenés, et coupent très heureusement le dialogue. Dans les bonnes scènes que nous avons signalées, le vers est en général d'une facture irréprochable. L'auteur a soumis son alexandrin à la double règle de la césure et de l'alternance des rimes masculines et féminines. Il y a quelques exceptions que

nous avons indiquées dans le manuscrit. Nous avons de plus noté quelques vers qui clochent, faute d'une ou de plusieurs syllabes. La rime est parfois défectueuse : *timps* rime avec *embarrassant ; affaire* avec *caractére ; moure* (au subjonctif) avec *cour* (cœur) ; *cial* avec *macrale.* Pour le besoin de la rime, il dit *cantai,* au lieu de *cantia.*

La contrainte de la mesure amène *deux aguesse divint des chautès cinde,* et *ni m'duzez nin.* Le wallon est presque toujours correct. Nous citerons en passant les tournures *kichessi tos les dote* (bannir tous les doutes), et *li cisse po qui* (1) *m'cour fenne,* qui nous semblent incorrectes. Son wallon a le grand mérite d'être du wallon ; les tournures françaises sont très rares. En voici trois qui nous semblent suspectes : *fant simblant de qwèri, esprit d'contradiction, comme d'ine eschantement* (comme par enchantement).

Nous avons décerné à cette comédie un second prix. Il est entendu qu'elle ne sera insérée dans notre bulletin qu'après correction. Quant à la pièce n° 1, *On judi d'fiesse,* nous lui accordons une mention honorable, avec impression d'une couple de scènes rappelant les anciens divertissements des fêtes paroissiales. Elles ne paraîtront dans le bulletin qu'après une revision sévère.

Le 15me concours comportait une scène populaire ou un dialogue.

(1) Plus d'une fois déjà nous avons fait remarquer que le patois de Liège n'admet pas le pronom relatif complément d'une préposition.

La 1re pièce est intitulée : *Rèmy l'bèchetâ*. C'est un morceau en prose mêlé de couplets, qui contient les plaintes d'un joueur de serinette à l'endroit de sa femme acariâtre. Elle se compose d'une suite de jeux de mots souvent fort bien amenés par la syllabe que le bègue répète, et qui, restant en suspens, produit un sens que le reste de la phrase détruit. *Qwand j'sos là* (c'est-à-dire devant ma femme), *l'bêu... bêu... bêulêie à fer tronler les moh... les moh... mohonne. — Mi qu'est si so... so... sovint d'vins les vi... vi... viège*. Le wallon est correct. Bien récité, cela pourrait avoir un succès de rire. C'est à peu près le seul mérite de cette bluette, à laquelle nous accordons une mention honorable avec impression.

La dernière pièce a pour titre : l'*Opinion d'a Gètrou*. C'est une *copenne so l'progrès* entre une octogénaire, Gètrou, et son petit-fils Pierre, âgé de vingt-cinq ans. La vieille, *laudatrix temporis acti*, vante les hommes et les choses de son temps, le jeune homme célèbre les progrès du siècle. Ce dialogue est en prose mêlée de couplets. Parfois c'est un peu décousu ; les transitions ne sont pas toujours bien ménagées. Les couplets sont bien tournés, sauf le dernier, qui est faible. La versification est en général bonne. Le couplet suivant, sur l'air du grenier, nous paraît fort bien troussé.

Divins m'jône timps, on passéve li creuhette,
Li live-missive et saqwants manuscrit.
Qwand on poléve lére corammint l'gazette,
C'esteut assez po div'ni n'gint d'esprit.

Asteure on vout qu'ine bâcelle seûïe savante ;
Comme ine roïenne on l'acclive so l'haut ton.
Adon mariêie, i li fât ine siervante
Po fer s'manège ou rakeuze on boton.

Voici des expressions qui sont trop françaises : *s'èlever par l'instruction. Ca rimarquez-l' bin, c'est l'instruction qui stâre li pâïe avâ l'monde. Les artique bon marchi qui l'concurrence di l'industrêïe nos a-st-appoirté. Li progrès, c'est l'solo qui r'handixhe li peupe et qui pout èlever l'simpe ovri à l'hauteur d'on grand citoyen. Esse sitanchi d'vins l'ourbire delle misére. Li peupe sôrtêïe foûs di s'rang* (le wallon dit énergiquement *pèter pus haut qui s'cou*). L'auteur abuse de la préposition *par* et de la locution *â pont qui* (au point que), qu'on ne peut admettre pour du pur wallon.

L'expression est parfois apprêtée, ambitieuse : *Les cis qui vikeront d'vins cint ans si loukeront tot lâge dè vèï qu'nos estis si rescoulés* (pourquoi pas *si ennèri ?*), *et i s'mokeront d'nos aute, ottetant qu'nos nos mokans oûïe des gint qu'ont passé leu vikârêïe divins les siéke divant ci-cial* (pourquoi pas simplement *ottetant qu'nos nos mokans d'nos tâïe ?*). *Li grand poison d' l'humânité* (la guerre). *Goster l' liberté* (pour *joui delle liberté).*

Ce n'est pas toujours raisonné avec force. C'est ainsi qu'après avoir dit qu'il a fallu la grande révolution de 89 *po fer r'glatti les dreut d' l'homme et wagni l' liberté,* il ajoute : si bien que, au lieu de ruelles et de misérables taudis, on a aujourd'hui des

rues larges et des maisons comme des palais. Ceci développe mal et termine en queue de rat une pensée très vraie.

Nous décernons à cette pièce un 2d prix. L'auteur y fera les changements nécessaires.

La Commission :

MM. DEMARTEAU.
FALLOISE.
DORY, *rapporteur.*

Liège, le 15 juillet 1885.

A la séance du 15 juillet 1885, la Société a donné acte de ses conclusions au Jury. L'ouverture des billets cachetés annexés aux pièces couronnées a fait connaître que M. François Dehin, de Liège, est l'auteur des *Avinteure d'on Jônai;* M. Joseph Vrindts, de Liège, celui d'*on Judi d'fiesse ;* M. Joseph Willem, de Chênée, celui de l'*Opinion d'à Gètrou ;* et M. Joseph Depréz, de Liège, celui de *Remi l'Bèchetâ.*

LES

Avinteure d'on jônai

ÇOMÈDEIE È DEUX ACTE

PAR

François DEHIN.

DISTRIBUTION :

COLAS, *maisse dè l'mohonne.*
MAREIE, *feumme d'à Colas.*
TONETTE, *leu feie.*
LOUISE, *sour d'à Mareie.*
JACQUE, *prumi amoureu.*
Monsieu LAQUAIE, *deuzainme amoureu.*
Monsieu CABAI, *treuzainme amoureu.*
BABETTE, *marchande di leçai.*

LES AVINTEURE D'ON JÔNAI.

COMÈDEIE È DEUX ACTE.

(*Li scène si passe so l'poroche di Fètenne.*)

PRUMIR ACTE.

Li scène riprésinte on d'sos d'mohonne avou ine poitte è fond. A dreute deux poitte : eune po l'haièie, l'autte po les chambe. A l'hinge deux poitte ossi, eune est l'cisse d'ine armâ muré; l'autte li cisse d'ine plèce po r'çure les gin; gâr d'habit, commôde, sècrètaire, horloge, mureû, tave et chèlre, tot-à-fait à l'cogne Louis XV.

Scène I.

COLAS ET MAREIE.

(*Colas lèt l'gazette â feu, so l'timps qui Mareie s'apresteie à sorti.*)

COLAS (*haut*).

Ni sereut-c' nin co d'sus; ou m'freus-j' boign' à bawî ?
Vola deux boquet d'rôïe qui s'âront fait prii!
(*A pârt.*)
Il est d'sus tot â long.

MAREIE.

Aheiemint, sins bèrique,
Fâreut qu'nâreut des lette ossi gross' qui dès briqne.
(*Elle li prind l'gazette fou des main.*)
Dinéz-m', ca ji n'sâreus baicop m'fii à vos,
On mettreut vos deugt d'sus qui v's n'èl trouv'riz nin d'sos.
Vollà louqui, boign' leup... j'a mâqué d'dir' in' bonne;
Vos n'kinohez surmint l'numèro d'voss' mohonne.
(*Ell' rilouque avou attintion.*)
In' èployi! po qu'fer, bon Diu? Qu'il est malin!
C'est boulett' so boulette avou cist' ènnocint.

Ji li d'mande in' siervant'...

COLAS.

N'est-c' nin 'n'siervant', malenne,
Qui j'a d'mandé ossi ? Vos v's fez mett' fou d'halenne
Divant di v's expliquer. Mais c'est boubou leçai,
Elle ni pou dir' treus mot s'ell' ni brait comme on vai.

MAREIE.

Ahèiemint, âheiemint! quand on veut tot' vos aire
Ji vôreus veï l'ciss' qu'âreut l'esprit di s'taire ;
I n'fâreut veï gott' !

COLAS.

Ti brais d'vant d'avu l'côp.

MAREIE.

Awè, quand c'est qu'on fait tot à fait l'cou-z-â haut,
Et qu'on n'a nin l'agrè di v's dimander conseie ?
C'est fer paret çoula tot à fait à moiteie.

COLAS.

Bin jans à-c'st-heur', quéll' piett'! ni v's freut-ell' nin mâvler ?
Po on boquet d'papi qu'ell' n'a nin controlé,
Ell' va pied' tos ses dreut.

MAREIE.

Ci sèreut l'dial' dammage.
Si ji n'controlév' nin, vos prindriz bouf po vache,
Vo 'nnè là déjà l'prouve.

COLAS.

Est-c' qui j'è pou 'n'saquoi ?
Saveus-ju qui l'gazett' l'âreut mettou d'triviè.

MAREIE.

Li gazett' ni s'tromp' nin ! vos l'avez fait pareie.

COLAS (*drovant l'ridan*).

A-c'st-heure on tot p'tit pau, ji v's va mostrer l'copeie,
(*A pârt.*)
Fans les quans' dè qweri. (*Haut.*) Ouis-c' l'ä-j' dâré? Bin jans...

MAREIE.

Vos n'el ritrouv'rez nin : j'a r'netti les ridan.

COLAS.

Oh bin : c'est vos qu'a toirt, vos n'sâriz wangni l'câse;
Sins papi ni tèmon, ell' sèret todi fâsse.

MAREIE.

Ji vou bin tot çoula, pusqui l'papi n'est pus,
Mais vos m'l'âriz d'vou d'ner po mett' li cachet d'sus.
Les d'viss' sont les frumell', les scrièg' sont les mâïe.

COLAS.

Ji sé bin tot çoula; pa vos m'fez fer des bâïe.
(*A pârt.*)
N'âret-ell' mâïe fini di s'louqui è mureu.

MAREIE.

A-c'st-heur' vos allez veie arriver les scrieu,
Vos allez v's fer passer po 'n' fameus' gross' bouhale;
Mais n'allez nin pinser qui j'vâïe dimani cial.
Ji v's lairè l'commission dè rind' raison âx gin;
Qui v's diness' des affront po dè bais complumint.
Allér fer rir' di mi !...

COLAS (*lî copant l'parole*).

Awè, vas, lais-m' è pâïe.
(*A pârt.*)
V'la deux heur' qu'ell' mi tint comme in ouhai è l' brâïe.

MAREIE.

Et louquiz 'n'gott' dè r'mette on pau tos ces can'tia
Qu'on n'vins' prind' noss' mohonn' po on vraie stâ d'pourçia.

On n'sét nin qui pout v'ni, por avou vos boulette :
Vos ârez sûr des gin à corant d'l'étiquette.

COLAS.

Bin 'l'sereut bonn' li farc' qui ji m'ireus geinné
Po quéqu' gretteu d'papi.

MAREIE (*tot sortant*).

Vos vièrez k'mint qu'vos frez.

AIR : *Bon voyage M. Dumolet.*

(*Chantant.*)

Pinséz-v's qui j'voïe mi fer passer po 'n'biesse;
Qui j'ireus prind' voss' fârdai so les rin.
Vos rottriz maimm' so voss' cou, so voss' tiesse
Qui j'voreus co m'ènnè laver les main.

COLAS.

Bon voïèg', noss' dam' Dimolet,
Qwand vos r'vinrez l'affair' sèret bâcleie ;
Bon voïèg', noss' dam' Dimolet,
Qwand vos r'vinrez l'affair' sèret-st-à net.

Scène II.

COLAS.

COLAS (*hah'lant*).

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Dié t'wâd' ! vollà èvôïe !
Qui n'pout-ell' dimani tot l'jou avâ les vôïe ;
Ji n'âreus mâïe toumé so 'n' pus belle occâsion ;
Et pus qu'ell' si présint' nos allans fer l'lârron.
V'là trop longtimps qui m'feumm' mi tint les pid è vinte,
Ji l'a todis houté sins jourmâïe lâcher 'n' plainte,
Mais à foic' dè hawer, on fait hoûler les leup
On freut mâv'ler on saint si bonac' qui sèreut.
A pârti dè jou d'oûïe ji va r'sèchi dè l'coide,
Ji direus bin comm' l'autt', c'est so l'pid qu'on les mette.

I n'fât nin qu'on l'si laiss' todis tos leus dit bon,
Ell' ont trop vit' châssi in' jamb' dè pantalon.
(*I tuse.*) . . . . . .
. . . . . .
Elle âret sur li manch', mâgré qu'elle est malenne,
Il fât qu'ell' seuïe trompèie à deux deugt di s'narenne.
Si lî plait d'avu s'vir', fât qu'j'âïe li mènne ossi,
Ji li quirrè 'n'siervant', mais seul'mint po l'habit.
(*In' pause.*). . . . . .
I n' fât nin s'leï prind', ji k'noh' trop bin l'apôte;
Ell' ni quir' qui çoula po-z-avu 'n'treusainm' hôte,
Adon 'l'sèrit treus, quatt, so l'pauv' pitit crapaud.
Nenni, ji frè d'manir' qui nos pârtih'rans l'côp.
Ca vos! tot' ces macrale, ell' vis frit pièd' li tiesse,
Ell' vis frit, dial' m'arèg', tourner à neurès biesse.
Quand c'n'est nin l'mér', c'est l'fèie qui v's vinret husquiner,
Ji fais tot çou qu'ji pou po saï dè bin fer;
Si j'mette in' saquoi cial, c'est là qu'èl falév' mette,
On m'fait dârer l'ramon ouis-c' qui fâreut l'hov'lette.
Et tos les joû c'est l'dans', vos diriz à l's oï
Quand ji fais 'n' saquoi d'bon, c'est qu'ji m'ârè rouvi;
Et portant sins m'flatter, ji n'mesqueu nin mes pône.
Qu'est-c' qui fait tot l'ovrèg' quand madam' si pormône?
Ca les treus quârt dè timps ell' est en commission,
Seuïe à l'vude ou à l'chège, on qwir' les occâsion.
C'est po çi, c'est po ça qui fât qu'on court è l'veie,
Tot-z-avant l'bon esprit di 'n' prind' qui n'sôrt à l'feie;
Et quand c'est qu'ell' rinteur' ses oûïe braknèt so tot,
On poreut bin fer 'n'creux s'ell' n'aveut si p'tit mot.
Oh! louk', tot 'nnè d'visant, fât qu'ji vâïe à châffège,
Ca 'nnè fâreut nin pus po v'ni miner si arège,
Avou çou qu'elle est mâl' ji pâïereu tot çoula,
Ell' vainrit co toumer so l'cabus da Colas. (*I sorte.*)

Scéne III.

JACQUE.

JACQUE.

I n'y a surmint nouk cial po v'ni dovier li poitte,
Vola 'n'bonn' dimeie heur' qui ji sèche à l'sonnette.
Et personn' ni respond... Tins, vo m'la co tot seu !
N'ârît-i noll' siervant'? des gin qu'on dit si reud!
(*I bouhe avou s'paraplu. Colas respond dè l'câve.*)
On y va!

JACQUE.

Awè, maiss', ji ratindrè bin 'n'gotte ;
J'aime ottant lu qu'in' autt' po m'sèchi fou dè l'crotte,
Ca m'cour battév' bonn'mint comm' li cou d'on mâvi.
Ji n'comprinds nin mi mainm' tèl'mint ji sos d'franqui.
On sét bin qu'c'est on pau paou d'toumer so l'fèie,
Volà seul'mint qwinz' jou qui j'sos-t-amoureu d'lèie ;
Ji n'saveus k'mint m'y prind' po poleur l'acquester,
In' occâsion s'présint' : j'ennè va profiter.
(*I tuse.*)
Ji n'sé çou qu'ell' pins'ret di m'veï à s'siervice.
Ell' si dott'ret so l'côp qui j'a-st-on p'tit caprice ;
Lèie li mosteur ossi, ca ji l'a bin veyou,
Ji n'pass'reus noll' feie cial si ji n'èll' veut so l'sou.
Vos veïez qu'ell' mi qwir'! Si ji n'fais si k'nohance,
I n' fâreut nin d'baicôp po qu'ell' prindreut l'avance.
Nos oûïe si rescontret avou tant d'eschant'mint
Qui s'dihet pus d'affair' qui tos les complumint.
Ell' dimeurrèt so l'soû tant qu'ell' mi porèt veie,
Et po m'enn' assurer j'a saï pus d'in' feie
Dè fer l'ci qu'a pierdou et riv'ni so mes pas ;
Ji n'a nin tourné l'pid, qu'ell' n'est dèjà pus là.

Ainsi c'est bin mostrer l'intèrêt qu'ell' mi poitte;
I n'y a pus à doter, c'est m'èl dir' tot' haïette.
A-c'st-heur' ji va bouhi so l'fier tant qu'il est chaud,
Fât trop pau d'choi qu'l'affair' ni toun' li cou-z-â-haut.
(*In' pause.*)
On sét bin qu'int' nos deux i gnia 'n'grand' diviince,
Lèie vik' divins les âxh' et mi, dè l'Providince.
Mais après tot çoula, ji pou fer l'ennocint
J'a co bin l'timps d'li dir' tot çou qui m'cour rissint.
Vol' cial! Si j'polév' dûr'....

Scène IV.

COLAS, JACQUE.

(*Colas arrive avou on seïai d'hoïe.*)

JACQUE.

Bonjoû, monsieu Pérée;
Escusez l'liberté qui j'prinds di v's vini veie.
J'a veïou so l'gazett' qui v's quèriz on s'crieu.

COLAS.

On scrieu, c'n'est nin l'mot. (*A pârt.*) Volà çou qui m'fâreut.
(*Haut.*)
Mais bin on dômestiqu' po m'aidi à l'ovrège,
Et qui pôïe int' les côp sogni on p'tit manège,
Dismitan fer dè l'sop', pèler deux treus crompire,
Fer on moirti d'hochet....

JACQUE.

A-c' st-heur, c'est assez dire
Qui c'est on domestique et nin in' èploï.

COLAS (*à pârt*).

Si ji oisèv' li dir' qui n'y a nou sot mesti!

(*Haut.*)
C'est on mâl ètindou.

JACQUE.

C'est pôrtant bin dammage
Qui n'feie arrivé cial, c'est tot in' aut' lingage,
Tot mi espoir est pierdou.

COLAS (*à pârt*).

Dihans li çou qu'enn' est.

(*Haut.*)
Ji v's va mett', camarâd, â corant di m'sujet.

JACQUE (*à pârt*).

Veyans ouis-c' qui va v'ni.

COLAS.

Ji n'serè nin trop long.
Mais j'aim' bin qu'vos sèpés' les câse et les raison.
Nos vikans cial tot seu sins wèsin ni wèsenne,
Et c'est on lourd indroit qui l'poroch' di Fètenne;
Louquiz qwand vos volez, i n'y pass' nin on chin.
On v's vinreut d'ner voss' côp qui vos n'è sâriz rin,
Voss' baguège ènn' ireut, vos clicotte et voss' bouse :
Qui sèt s'on v's sipâgn'reut di v's piquer 'n'tiess' è l'Moûse,
Qwand j'y tus' ji frusihe.... i fâreut si pau d'choi,
Vos âriz câsi sogn' d'aller â câbaret
Avou çou qu'on ôt dire.

JACQUE.

Et surtout deux feum'reïe.

COLAS.

S'ell' estît comm' des aut'? Mais l'ni sont nin pareie.
Elles âront baicôp d'blagu', tant qu'ell' sont avou mi,
Main quand j'a l'cou tourné, ell' sont comm' po mori;
Li moind' brut qu'elle oïèt, ell' trônnèt comm' in' foïe,
Ell' sèront tot' les deux so l'côp à châr di poïe.

Vos comprindrez qu' por mi c'est on fameux guignon
D'avu deux feumme ainsi; fât qu'ji seuïe di planton
Les six joû dè l'samainne et l'dimègn' co quéqu' feie.
Ji v's dis l'vraie : ji voreus qu'elle ârit 'n'kipagneie.

JACQUE (*à pârt*).

Si j'saveus dè bin fer... Mais l'affair' toun'reut mâ,
On n'deut jamâïe chôquî li camion d'vant li ch'vâ.
(*Haut.*)
Vos estez-t-on modèl', permettez qu'ji v's èl deie,
On 'nnè freut co baicôp po trover voss' pareie.

COLAS.

Awè et c'est l'mâlheur quand vos estez trop bon,
On est sovint paï dè l'manôïe di grognon.

JACQUE (*à pârt*).

Torat' nos sârans tot. (*Haut.*) Ell' vis sont portant bonne ?

COLAS.

Awè, tos les leïant maisse et dam' dè l'mohonne,
Ji sereus todis l'fi, j'âreus çou qu'ji vôreus;
Mais j'aim' bin dè sèpi tot çou qui s'pass' â jeu,
Dismettant qu'c'est po l'bin ! Comprindez bin l'affaire,
I n'fât nin qu'on vins' dir : vos avez l'dreut di v's taire,
J'a-st-à dir' tot comm' zell' po n'nin dir' baicôp pus.
On sét bin qu'ell' sont deux so m'pauv' pitit cabus,
Et avou s'piche et mache on wangn' todis l'pârteie,
Mais tot prindant in homm' ça n'ireut pus pareie.
(*A pârt*).
Moussi à feumme. (*Haut.*) Adon nos seriz appairi.
Et ji wag'reus so mi âm' qui l'affaire ireut mi.

JACQUE (*à pârt*).

S'on n'm'aveut nin veïou ji sereus todi prête,
Mais à l'prumir' parole ell' mi va sûr rimette,

Et ji gât'reus l'poteie po complaire à c'vî là ;
Et puis c'est m'abahi : ji n'pou nin fer çoula.
J'âreus passé m'jônesse ossi vî d'vins les scolle
Po-z-attrapper on post' à r'netti les cass'rolle !

COLAS (*à pârt*).

I a ciètt' l'air dè tuser ; vos diriz' à l'vèï,
Qu'il est câsi â r'gret d's'avu dit èploï.
Fans li l'proposition, veïans d'qué bois qui s'châffe.
(*Haut.*)
Et vos don, camèrâd, qui m'a l'air si aimâve,
N'av' nin tell' feie ideie dè voleur vis saï?

JACQUE.

Mais vos riez !

COLAS.

Poquoi ? i n'y a nou sot mesti.
Qwand l'occâsion s'présint' dè wangni si p'tit' veie
Ji n'trouv' nin qu'à çoula on pôreut fer 'n'rireie.

JACQUE.

Ji n'è sé rin mi maimm'.
(*A pârt.*) Si j'saveus dè bin fer ?

COLAS.

Di qui l'sârans-j' don, haie ?

JACQUE (*à pârt*).

L'amour m'at aveuglé,
Ji n'l'a pus fou d'mes ouïe ; si ji oisèv' li dire ?

COLAS.

Mais qu'av' don, m'binamé, qui vos fez des soupir ?

JACQUE.

Ni prindez nin astèm' : çoula m'arriv' sovint,
I fât dir' comm' li spot : c'est qu'on a l'cour contint.

COLAS.

Contint, d'hez-v's, et l'raison ? Voriz-v's accepter l'plèce ?

JACQUE (*à pârt*).

Est-c' li vî ou l'crapaud' qui m'a fait tourner l'tiesse ?
Ji sos tot esbaré ; ji n'sé pus çou qu'ji dis.

COLAS.

Abeie, jans, respondez-m' ! Est-ce awè ou nenni ?

JACQUE.

Et si l'dam' ni vout nin oï pârler d'homm'reie,
Qu'est-c' qui vos y wangn'rez, pus qui vos d'hez qu'c'est leie
Qu'est maîsse et dam' di cial ?

COLAS (*à pârt*).

Ah ! vecial li côp d'temps,
Li moumint l'pus critiqu' et l'pus imbarrassant.
(*Haut.*)
Po çoula j'el sé bin qu'ell' vout poirter l'cou d'châsse,
C'est pos ciss' raison là qu'ell' est bin sovint câse
Qu'on n'pout nin s'aringi.

JACQUE.

Ainsi vos veyez bin :
Dihez çou qu'vos volez, vos pièdrez voss' latin.
Et s'elle acceptév' mainm' ci sereut cont' s'ideie,
Vos comprindez d'vins l'fond tot comm' ell' m'è freut veie ;
Ji freus l'mîx qu'ji pôreus qui ji n'freus co rin d'bon.

COLAS.

J'a prév'nou tot çoula : houtez mes intintion.
(*A pârt.*)
I fât bin 'nnè fini.... quand ji n'a nin bu l'gotte !
(*Haut.*)
I n'a qu'on seul moyen : ci sèreut d'mette in' cotte.

JACQUE.

Qui ji m'mouss'reus-t-à feumm'?

COLAS.

Poquoi nin?

JACQUE.

Vos songiz!
C'sèreut co pé qui l'ci qui freut dè fâx papi.

COLAS.

Mais qu'est-c' qui sâreut l'dire; à veï voss' binette,
Pa tot l'mond' vis prind'reut po 'n'pitit' damzilette.

JACQUE.

Si j'n'aveus nin dè l'bâb'.

COLAS.

Ouis-c' don? Pa j'n'è veu nin,
Pa vos n' n'avez nin pus qui so l'tançai di m'main.

JACQUE.

Là qu'ji m'a fait raser.

COLAS.

Raser dè moirt poièche!
J'ènn' a co pus â g'no qu'vos n'aïsse â visège.

JACQUE.

Passans co so çoula, mais avou mes p'tits ch'vè
Pinséz-v's, vos, qu'ell' n'ont wâd' di s'doter d'in' saquoi.

COLAS.

Vos polez fer comm' zelle; elle poirtet bin perrique.

JACQUE.

Et l'moyin d'l'attèchi?

COLAS.

C'est avou dè l'hârpique.

JACQUE.

Awè, ji m'è dotév' qui v's l'attrapriz so l'côp,
Vos l'avez adiersi, mais à costé dè trô.

COLAS.

On trouv' todi moyin di s'sèchi fou d'affaire,
Çou qui fât, c'est l'hardiesse et on pau d'caractère
Et çoula va tot seu.

JACQUE.

Quand çoula n'toun' nin mâ;
On 'nn'a co bin veyou qu'ârit toumé l'âvâ.

COLAS.

Ça rottret mi qu'on n'pinse!
(*A pârt.*) Eco 'n'tot' pitit' foice,
Ji sos-t-à pau près sûr di l'avu d'vins mes lesse.

JACQUE (*tot s'sèchant po l'tiesse*).

Quoi fer, bon Diu! quoi fer? J'y veus todis pus spè.

COLAS.

Abeie, jans, qu'on s'dishomb' sins s'sèchi po les ch'vè,
Çoula n'avance à rin.

JACQUE (*à pârt*).

Ji sos comm' so dè cinde.
Si j'li doviév' mi cour?

COLAS (*à pârt*).

Ça k'minc' portant à strinde.
(*Haut.*)
In' feie fini po tot, est-ce awè ou nenni?
Si c'n'est nin voste ideie, nos ârans vit' fini,
Ca ji veu l'côp qui l'dam'....

JACQUE (*loukant tot âtou d'lu*).

A-c'st-heure, in' pitit' gotte!
Ainsi vos n'mi volez nin aut'mint qu'avou 'n'cotte?

COLAS.

Ji n'vis vou nin aut'mint, ji v's a dit m'dièrain mot.
J'enn' ârè traz' po onc et dè pus rusé qu'vos.

JACQUE (*à pârt*).

Bonheur qui n'vint qu'à mi, et j'ireus céder m'plesse!

COLAS.

Eh bin?

JACQUE.

Ji sos d'accoird.

COLAS.

Ji compt' so voss' promesse.
A-c'st-heure, av' des aidan po-z-ach'ter des mousmint?

JACQUE.

Bin l'sèreut bonn' li farc' qui ji mettreus mi ârgint
Affair' dè fer plaisir.... Qui k'mand' les violon pâïe;
C'est assez dè fer l'feumm' sins d'veur' paï les kâïe.

COLAS (*à pârt*).

Si j'esteus sûr di s'fait, j'enn' y avançireus,
Mais qu'est-c' qui sâreut dir' qui c'n'est nin on trompeu?

JACQUE.

Si v's volez m'ribourser ji v's ennè frè l'avance,
Ji n'vis sâreus tromper, ji v's mosteurrè l'quittance,
(*On bouhe à l'poitte.*)
Aïe! bon Diu, vo les r'cial. (*I s'trèbouh' divins les chèïre.*)
Oûïe, don! j'a l'pid toirchi!

COLAS.

Ni fez nin comm' çoula.

JACQUE.

Mais n'a-t-on nin bouhi?

COLAS.

Li dam' ni bouh' jamâïe, fât qui c'seuïe quéqu' messège.
(*A pârt.*)
Ji vôreus qu'tot çoula fouhe â dial qui l'arège!

JACQUE (*tot sintant s'pid*).

Ji n'sâreus pus roter.

COLAS.

Ci n'est qu'in' ècoid'leure.

JACQUE.

Ine ècoid'leure! Awè! Qu'ènn' avez-v's li doleur!

COLAS.

Ji v's rivârè çoula, sâvez-v's â pus abeie!

JACQUE (*à pârt, tot 'nn'allant*).

Ji n'freus nin tot çoula si c'n'esteut po voss' fèie.

COLAS.

Quél' sipenn' fou di m'pid!

Scène V.

COLAS, BABETTE.

BABETTE.

C'est voss lèçai, Monsieu!

COLAS.

Oh! ôh! Intrez, Babett', ji va quèri l'crameu.

BABETTE.

Qué timps, èdon, noss' maiss'?

COLAS.

Taihiz-v's, allez, Babette,
On n'sâreut jourmâïe dir' qui n'seians' è jullette;
On èdeurreut bin l'feu.

BABETTE (*li siervant l'lèçai*).

C'est todis comme todis?

COLAS.

Vos mettrez 'n'pint' di pus comme i m'fât cûr dè riz.

BABETTE.

Quéll' chanc' todis pc l'feumm' qu'atrappe in homm' pareie!
Ell' si pout bin vanter d'avu s'posé 'n'merveie,
Tot l'manèg' est à pont sins mett' li main â rin.

COLAS.

Tais-tu 'n'gott' don, Babette, avou tes complumint.
Ji creus qu'ti t'fout' di mi!

BABETTE.

Là! s'mâv'ler po 'n'chichèie.

COLAS.

Oh! mais c'est qu'tot riant vos d'hez trop bin les vraie;
Vos blankihez d'in' patte et d'l'autt' vos fez mâsi.
On n'sort' nin fou d'vos main, si vos n'avez kwahi.
Et çoula n'mi va wèr'.

BABETTE.

Nia-t-i 'n' saquoi qui broule,
Ou âriz-v's co rouvi dè louki voss' bot'roule?

COLAS.

Babette, ji va m'mâv'ler.

BABETTE.

Mâvell' tu tant qu'ti vous,
Ti sès qu'ji n'a jamâïe avu sogn' dè bâbou.
Ji so 'n'feumm' parèt mi, et à l'lainw' comm' â bresse
Vos ârez quand v's vôrez dè l'manôïe po voss' pèce.

COLAS.

Po çoula j'èl sé bin, c'est tot voss' saveur fer ;
Çou qu'est mèhin po onk est por vos quâlité.
Mais ces quâlité là n'duhèt nin à tot l'monde,
On s'vât qu'on n'si dût nin : wârdez tot vos boign' conte
Po des gin d'voss' coleur.

BABETTE (*à pârt*).

Si j'el' prindéve â mot...
Mais vât co baicôp mîx d'li fer l'honneur d'on sot.
(*Haut.*)
Vos v's mâv'lez po on rin !

COLAS.

J'a mes raison, Babette.

BABETTE.

Est-c' qui v's avez tell'feie in saquoi qui v's tourmette ?
Ni v's hontiz nin, d'hez m'el ; ça n'iret nin pus long ;
Vos savez qu'int' nos deux c'est tot comm' à k'fession ;
In' feie dit, 'n'feie rouvi, et si j'pous v's fer plaisir
Ji courrè d'coirps et d'âme â d'divant d'tos vos d'sir.

COLAS.

Qui ji m'fiereus-t-à vos ? fâreut ess' malheureux !
Pinsev' qui j'âie ideie di m'mette è l'gueuie dè leup ?
Ji n'mi feie à personne, c'est l'prumi dè système,
I n'y a mâte rin d'si bon qui d'fer ses coûs' lu maimme,
Vos n'avez nou fâx frais.

BABETTE.

C'est comm' vos l'ètindrez,
Seul'mint comm vos l'bress'rez, maiss' Colas, vos l'beurez.
(*Ell prind ses jusse po sorti.*)

COLAS (*louquant l'horloge*).

Ell' divrit d'jà ess' cial. Çou qu'ell' mi fèt rawâde !
(*A pârt.*)
Si j'èvoïv' Babette amon leu camerâde.
(*Haut.*)
Babette !

BABETTE.

Si v's plait, noss maisse ?

COLAS (*à pârt*).

Nenni va, rawârdans,
C'sèreut trop bin s'mostrer tot corant â d'divant.
(*Haut.*)
Rin, brav' feumm.

BABETTE.

Rin !

COLAS.

Oh ! oh ! n'av'-v's nin 'n'pènneie ?

BABETTE (*tot prindant l'boitte fou di s'poche*).

(*A pârt.*)
Ji n'sé nin, mais ji creu qu'il est d'vins les nulèie.
(*Elle li présinte li boitte.*)
C'est vos qui l'èdam'ret.
(*A pârt.*) I gnia sûr in saquoi.
(*Haut.*)
Vos n'estez pus mâva ?

COLAS.

J'enn' aveu nin sujet.

BABETTE (*à pârt*).

Il a r'tourné s'visège.
(*Haut.*) Pa, vos estiz si drole,
Qu'on aveut câsi sogn' di v's adressi l'parole.

COLAS.

Po çou qu'vos m'âriz fait on si bai complumint;
Nenni, j'a tot rouvi et l'prouv'? C'est qu'vola l'main.

BABETTE.

A la bonne heur' çoula! j'aim' bin l'accoird; â r'veie!

Scène VI.

COLAS, BABETTE, MAREIE, TONETTE.

TONETTE.

Avou çou qu'i s'amuse?

MAREIE.

Diè! quéll' camèrâd'reie,
On s'donn' li main, si v's plaît!

TONETTE.

I d'vrit pôr s'abressi!

MAREIE.

Taihiz-v's, allez! les homm' c'est bin n'saquoi d'cachi!
Leie qui li poirtève heur, v'là aut' choi, loukiz ouïe;
On sét téll' feie bin pau çou qu'on a d'sos ses oûïe,
I fret l'âgnai d'vant vos, mais c'est po cachi s'jeu,
On n'a nin tourné l'pid qui l'bierbi toun' à leup.

TONETTE.

Vos pinsez trop vit' mâ! S'i li fait quéqu' messège.

MAREIE.

Ji n'sé nin qui m'ratint qu'ji n'li rèche è visège.

TONETTE.

C'est jâser sins savu, paret, çou qu'vos fez là;
Vos v's boutez è l'ideie...

MAREIE.

Taihiz-v's, li scélèrat!

Ji k'noh trop bin ses tour, enn' a joué saquante,
C'est à respect d'çoula qu' ji n'prindév' noll' siervante.

TONETTE.

I pout bin arriver qui c'est là tot l'sujet.
Vol cial, mettans l'covièk' s'on vout savu 'n' saquoi.

COLAS (*s'va trèbouhi so l'cabasse qui s'feie à leï à l'intrèie di l'ouhe*).

I n'falév' pusqu'çoula! Dial' qu'arrèg' tot l'bazâr!
Ji sos surmint sègni.

TONETTE.

V's av' fait dè mâ quéq' pârt?

MAREIE (*à pârt*).

Qaund n's'a nin s'pii l'tiess'!

COLAS.

Nenni, j'm'a fait dè bin!
Eco on pau pus bas ji n'el racontév' nin.

TONETTE.

Leïz-m' on pau veï.

COLAS.

Appontiz-m' in' compresse.

MAREIE (*à pârt*).

N'diriz-v's nin à l'oï qu'il âïe l'ouïe fou dè l'tiesse.
(*Haut.*)
Qui n'loukiz-v's divant vos, sins rouffler comm' çoula,
Vos diriz todis onc...

COLAS.

Oh! bah! bah! bah! bah! bah! bah!

MAREIE.

Nia ni bah bah qui tinss!

COLAS.

Ni m'vins nin fer mâ l'tiesse,
Si t'aveus pus d'agrè ti r'mettreus 'n'sôrt è s'plèce,

I gnia d'vins tot' les coinn' des bidon, des hervai,
Qu'on n'sâreut mett' si pid s'on n'el mette à pus bai.

MAREIE.

A-j' li timps, mi, dè r'mett'! Vos jâsez à l'avire.
Ji n'sos portant jamâïe avou l'cou so l'chèïre.

COLAS.

Nenni, po 'n'bonn' raison.

TONETTE.

Tinez, vola l'compresse,
A c'st'-heur', ji v's el va mett' : rilevez 'n' gott' vos tiesse.

MAREIE.

Quél ètiq'!

COLAS.

Waie, qué mâ! vos m'allez fer mori;
Abeiemint dè vinaig' ca ji va sur flâwi.

MAREIE (*chantant*).

O l'pauv' halbouia, i fât qu'i moure, i fât qu'i moure.

TONETTE.

Taihiz-v's in' gott' don, mér', comm' vos avez pau d'cour.

MAREIE.

Vas è, 'nocinn' mi vé, ti n'el kinoh' nin co.
C'est po s'fer can'doser, i n'a nin pu mâ qu'vos.

TONETTE.

Si n'aveut nin dè mâ, i n'cang'reut nin pareie.

MAREIE.

On direut à v's ôii qu'il allah' pièd' li veie,
I n' pout co mâ, vas, m'feie; siervez-li dè pèquet,
Vos l'allez veie so l'cop s'dressi comm' on piquet.

TONETTE.

Oh! louk', ji n'y song' nin!

COLAS.

Jans don, vos mouss' è foure !

MAREIE.

Oh ! l' pauv' halbouia ! fât-i qui moure, fât-i qui moure,
Oh ! l'pauv' halbouhia,
Fât-i qui mour' di tot çoula ?

TONETTE.

Tinez, pér', vola l'gott', c'est dè bon vi Haselle,
A grand mâ fât grand r'méd', d'hév' li docteur Catelle.

MAREIE.

I n'y a qu'li p'tit hèna po l'riweri di s'mâ.
(*El vude.*)

COLAS.

Awè, jans, ca j'a l'linw' qui plak' tote â palâ.
(*I beut.*)
Ça fait tot d'mainm' dè bin.

TONETTE.

Volèz-v's prinde in' deuzainme,
Pusqui çoula v's médeie ?

COLAS.

On l'prindreut bin tot l'mainmme.

TONETTE.

Tinez, et qui c'seuïe tot !

COLAS.

A-c'st'-heure, on tot p'tit pau.

TONETTE.

C'est l'dierainn... S'on v's houtév', vos l'beuriz comm on trô,
Ji va co v's vudi eune et qui c'seuie li rawette.

COLAS.

Awè, mais po l'dierainn' vudiz l' divins 'n'copette.

MAREIE (*à pârt*).

Quél' ragognass' todi ! I fât bin l'beur' volti !
(*Haut.*)
Pa ! Vud' li d'vins 'n'assiett', mi vé, qu'èl beusse à cui.

TONETTE.

C'est tot, savez !

COLAS (*loukans l'horloge*).

Awè... Çou qu'ell' si fait ratinde.
Vinres-s ou n'vinres-s nin ?

MAREIE (*à pârt*).

Vos diriz à l'ètinde,
Qu'il âïe fait trover eun'.
(*Haut.*) Rawârdez-v's in saqui ?
A propos qué novelle avou voste èploï ?
Avez-v's fait rir' di vos !

COLAS.

Oh ! oh ! j'a 'n'bonn' novelle,
Torate in' èploï m'a ricmandé 'n' frumelle,
Qu'est justumint fou post'. Ji li a dit bonn'mint
Ji n'pou nin l'accepter si tot l'mond' n'est contint,
Et puis qu'on n'va nin prinde in' catte divin on sèche,
I fât qu'on veusse on pau li coleur di s'visège.
« Vos è sèrez contint, dèri-t-i ; vos vierrez
» C'est l'pus ginteie bâcell' qu'on poreut riscontrer,
» Et d'pus qu'est avinante, dispierteie et honnête
» Qui vos 'nnè friz co traze divant d'trover 'n'sifaite. »

MAREIE.

C'esteut surmint s'Marôïe, po 'nnè dir' tant dè bin.

TONETTE.

Ci pout bin ess' si sour, èdon, nos n'savans nin.
(*On bouh' à l'poitte.*)

COLAS (*à pârt*).

C'est lu !

MAREIE.

Vol cial mutoi !

TONETTE.

Ci deut ess'-c' mi ma tante.
(*Ell' va dovièr' li poitte.*)

Bon Diu !

Scène VII.

COLAS, MAREIE, TONETTE, JACQUE.

JACQUE.

Est-c' cial, Mamsell', qu'on a d'mandé 'n'siervante.

COLAS (*à pârt*).

N'y a nou diale à l'riknohe.

MAREIE.

Awè, mi effant, intrez !

TONETTE.

Qu'ell' raviss' bin l'jône homm' qui j'veus todis passer !

MAREIE.

Di ouis-c' vinez-v's, mi fèie ?

JACQUE.

Ji n'a co fait nou poste,
Ci sèreut tot m'proumi, si ji sos-t-à voss' goste.

MAREIE.

Oh ! mais di ouis-c' prov'nez-v's ?

JACQUE.

Dè l'poroch' Sint Phoïen.

MAREIE.

Avez-v's co pére et mér'?

JACQUE.

J'ennè sos-t-orphilin.

MAREIE.

Orphilin d'hév'!

JACQUE.

Ji m'tromp', ji vous dire orphilenne.

COLAS (*à pârt*).

I s'vat torat' fer prind' po 'n' fameuss' gross' boubenne.

MAREIE.

J'aime ottant comm' çoula et vocial li fin mot :
C'est qu'on veut des parint qui sont biess' comm' des pot,
Il inteuront d'plin pid sins v's dimander conseie,
Comm' si c'esteut leu dreut là qu'vos âriz leu fèie;
Et s'vos avez l'mâlheur dè tourner 'n' gott' li cou,
I sèront à voss' poitt' à tot' les heur' dè jou;
Et çoula v's pinsez bin qu'c'est po fer leu gômâ
Ca tot l'proumi qu'on fait c'est d'aller è l'armâ.
C'est l'pan, c'est l'bour', c'est l'lârd, c'est voss' coron d'sâcisse,
Et tot à fait 'nnèva so l'cop bon Diu sét ouis-ce ?

COLAS (*à pârt*).

Ti pous bin k'noh' leus tour, t'as s'tu siervante ossu.

MAREIE.

Etl' drouvriz voss' coff-fort si v's leïahiz l'clé d'sus.

JACQUE (*à pârt*).

Ouis-c' qui vom'là logi... Si c'n'esteut nin po l'fèie !
Ji freus dèjà m'paquet.

COLAS.

Oh ! ji vôreus bin veie

On sujet qui m'happreut ! j'èl fais pici so l'côp.

MAREIE.

Est-c' vos qu'èl freut pici ? Vos estez trop bâbô !

COLAS.

Bâbô d'héz-v's ?...

TONETTE.

Taihans nos, divant les ètringire
Vos allez v's fer passer.....

COLAS.

Qu'a-tell' mèsâh' dè dire
Des affair' qui n'sont nin ?

MAREIE.

Taîhiz-v's todis l'prumi.

COLAS.

Mi taire por vos, torate on n'ois'rèt pus moti.

TONETTE (*à Mareie*).

Vos n'ârez nin l'dierainn', songiz qu'il a bu l'gotte.

COLAS.

Ji v's donrè m'pantalon et vos m'pass'rez voss' cotte.

TONETTE.

Pa, n'èl respondez nin, fez li l'honneur d'on sot.

MAREIE.

Awè, vâret co mi, ca 'l est pus biess' qu'on pot.
(*Si tournant d'vè Jacque.*)
Kimint v's lomm' -t-on, bâcell' ?

JACQUE.

Mi no, c'est Jâcqu' Dâlemme !

MAREIE.

Jâcqu' dihez-v's ?

COLAS (*à pârt*).

Qué boubiet ! ! !

JACQUE.

Ah ! ji vous dir' Jâcqu'lenne.

MAREIE.

Jâcqu'lenn' vola on no comm' ji n'a pus oïou ;
S'il est è l'ârmanak ji n'li a mâïe vèïou,
Est-c' d'après voss' mârenne ?...

JACQUE.

Nenni, d'après m'cuseunne.

MAREIE.

C'esteut surmint ciss'la, in' habitante dè l'leunne?

COLAS (*à pârt*).

Il est sûr baptisé.

TONETTE.

Enn' a pu d'onc à bois,
C'est on no qui vout dir' Jacqueline è français.

MAREIE.

Oh ! mais, è noss' wallon, Jacqu'lenne vout dir' dorlainne,
Ca c'est tot fi pareie qu'on v's nomm'reut ennoçinne.

COLAS.

Bin nommez-l' è français, si c'est qu'vos l'trovez mîx.
Les siervant' canget d'no comm' dè cangi d'habit.

MAREIE.

C'est bin trop long ! !...

COLAS (*à Jacqu'lenne*).

Houtez, houtez, bâcelle,
Riprindez vos paquet vos è fez trop por zelle.

MAREIE.

I n'mi plait nin loukiz, pusqui v's jâsez ainsi,
Ji vous qu'ell' dimeur' cial.

COLAS (*tot sortant*).

Comptez qu'ji n'âie rin dit.
(*Il inteure divins 'n'pitit' plèce qu'est è fond dè l'scène.*)

MAREIE.

Allez! Allez! Jacqu'lenn', c'est vos qu'est noss' siervante,
Et songiz todis bin dè fer çou qu'ji v's kimande.
Quand ji dirè n'saquoit seuie-t-i bin seuie-t-i mâ,
Qui v's sèïs' todis là comm' pindowe à on clâ.

JACQUE.

Vos n'ârez nin à v's plind', ni v's mettez nin è pône,
Ji sièvrè d'tos mès mix.
(*A pârt.*) Li song' bout d'vins mes vône.

MAREIE.

Et ji v's rikmand' baicôp dè n'nin fer des an'chou
Avou l'maiss' dè l'mohonne, ca c'st on vî marcou
Qui veut volti les catte et pòr quand 'l a bu l'gotte,
Ji n'vôreus nin jurer qu'i 'n'vis freut corri sotte.

JACQUE.

N'y a nou riss' po çoula.

TONETTE (*à pârt*).

Tott' ces boignès raison!
I fât todis qu'ell' fass' les peu pu s'pè qui n'sont.
(*Haut.*)
N'èl houtez nin savez!

MAREIE.

Mèlez-v's di vos affaire.

TONETTE.

Awè, mais ji n'vous nin qu'on jâs'....

MAREIE.

Ji v's preie di v's taire!

TONETTE.

Jans! nos n'dirans pus rin pusqui vos v's èpoirtez,
Arringiz-v's int' vos autt', ji n'm'è vous pus mêler.

JACQUE (*à pârt*).

Qué manèg'!!! Qué manèg'!!!

MAREIE.

C'est ainsi qu'ji l'ètind.

COLAS.

(*I arrive avou 'n' banse di vîs solé so si spale et vint lè taper à pid d'Jâcque.*)
Tinez, tinez! Jacqu'lenne, v'la po passer vos' timps.

MAREIE.

Di quoi! qu'appoirtez-v's là? Vos pierdez surmint l'tiesse.
Allez bin vit' les r'mett'.

COLAS.

Ni fât-i nin qui s'faisse?
Vos les lairiz pourri si ji n'y songiv' nin....
Avez-v's co mâie veïou tos ces bagout po rin.

MAREIE.

Des bagout trint' six feie; vos n'avez rin à dire.

TONETTE (*tote honteuse*).

Çou qu'il a stu quèri!

COLAS.

Awè, fais à t'manire,

Mais les r'mettret qui vout, ca ji les lairè là.

(*Jâcque vout les ramasser.*)

MAREIE.

N'adusez nin çoula,
C'est à lu à les r'mett' : qu'il apprinss' po 'n' bonn' feie
A m'dimander 'n'saquoi.

COLAS (*tot les ramassant*).

Oh! çou qu'ti m'è fais veie!

JACQUE.

I les ramass' tot l'minme.

COLAS.

Esprit d'contradiction!

JACQUE (*à pârt*).

Si j'aveus 'n' feumme ainsi, ji li mette li pèch'on.

COLAS (*à Jâcque*).

On p'tit cop d'main, si v's plait?
(*A pârt.*) Fât bin mette in' chandelle,
On l's y vindreut tot l'minm' dès mâïe po des frumelle.

DEUZEINME ACTE.

Scène I.

JACQUE ET TONETTE.

Minme décôr qu'à prumi acte. Jacque est moussi à feumme, i pèle des crompire so l'timps qui Tonette tricotte.

JACQUE (*chantant*).

Ouis-c' diriz-v's bin qui seuie èvôïe
C'est par qui trop mi fer lanwi ;
Est-c' qui prindreut des autès vôïe,
Sereut-i d'ja nâheie di mi ?
Ji n'sé quoi m'bouter è l'ideie,
Ji n'la portant blessi d'vins rin,
Sereut-ç' à fi-c' qui j'el rouveie
Ji pleurreus bin (*bis*).

(*Tonette mette si lonhai là et apprèpixhe po houter d'pus près.*)

JACQUE *continowe.*

Di tos *l*es jonai d'mè k'nohance
C'est lu qu'aveut l'pus doux riv'nant.
Mi cour so l'sonk prinda l'avance
J'el loukiv' dèjà po m'galant.
I m'sonlév' lér' divins s'pinseie
Qui morév' di m'fé s'complumint.
Di m'veï si vite aband'nèie.
Ji pleurreus bin (*bis*).

TONETTE.

Ji m'trouv' divins l'minm' cas.

JACQUE.

Po rir', surmint, Mam'zelle !

TONETTE.

Vos chant m'ont fait r'sov'ni d'onk qui m'est infidèle.

JACQUE.

Pa, vos n'l'aviz mâie dit.

TONETTE.

Qu'enn' âriz-v's avu d'pus ?
Çi n'âreut nin stu vos qui m'lâreut fait ravu.

JACQUE *(à part)*.

C'est co çou qu'vos n'savez. *(Haut.)* Vos sâriz bin pau dire,
I n'fât mâie dir' : bressenn', ji n'beurè mâie di t'bire !
J'enn'a veïou des aut', sins voleur vis blessi,
Qu'ont co bin s'tu binâh' di s'fiï à 'n'saqui.

TONETTE.

On n'vis dit nin l'contrair', mais qu'volez-v's qui ji v's deie
D'in homm' qui ji n'kinoh' ? Ça stu seul'mint dè l'veie
Qui j'el prinda-st-à cour.

JACQUE.

I n'vis a mâie pârlé ?

TONETTE.

Nenni, mais ji pinsév' qui s'âreut hasârdé !
I n'passév' nol' feie cial s'i n'mi fév' des clignette
Tot s'ritournant sor mi, comm' so l'coqrai d'Mermoite.

JACQUE *(à pârt)*.

S'j'aveu sépou bin fer, ji m'présintév' tot dreu,
Mais i n'est nin trop târd; séïans franc comm' tigneu.

(*Haut.*)
Et vos n' el veyez pus?

TONETTE.

Vola déjà n'happeie;
Et çou qu'est d'pus curieux et qui mah' mes pinseie
C'est qu'i v's raviss' si bin!

JACQUE.

N'est-c' nin téll' feie mi fré?
A-c'st'heur' vos d'vez savu qu'c'est lu qu'm'a ricmandé;
Il esteut v'nou po s'compte comm' li foïe dimandéve
In èploï, po fé tot çou qui s'présintéve,
Mais 'n'feie arrivé cial, çi n'esteut pus çoula....
« C'es-t-in' bonn' gross' siervant', dèrit-i vos' papa,
» Qui j'a d'mandé so l'foïe, et nin on domestique. »
So çoula m'fré dèrit : « Si c'n'est nin 'n'pire, c'est 'n'brique,
Ji pou v's avoï m'sour, qui n'est-c' à mon noll' pâ, »
Tot d'hant qu'l'âreut d'vins mi, justumint çou qui fât.

TONETTE (*à pârt*).

Çi sèreut co bin lu. (*Haut.*) Est-c' qu'il esteut fou poste?

JACQUE.

Di c'trivin-là, todis.

TONETTE (*à part*).

L'ideie mi fait piett' goste;
In' siervant' po bell' sour, ça d'vint pus foirt qui mi.
Çoula n'donn' nin l'espoir dè fer on bon parti.

JACQUE (*à pârt*).

Ell' vint dè fer 'n'seûr' mène!

TONETTE.

A-c'st'-heure ouis-ce a-t-i 'n' plèce?

JACQUE.

Il est l'chéf di bureau d'à Monsieu Delairesse.

TONETTE (*à pârt*).

Ci n'est nin dèja mâ. (*Haut.*) Wâgn't-i baicôp d'aidan?

JACQUE.

I dit so s'dièrinn' lett' qu'i fait ses deux meie franc.

TONETTE.

Deux meie franc! c'est 'n'saquoi.

JACQUE (*à pârt*).

N'y a qu'çoula qui faiss' rire.

TONETTE.

Ouis-ce esteut-i d'avance?

JACQUE.

Ji n'sâreus bonn'mint dire.

TONETTE.

Vos estéz pau curieus' po n'nin sèpi çoula.

JACQUE.

I n'aveut nin longtimps qu'i siervév' ci maiss' là.

TONETTE.

J'ennè sé ottant qu'rin.

JACQUE (*à pârt*).

Ji sowe à cint meie gotte.
Si j'esteus cial tot seu, ji laireus toumer 'n'cotte.

TONETTE.

Et l'lett' qui v's aveut s'cri?

JACQUE.

Ji l'a jetté è feu,
Paou qu'ell' ni toumah' disos l'main d'quéqu' curieu.

TONETTE.

Kimint ? Jetté è feu ! V'la-t-i n'ideie çislalle !

JACQUE.

Poquoi ?

TONETTE.

Fât surmint creur' qui v's songiz les brocalle !
Distrur' li lette d'on fré !! Si c'esteut d'on galant,
Ji pass'reus co 'n' raison ; mais on fré qui v's ainm' tant.
Vos d'vriz wârder çoula, comm' on wâdreut 'n'quittance :
Vos n'mostrez nin por lu baicôp dè l'riknohance.

JACQUE.

C'est lu qui m'èl fait fer.

TONETTE.

Nya-t-i quéqu' saquoi d'sus
Qui n'deut nin ess' veïou ?

JACQUE.

I n' parol' mâïe qui d'lu,
Et di ses amourette ; so l'dièrinne i m'parole,
Di n'crapaude qu'il ainm' tant, qu'enn' est div'nou tot drole,
Qu'il a cangi ses vôïe po saï dè l'rouvi ;
Qu'ell' est parqui trop riche po on p'tit èploï...

TONETTE (*à pârt*).

C'est mutoi lu tot l'minm' !

JACQUE (*à pârt*).

Ji sins qui m'pauv' cour fenne,
Dè veie qui fât qu'j'èl trompe à deux deugt di s'narenne.

TONETTE (*à pârt*).

A-c'st-heur' j'èl va savu. (*Haut.*) Mais n'avez-v's nin s'pôrtrait ?

JACQUE.

Ji l'a et ji n'l'a nin.

TONETTE.

Adon, qu'enn'avez-v's fait ?

JACQUE.

Ji l'a prusté, n'y a wère, à eun' di mes knohance
Po l'mett' divins si album, tant qu'j'avah' deux treus cense
Po-z-ach'ter on p'tit câde.

TONETTE (*a pârt*).

I fâreut qu'j'èl veureus.

(*Haut.*)
J'a cial po v's ahessi, vola on p'tit mureu
Qui n'mi sièv' pus à rin, pusqui l'glac' est s'pieie.

JACQUE.

C'est justumint l'affaire!

TONETTE.

Vos sèrez-t-ahesseie.

Scène II.

JACQUE, TONETTE, MAREIE, LOUISE.

MAREIE (*à Louise*).

Nos sèrans bin vit' prête; assiéve on tot p'tit pau.

LOUISE.

Arans-j' li timps d'çoula.

MAREIE.

Nos sèrans prêt' so l'côp.
C'est l'affair' d'in' minute.

TONETTE.

Tins, qui volà! matante!

LOUISE.

Ah! louk', volà Tonette!
(*Ell' s'abresset.*) Vos avez pris 'n' siervante!

MAREIE.

Nos n's sâriz pus fér sins, dai, soûr.

LOUISE.

Qu'avez v's bin fait.
Et d'pus qui fât 'n'saqui po louqui âx coquai.

TONETTE.

Qui volez-v's dir', matante?

LOUISE.

On v's el diret torate,
Allez-vis aponti et qui ç'seuïe vite et rate
Ca s'nos d'vans prind' li train di dih' heure â palâ
Nos n'avans jus' à teie qui tot l'timps qui nos fât.

TONETTE.

Dihez-m' dè mons poquoi?

LOUISE.

Ni seïans nin si chaude,
Vos avez co tot l'timps d'esprind' comm' in' cressaute.

TONETTE.

Rogi!!!

JACQUE (*à pârt*).

Li veie macrall'!

TONETTE.

Volez-v's mi dir' poquoi!

MAREIE (*tot choukant s'feie è vôïe*).

Abeie, jans, qu'on s'dihomb', quand c'est qu'on v's dit 'n'saquoi.

(*Tonette sorteie.*)

Scéne III.

LOUISE, MAREIE, JACQUE.

LOUISE.

Sav'-v's bin qu'c'est in' bell' gin qui voss' pitit' Tonette !

MAREIE.

C'n'est nin l'prumir' qu'èl' dit...

LOUISE.

Et c'est qu'ell' divint foite,
Ell' a wangni tot plin d'pôïe qu'ell' est fou d'pension.
Il est timps, soûr Mareie, di li fér 'n'position.

JACQUE (*à pârt*).

Il a plou d'sus por mi.

MAREIE.

On sét qu'elle est èn age.
Allez gâté si av'ni c'sèreut vôrmint dammage.

LOUISE.

Et d'pus qui s'agih' cial d'in homm' qu'a des aidan :
On n'trouv' nin tos les joû des pârti d'cint meie franc.

MAREIE.

Po marier on crahli c'n'a mâïe situ m'ideie,
I fât qu'on sûse si rang; j'a gretté tot' mi veie
Po li ramasser 'n'bouss', et vos d'vez bin song!
Qu'elle est par qui trop rich' po s'poiser in ovri.

LOUISE.

Comm' di bin jus'.... A-c'st-heur' qui li donrez-v's è dote ?
I fât portant qu'on sèp' li nomb' di vos cahotte.

MAREIE.

Dir' çou qu'j'a ramassé!

LOUISE.

Trovéz-v's on mâ là d'vins?
C'est qu'i n'va pus à-c'st-heur' comm' di noss' bon vî timps.
Ca po toumér d'marchi, i fât qu'on sèp' d'avance
Liquell' dè marchandeie qui f'ret l'clinchi l'balance.

MAREIE.

In' bell' comparaison!

LOUISE.

C'est portant comm' çoula,
Fât qu'on sûs' li progrès et l'molin comm' i va.

MAREIE.

Si c'est l'progrès çoulà, fât qui l'mond' toune à biesse.

JACQUE (*à pârt*).

Ji donreus co 'n'mâl' cens' qu'ell' si râïerit po l'tiesse.

LOUISE.

Po l'ciss' qui n'kinoh' rin.

MAREIE.

Po l'çiss' qui k'noh' baicôp,
C'est les cens' qu'on mareie et l'feumm' n'est qu'on zéro.

LOUISE.

Ji n'dirè nin l'contrair', mais pusqui c'est l'môd' oûïe,
On n'prindret nin voss' feie seul'mint po ses bais ouïe.

MAREIE.

Si c'est l'môd' d'oûie çoula, ell' suret qui voret,
Ca vos n'vinrez nin dir' qu'on marièg' d'intérêt
Sâreut fer des hureu!

LOUISE.

I va d'sell' comm' des autte,
Et n'prouv' c'est qu'on n'veut pus d'ces mariège' à l'veie môde
Divins les gins d'adreut.

Scène IV.

LES MINME ET TONETTE.

TONETTE.

Est-c' qui j'sos bonne ainsi ?

LOUISE.

A la bonheur çoula dè mett' vos bais habit !

MAREIE.

Fait à pus bai portant.

TONETTE.

Ni prindans-j' nin 'n' caroche ?
On direut qu'vos n'âïss' nin treus çens' è voss' poche.

MAREIE.

Awè jans, allans-è, nos l'prindrans cial pus long.
(*Elle sôrtet.*)

Scène V.

JACQUE.

JACQUE *(i va queri ses hârd' qui sont d'seu 'n'wâde d'habit).*

Ine ideie, nom d'in' patte, j'ell' va sûre âx talon.
Li maiss' ni rinturrèt qui bin târd à l'vespreie,
Ji n'lais personne è pône ; abeie à grand' voleie
Nos treus boquet d'clicotte, qui ji seuie là l'prumî,
Qui j'âie l'air tot comm' sell' dè rawârder 'n'saqui.
(*I tuse.*)

I m'sonl' qui ji freus bin d'aller tot dreut à leie
Sins mostrer dismitant qui j'ènn'a mons d'ideie,
Ji pou bin li d'mander s'elle est continn' di m'soûr;
Ell' ni va nin pinser qui j'li vôïe jower l'tour.
Di c'manir' ji porè kichessi tos les dote;
C'est qu'fât qu'on song' ossi âx deux veiès groumotte
Qui n'm'ont jamâie veïou, qui n'sârit quoi pinser
Dè veï prind' sor leie in' si grand' liberté,
Adon ji pou d'mander po-z-aller veie Jâcqu'lenne.
J' vou bin qui c'seuie bâhi li diale int' les deux coinne.
Mais l'çi qu'na mâïe risquer, n'a mâïe situ pindou.
(*I s'louque è mureu.*)
Sos-ju bin comm' çoula !... Mais ji sos comm' pondou.

Scène VI.

COLAS, JACQUE.

COLAS (*allant s'trèbouhi so Jâcque*).

Arestez, camarâd'! ouis-ce allez-v's?

JACQUE (*à pârt*).

Dial' mi s'patte!

COLAS.

Qui vos v's avez moussi so l'côp so voss' trint'-quatte.

JACQUE (*à pârt*).

Quoi dire, meie boss'!

COLAS.

Jâs'rez-v's, bâbô, ou n'jâs'rez-v's nin?

JACQUE.

Ji va 'n'gott' happé l'air dè costé...

COLAS.

Et d'où vint

Tapez-v's li cott' so l'hâïe?

JACQUE.

Escusez, ji v's è preie,
Mais vos d'vez bin pinser qui c'est passé 'n'pauv' veie
Dè d'veur dimani cial, ouis-c' qu'on n'veut qui s'i âbion,
Ottant, Diè m'èl pardonn', d'ess' clawé è l'prihon.

COLAS.

Enn' estez-v's nin païi?

JACQUE.

Païi po fer l'ovrége!
Mais nin po d'mani cial tot comme à l'ermitège.
Vola so l'treusinm' meu qui ji sos-t-ègagi
Sins poleur obtini li moind' pitit congi.

COLAS.

Mi l'av'-v's mâïe dimandé, bâbô?

JACQUE (*à pârt*).

C'est portant vraie;
Mais ji m'plaihiv' si bin avou voss' binameie.

COLAS.

Ji n'l'âreus nin r'fusé et minm' po deux, treus jou,
Mais seul'mint po 'nn'aller comm' il a s'tu conv'nou :
Avou cotte et capote.

JACQUE.

C'est l'prumîre et l'dièrinne,
Ji v's el jeur so m'parole.

COLAS.

Awè, comm' Gill' Larainne.
Bin, jans, à-c'st-heur', si l'dam' vi veyév' comm' çoula,
Nos sèris tos les deux d'vins des fameux laids draps.

JACQUE.

Mi lairez-v's ènn' aller?

COLAS.

Awè, vas, lais-m' è pâïe,
Mais song' bin dè rintrer avou des autès câïe
Qu'on n'vinss' toumer so t'bosse.

JACQUE.

Oh! I n'y a nou dangi;
Ci n'est nin l'timps qui fât po m'avu discangi.

Scène VII.

COLAS.

COLAS.

On sét bin qu'c'est in homm'; i fât qu'çoula traf'teie,
On n'wâd' nin sins bogî les coquai è l'couleie
Et d'pus qui pout hanter, c'est çou qu'nos savans nin,
I n'va nin m'aller dir' tos ses p'tits s'crets d'â-d'vins,
Ci n'est nin mes affair'; dismettant qu'fait mi ovrège
Et qu'il a l'bon esprit dè cachi so s'visège
Li tour qui nos jowans, ji n'dimand' rin aut' choi,
Ci n'seret jamâie mi qui li donret s'paquet.....
(*I tuse.*)
Surmint qu'ell' âront dit qu'elle allît foû dè l'veie
Et qu'ell' l'âront laché qui j'sereus dè l'pârteie
Qu'il âret profité d'in' si bell' occâsion
Po châssi s'bell' neûr' frac et s'bai clér' pantalon.
Ji n'polév' mâ, ma foi, j'a bin l'narenn' trop fenne,
C'est qui j'n'a nin comm' sell' on bois fou di m'fahenne
Po m'aller fâfiler amon tot' sôrt di gin;
Et d'abôrd ji n'ainm' nin dè fer des complumint.

Ji lais çoulà po l'çi qu'a l'tour dè frotter l'manche,
Ji n'vous nin co sèchi m'cou d'châss' pus haut qu'mes hanche.
On m'a fait comm' çoula, on n'mi fret nin cangi,
J'ainm' trop bin dè d'viser comm' mi mèr' m'a prusti.
Et l'ci qui trouve à r'dir' n'a qu'à r'trossi ses guette
J'èl' lairet bin 'nn'aller sins tabeur ni trompette.

(I s'creuhleie les bresse.)

Caro ! m'aller fer prind' po on bon gros boubiet
A mon ciss' sôrt di gin qui n'pârlet qui l'français,
Dismettant qu'sont comm' mi des vraiès tiess' di hoïe.
Mais c'est po fer sinti qui l'vix Colas baboïe;
Qui n'sâreut dir' treus mot sins poleur s'ècrouki.
Et ji sièvreus d'bouffon à tos ces halcoti!

(*A public.*)

Awè des halcoti ! des vantrin sins cowette.
I pinset qu'ji n'les knohe avou leu cou plein d'dette,
S'il est vraie comm' on l'dit qu'il ont wangni l'gros lot,
Qui n'payet-i les gin et tos leus â d'-disos.
Mais çoula c'est si deur dè r'louqui les vix compte!
Il fet l'çi qu'l'ont rouvi : çoula n'a pu noll' honte.

(*I r'live li tiesse.*)

Louqui çou qu'ji sos oûïe et rouvi çou qu'j'a stu,
I n'pinset jamâïe rind' tos leus compte â bon Diu.
Et on vôreut fér creur' qui c'est dè gin d'consciince!
Ouis-ce l'on-t-i ?.. Vos l'savez, ni d'hans nin comm' j'el pinse
Et volà ouis-c' qui m'feie s'est èvôïe èlahi!
C'est co s'mère et s'matante qui li âront consi.
Elle ont sûr totès treus des oûïe di porçulainne.
Si c'esteût des effant, on ls'y donreut 'n'tompainne.
E l'plèc' qu'ell' ârit pris li çi qu'j'aveus-t-â deugt
Ell' âreut polou dir' dè viquer so blanc peu :
In homm' qui n'si d'ring' mâïe et qu'a tot plein dè pèce,
Dè mohonn' et des térre! Et qu'a co fleur di plèce

A noss' goviernemint; mais il est on pau vî ! !...
Ell' ainmaient co mi l'autt', qu'ell' ont stu fer forgi !
On n'li trouv' nou mehin ! Ell' l'a por leie tot' seule ;
Vola ouis-c' qu'on veut bin qui l'amour est aveule !

Scène VIII.

COLAS, BABETTE.

BABETTE.

J'inteur tot dreut.

COLAS.

Oh ! louq' ji pinsév' vèi 'n'gin !
Qu'estez-v's tâdrow' don oûie ?

BABETTE.

Ji v'va dire, c'est qu'on vint
Di m'fer vudi m'lèçai â pus bai dè l'corotte.
Pinsèt-i qu' j'èl discang' po des veiès pelotte ?

COLAS.

Vos volez trop wangni.....

BABETTE.

Wangni à prix qu'j'èl lai !

COLAS.

C'est çoulà qu'on veut tant des marchand' di lècai;
Pinsez-v's mi v'ni fer creur' qui v's n'avez nou wangnège
Ji sé trop bin dè l'sûd qui v'fez vos margoulège.

BABETTE.

Est-c' po on filet d'aiw' qui nos mah'rit avou !
Torate, on v'l'iret d'ner comme on l'aret modou
Po l'prix qu'vos nos l'paiï ! Ouis-c' ireut-on don, heie ! !
On v's èl poitret, savez! vos v's sipâgn'rez l'corwèie,

Allez, ènnoçint Gill', vos l'avez co trop bon.

COLAS.

Tais' tu, tais' tu, Babette on vièreut 'n'pouc' è fond,
S'il esteut pâr pus tenne on l'traw'reut avou si onke.

BABETTE (*à pârt*).

S'on d'vév' houter les gin on s'freut dè mâva songue,
Fans li l'honneur d'on sot. (*Haut.*) Volez-v's mi paii m'meu?

COLAS.

Ji n'a nin 'n'cens sor mi.

BABETTE.

Allez, pelè Monsieu!

COLAS.

On m'prindreut po les pîd qu'i n'toum'reut nin n'dimeie;
Ji va vèï là-haut, happez 'n'pitit' blameie.

BABETTE.

Ji n'a nin baicôp d'timps.

COLAS.

Ti prinds bin l'timps d'mori.

Scène IX.

BABETTE, JACQUE.

(*Babette va s'mett' â feu, dri l'ècran, po esse fou dè l'vôïe.*)

BABETTE.

Volà ouis-c' qu'on veut bin, qu'il est todis li p'tit.
(*Jâcque inteur tot s'sèchant po l'tiesse.*)
Qu'est-c' ci bai jôn' homm' là?

JACQUE.

Quéle affaire! Quéle affaire!

BABETTE (*loukant po n'crèveur di l'ècran*).

Qui sèreut-c' bin çila? N'est-c' nin noss' commissaire?

JACQUE.

J'ârè sûr mi paquet.

BABETTE (*à pàrt*).

Diè vôïe qui n'mi veuss' nin.
Sèreut-i intré cial po prind' mi signâl'mint.
Il est plein d'lais-m' è pâïe.

JACQUE.

Enfin, arriv' qui plante?

BABETTE.

Ni sèreut-c' nin téll' feie, li galant dè l'siervante?
I s'dimouss' dai, Signeur!

JACQUE.

Ni pierdans nin nos' timps,
Qu'on n'mi veuss' comm' çoula.

BABETTE.

Ji n'y comprinds pus rin.

JACQUE.

Châssans bin vite nos cotte.

BABETTE.

Po c'côp cial ji m'i piette!
Ji m'attindév bin pô à veie les marionnette.

JACQUE.

A c'st-heur' ji sos-t-à-l'âh, noulu ni m'a veïou.
Et si minm' çoula est, on n'ma nin riknohou.

BABETTE.

I s'a moussi à feumme! Quél' hardiess', dial' m'arawe,
C'est bin sur onc qu'est v'nou po v'ni fer pistagrawe.
Ni d'hans rin. Rawârdans.

Scène X.

BABETTE, JACQUE ET COLAS.

COLAS (*loukant tot âtou d'lu*).

Vos estez dèjà là!

JACQUE.

A-j' situ vite?

COLAS.

Awè!

BABETTE.

I d'vise avou Colas.

COLAS.

Ni v's at-on nin veyou?

JACQUE.

Personn' n'èl' sâreut dire,
Ca d'sogn' qu'on n'mi pissah' j'a rintré po l'lârmîre.

COLAS (*à pârt*).

Ji li a fait trop longu' surmint. C'est co hureux;
Ca s'ell' aveut veïou tot l'vinâve èl sâreut.
Et d'on deugt qu'i n'âreut, ell' vis è freut on bresse.

JACQUE.

Enn' allez-v's, maiss'?

COLAS.

C'est sur, chaq' si tour, comme à k'fesse,
Et si l'dam' dimandéve ossi bin après mi,
Aïz bonn' sogn' dè dir qui j'sos-t-à mon Remy,
Qu'ell' ni m'vinss' co chanter comm' todis l'minm' pasqueie.

JACQUE.

Et s'ell' m'èvôïe veï?

COLAS.

Vinez à mon Laquaie.

Scène XI.

JACQUE, BABETTE.

JACQUE.

Todis à mon Laquaie, ji n'sés nin, mais ji creux
Qui n'y a sur avou lu 'n'pitite saquoi à jeu,
I fait bin trop d'an'chou avou l'maiss' dè l'mohonne
Et là ouis-c' qn'on l'veut bin c'est avou ses bobonne
Qu'il apoitte à Tonett' pinsant s'fer veie volti;
Dismèttant qu'ell' li hé ossi foirt qui l'pèchi.
Et s'a-t-ell' bin raison!! Fâreut avu bon gosse,
In homm' qu'a cinquante an et qu'est d'jà tot halcrosse.
Ji direus bin comm' leie, i fâreut 'nn'avu faim
C'sèreut l'dièrin des homm' qui ji n'èl voreus nin.
(*Babette ronfelle.*)
(*Jâcque houtant.*)
Qu'est-c' qui c'est qui c'brut là? Çoula vint dè l'coulèie,
Ci n'sâreut ess' qu' in'biess' : drovians l'ouh dè l'haïèie.

BABETTE (*songeant*).

Et mes çens' don, pagnouf?

JACQUE (*tot èwaré*).

In homme!

BABETTE.

M'âreus' s'rouvi?

JACQUE.

Et mi qu'est cial tot seu! Ji m'va sur fer d'hâssi!!

BABETTE.

Fât portant qu'ti m'les donne.

JACQUE (*doviant l'gardurobe*).

Hapans todis l'fisik'.

BABETTE.

Si ti n'mi les donn' nin ji t'va roï t'perrique.

JACQUE (*arriv' avou s'fisike*).

Qui vique!... Qui vique!... Qui vique ou ji v'va soffler jus...

BABETTE (*court avâ l'scène*).

A voleur! A moudreu! (*Ell' si jette à 'g'no.*)

Grâc', po l'amour di Diu.

JACQUE.

Là, qu' j'araw'! c'est Babette dai!

BABETTE.

Eie! laid nihilisse?

JACQUE.

Bin t'as dè l'chanc'.

BABETTE.

Quéll' sogne, j'âret sur li jènisse.

JACQUE (*à pârt*).

Kimint n'l'a-j' nin veïou!! Ji n'y veus pus qu'dè feu,
C'n'est nin portant 'n'filoute.

BABETTE.

Ji t'prinds po on moudreu.

JACQUE.

Jâse on tot p'tit po d'mi; ca j'aveu l'minme ideie,
Si ji n'ti riknoh nin, c'enn' esteut fait di t'veie.
A c'st-heur' nos beurans l'gotte.

BABETTE.

Çi n'sèreut nin mâva
D'avu 'n'pitit' roqueie po fer passer çoula.

Ca ji tronl' si téll'mint qu'ji n'tins pus so mes jambe;
Aboutez-m' in' cheïr' ca j'sins qu'i m'prind des crampe.

JACQUE.

Buvans todis çou cial, c'est dè vî malagâ,
Si çoula n'fait nou bin, ca n'fret nin sur dè mâ.

BABETTE (*buvant*).

Louk' volà 'n'saquoi d'bon? Est-c' qui l'boteie est plinte?

JACQUE.

Nos r'mettrans d'laiw' dissus, buvez todis sins crainte.

BABETTE (*vudans l'deuxinme*).

Çoula s'lait avaler!

JACQUE (*rimplihant co*).

Buvans tant qu'il est bon,
On dit qu'c'est sovèrain po k'chessi l'pâmoison...

BABETTE.

J'èl sins bin po mi minm'.

JACQUE.

Mais Babette expliqué ve?
On p'tit pô? qui fiv' cial? Ess' qui l'maisse....

BABETTE.

Çou qu'ji féve!!
Ni pins' nin si vit' mâ; ji n'a nin des longs deugt,
C'est tot rawârdant t'maiss' qui j'm'èsokta â feu.

JACQUE.

Ni v's mâv'lez nin, Babette.

BABETTE.

Ni m'dinez nou côp d'patte,
C'est comm' ji v's ètinds v'ni, vos vôrîz taper n'hatte
Qui ji n'a mâïe poirté.

JACQUE (*à pârt*).

Tot' ces veiès gins là
Sont co pé qu'des effant. (*Haut.*) Ni pârlans pus d'çoula,
M'avez v's veïou rintrer?

BABETTE.

Awè, èdon, bel homme!

JACQUE (*à pârt*).

Fallév'-t-i qu'ell' fouh' là!

BABETTE.

Si j't'a veïou!

JACQUE (*si sèche po l'tiesse*).

Meie tonne!

BABETTE.

Et s't'a-j' veïou d'hâsi, c'est bin mi.

JACQUE (*à pârt*).

Qué guignon!
Louquans di l'èdouler qui ça n'vâïe nin pus long.
(*Haut.*)
Babett', ji v's dirè tot, prustez-m' on pau l'oreie,
Mutoi porez-v's téll' feie mi d'ner on p'tit conseie.
J'ainmév' li feie di cial qui personn' n'èl saveut
Quand ji veïa so l'foïe qu'on d'mandéve on scrieu,
Ji m'dit : vola l'affair' qui s'présint' à merveie
Ji m'fret veï volti des parint et dè l' feie.
Adon ji d'mandrè s'main...

BABETTE (*fant des èclameûr*).

Aie! binamé bon Diu!

JACQUE.

Leïz-m' on pau d'viser, vos allez tot savu.

Mais l'maiss' qu'a des ideie contrair' à tot' les aute
Dèrit qui n'mi falév' qui moussi à crapaude;
Ji d'va bin accepter pusqu'èl voléve ainsi!
In aut' poléve avu li minme ideie qui mi
Et j'âreus stu lârdé.

BABETTE.

Bin vola dè l'hardiesse!

JACQUE.

Qu'est-c' qui vos friz, Babette, mettez-v's on pau è m'plesse?

BABETTE.

C'est in' mâseie affaire qui v's avez so les rin :
Si jamâïe on l'saveut, vos è sâriz po k'bin.

JACQUE.

J'èl sés bin dai, Babette. Ni m'vinez nin fer sogne.

BABETTE.

Ossi bin vos qui l'vî, v's avez tos deux l'rogne.
Vos polez bin v's gretter.

JACQUE.

In' bell' consolâtion!

BABETTE.

Voriz-v's co téll' feie fer les pleu pus s'pè qui n'sont?

JACQUE.

Fât qu'ji vâïe jusqu'à bout, quand ji d'vreus piett' mi câse.

BABETTE.

Ci n'est nin l'bon moyin po d'mani d'vins ses grâce.

JACQUE.

S'ell' li saveut, awè! J'enn' âreus fait assez.
Mais ji li a fait creure, int' nos deux, qu'j'a on fré.

BABETTE.

Et vos fez l'fré et l'soûr ?

JACQUE.

I fât bin.

BABETTE.

Quéll' ficelle !
Et c'est d'l'amour çoula ! Voleur tromper l'bâcelle !

JACQUE.

Ji l'a fait sins l'voleur ; j'ennè sos-t-ennocint.

BABETTE.

Et tot 'nn'estant l'coupâb' vos v's è lavez les main.

JACQUE.

Qui vous-s' don fer, Babette ?

BABETTE.

A-c'st-heur', j'a st-ine ideie,
Lais-m' fer seûl'mint. Ti vas quèri misére à l'veie,
Po t'fer mett' di costé,.. quand ti d'vreus t'prinde â ch'vet.
Nos aring'rans l'affair' ; aboutez-m' voss' paquet,
Qui ji cour' vite èvôïe.

JACQUE.

Qui ji v's donreus mes hâre !
Awè, po l's aller vind à mon Mareie Debâre.

BABETTE.

Ji n'pous mâ, nocint Gille ! Vos n'mi k'nohez sur'mint,
N'a-ju nin tot costé li confiince dè gin ?

BABETTE.

Leiiz-m' fer ji v's è preie,
Comm' j'arring'rè çoula
Ji m'ving'rè so Mareie
Et co mi so Colas
Tot v's aksègnans l'bonnè vôie
Dè sorti d'voss' brôdion,
Maiss' Colas et Marôie
Sèront les deux dindon.

JACQUE.

Ji v'lais sûr' voste ideie
Vos k'nohez ces gin là,
Si vos wangni l'pârteie
Ji v'rivârè çoula.
Si vos m'aksegni l'vôie
Dè sorti di m'brôdion,
Maiss' Colas et Marôie
Sèront les deux dindon.

Scène XII.

JACQUE.

JACQUE.

Qui ji li quir' misére! elle est d'jà tot' troveie.
Tot fant qu'ell' rinturet j'ârè sûr mi maneie,
Ca comm' ji l'a veïou cangi d'tot' les coleûr
Si ji n'sos nin splinki j'ârè sûr dè bonheûr;
Ell' mi féve in' narenn' ossi longu' qu'in' samainne,
Tot d'hant qui m'soûr n'esteut qu'in' bonn' gross' ennocinne,
Qu'ell' dureut baicôp mi po wârder les pourçai,
Enfin elle a fait d'mi on si mâssi tâv'lai
Qu'j'esteu so l'pont dè dir' : vas â dial' qui t'èpoite,
Mais tot r'poirtant mes oûïe so l'visège d'à Tonette
Ji div'na doux comm' souk et comm' d'in' eschant'mint
Ji léha d'vins ses oûïe çou qu'ell' pinsève â d'vins.
Ses chif' si colorît, si p'tit' bok' soriéve,
I m'sonléve à moumint qui si p'tit coûr battéve;
Et po n'rin fer veï j'èll'si dèrit : Houtez!
Ji l'irè veie torat', qui j'sâïe dè l'rismostrer,
Et si ji n'y wangn' rin vos l'pôrez mette à l'poite.
Mais tot r'tappant m'côp d'oûïe, Tonett' mi fait n'clignette;
A-c'st-heur' ji n'sés si l'dam' l'âreut téll' feie veïou,
Mais leie, avou l'matante, fit tot comm' on samrou,

V's âriz dit deux aguess' divins des chaudès cinde;
Et ji n'esteus nin clér', çou qu'j'a polou comprinde,
Ca 'l' mi louqui tot' deux comme on vraie galapia,
J'oïa minme eunn' qui d'hév' : « Qu'est-c' don qui c'jojo là?
Di ouis c' vint-i don lu? C'est surmint 'n'crass' di Bêche. »
Ji fa l'ci d'nin l'oï po spâgni dè messège,
Et j'èll'si d'ha : Diè wâde!

Scène XIII.

MAREIE, TONETTE, JACQUE.

MAREIE (*à s'feie*).

Allez, montez là-haut!

TONETTE (*plorant*).

Qu'est-c' qui j'è pou, don mi!

JACQUE (*à pârt*).

Ji va sûr avu m'côp.

MAREIE.

Et vos, passez vit' cial, qui ji v's disfaiss' voss' masse.
Vos pinsez qu'ji n'seuie nin â corant d'çou qui s'passe
Ji sés tot, vos n'sâriz rin cachi!

JACQUE.

Rin cachi!
Ji n'comprinds nin, noss' dame, espliquez-v's on pau mi.

MAREIE.

Ni fez nin l'ennocinn'.

JACQUE.

Ji v's èl dit comm' à k'fesse.

MAREIE (*à pârt*).

Ji n'sés nin qui m'rattint qui j' n'èl râïe nin po l'tiesse.

(*Haut.*)
Vos d'vez fer avou m'feie tot' sôrt di côp fôré,
Et ji l'a bin veïou torate avou voss' fré,
Qui l'a v'nou araini â pus bai dè l' paveie :
In homm' qu'esteut por leie toumé fou des nuleie.

JACQUE.

Qwand on vout batte on chin on trouv' todis on bois.

MAREIE.

Qu'enn' a-j' onc disos l'main, j'èl' sipèie à bokèt
A pus bai d'voss' cabosse !

JACQUE.

Aie ! J'èl vôreus bin veie !

MAREIE.

Qui racontez-v's, chiniss' ?

JACQUE.

Vos n'èl friz mâïe qu'in' feie.

MAREIE.

Ci n'sèreut qu'eune ossi, mais eun' qu'è vâreut deux,
Ca ji m'sins l'foic' don ch'vâ, quand ji sos è m'plein dreut.

JACQUE.

N' m'adusez nin todis !

MAREIE.

Si j'aveus des èkneie !
Ca ji n'pous jamâïe mâ d'mett' les main so 'n'cureie.

JACQUE.

In' cureie !

MAREIE.

Ji l'a dit.

JACQUE.

Rèpètez-l' co on pau

MAREIE.

Cureie!!

JACQUE.

Mâl' linw'.

MAREIE.

Chiniss'!!!

JACQUE.

Flairante!!

MAREIE.

Warmaïe!!

JACQUE.

Chameau!

MAREIE.

AIR : *La Petite Margot.*

Ji n'vis vous pus, sortez, nom d'un meie tonne,
Ji sos nâheie di tos vos côp fôré.
Dè s'fait' qui vos vinrit puni m'mohonne.
Et comm' j'à l'pâïe, j'ainm' co bin d'èll' wârder.

JACQUE.

Ji sos continne,

MAREIE.

Allez, dorlainne!
Dihombrez-v's vit', qui ji n'fasse on fouwâ.

JACQUE.

Ji m'ennè moque.

MAREIE.

Cloïz voss' boque!
Ou ji v'fais mette è l'prihon d'Saint-Linâ.

JACQUE.

Qui racontez-v's, è l' prihion? mi si bonne,
Mi direz-v's bin çou qu'ji v's a mâïe hapé?
Si ji sos pauv' ji n'deus rin à personne,
Et l'ci qu'a l'rogn' divreut todis s'gretter.

MAREIE (*tot r'lèvant l'tiesse*).

Ji sos hâtainne.

JACQUE.

Allez, nocinne,
Est-c' po vos cens' qui v's sèriz comme i fât?

MAREIE (*bouhant so ses mains*).

On a des prouve!

JACQUE.

Ci n'est qu'à loûve
Qu'on vièret l'ciss' qu'iret à Saint-Linâ

Scène XIV.

MAREIE.

MAREIE (*tote seule*).

Quél' hardiess'! Rawârdez si vos pinsez 'nn' ess' quitte,
Vos estez bin trompeie, ca ji vou qui l'chet m'pitte
Si ji n'vis fais pici! Vos apprindrez 'n' bonn' feie
Kimint qu'noss' commissair' rinètret vos orèie.
Çoula n'a nou respect po l'çi qu'èl fait viker;
Qui pins'-t-ell' ess, don leie, po m'vini husquiner,
Et v'ni vîrer so tot? Si contreut-ell' in' reinne,
Qui d'vins tot et po tot i li fâreut l'dièrinne?
Estant qu'ell' è d'vins s'toirt, ca çou qu'j'a-st-avanci
Ji creu qui n'y a noulu qui sâreut m'diminti;
On 'nn'a des prouv', salop'! C'est bin autchoi qu'des dote :
On n'sâreut nin v'ni dir' qui l'veie Mareie radote,

Volà, loukiz, l'papi qui l'baibai li a s'cri!
Ouis-c' qui li dit si bin qu'èll' veureut si volti,
Qu'i n'a nin dè l'forteunn', mais qu'il a des bons bresse,
Et qu'i'a l'espoir â cour dè tripler ses richesse.
Aie, binameie saint' Bâr'! qué complumint soucré!
S'on m'avoïve on s'fait, j'èl fais sur ècâdré;
Mais pusqui c'est po m'feie il l'âret l'an bisette,
Li joû qu'on li fat creur' qui ploureut dè berwette.
(*Elle li mette quéque pârt.*)
Kimint ni s'dis-t-i nin qu'c'est dè l'châr di mouton,
Qui des s'faitès bècheie ni sont nin po s'grognon.

Scène XV.

BABETTE, MAREIE.

BABETTE (*vint chouqui s'narenne à l'intrèie di l'ouhe*).

Est-c' qui Jâcqu'lenne est cial?

MAREIE.

Qui volez-v's à Jâcqu'lenne?

BABETTE.

Pas tot sortant torat' di l'èglis' di Fètenne
Ji veïa tant des gin qui loukit è bassin
Qui ji m'dèri : fât qu'n'âïe in' saqui toumé d'vins
Po rouffler comm' çoula! Et ji fa comm' les aute.
A m'grande èwarâtion, c'esteut in' pauv' crapaude
Qu'on v'név' dè rapèhi.

MAREIE (*tot' estèneie*).

Et vos l'avez veyou.

BABETTE.

Ell' ravisév' Jâcqu'lenne comm' s'on l'aveut pondou.

MAREIE (*fant des èclameur*).

Jésus! Mareie! Joseph! Ji sos surmint puneie.

BABETTE.

Ni d'falihez nin co, ji n'vis dis nin qu'c'est leie.

MAREIE.

Cia, Babette c'est leie, ji n'è vous nin doter,
Ca s'vos sâviz comm' mi tot çou qui s'a passé,
Vos l'pins'riz tot pareie. J'esteus téll'mint d'monteie
Qui ji v's l'âreus piter â pus bai dè l'paveie.

BABETTE.

Qu'aveut-ell' fait don, heie?

MAREIE.

Vos allez tot savu,
Mais seul'mint ji v'rik'mand' di n'el dire à noulu.

BABETTE.

Vos n'pollez mâ, Mareie, seïz pus confiante,
C'n'est nin dés oûie qui j'sés çou qu'c'est qui d'in' siervante.
J'ennè hâbite assez : i n'a nolle â mett' fou,
Elle' vis magn'rit vos s'melle èco n'saquoi avou.

MAREIE.

Eh bin! si v's el fât dir' j'a dishoviert in' lette
Qu'ell' aveut è s'ridan po r'mette à noss' Tonette,
Et l'lett esteut di s'fré; ouis-c' qui j'pola veï
Qu'elle esteut pus coupâb' qui l'ci qui l'aveut scri.
Ossi ji n'vis cache rin : j'enn' i d'ha pé qu'po pinde
Di tos les pus laids no qui v'sâriz mâïe ètinde
Di livreus', di filout', di d'metteus' d'union,
Qu'ell' ni k'hiereut nin s'veie sins passer po l'prihon.

BABETTE.

Çoulà c'est on pau foirt.

MAREIE.

J'èl sés bin.

BABETTE (*à pârt*).

C'est l'affaire.

MAREIE.

Mais d'vins l'fiv' qui j'esteus, ji n' m'âreus sèpou taire.
Ca ji n'sés qui m'a t'nou dè l'happer po les ch'vet :
Ji creus qu'tot' ses cliquott' n'ârit fait qu'des boket.

BABETTE.

A-c'st-heur' nos y estans, tot comm' ji pou comprinde
Vos avez-t-ak'çu l'plâïe tot li d'nant à ètinde
Qu'ell' n'esteut bonne à rin.

MAREIE.

J'enn' a dit pus qu'enn' est.

BABETTE.

C'est qu'vos avez dit l'vraie, qu'elle âret fait l'plonquet.

MAREIE.

Quèll' disgrâc' don, Signeur ! Et s'fré qu'deut v'ni torate !
Qui va-j'li dir', Ste-Vierge? I m' va sur taper l'hatte.
Et tot l'monde el sâret.

BABETTE (*à pârt*).

Elle est bin à r'pinti !

MAREIE.

Ji donreus tot à mond' po l'ravu tot près d'mi.

BABETTE.

I n'est nin dit qu'c'est leie, vos v's disolez trop vite.

MAREIE (*si hapant po l'tiesse*).

Cia, Babette, cia.... Binameie Ste-Brigitte!
Vinez don m'riquèri.

BABETTE (*à pârt*).

Ell' riclam' tos les saint.

MAREIE.

Ji n'ârè pus so l'monde on p'tit qwârt d'heur' di bin !
Ji l'ârè todis là!...

BABETTE.

Jans, rapâhtez-v's, Mareie;
Vos n'pollez nin portant ess' responsâb' di s'veie
Là qu'ell' s'âreut neï! Y polez-v's in' saquoi!
I fât bin s'fer 'n' raison; à l'volté dè bon Diè.

MAREIE.

Quoi fer? bon Diu! quoi fer?

BABETTE.

Si j'esteus è voss' plèce
Qwand c'est qui s'fré vinreut, ji li freus baicop d'fiesse;
J'ireus â divant d'lu tot comm' si rin n'esteut.

MAREIE.

T'as co raison, Babette, pusqu'il est amoureux
Di noss' pitit' Tonette (*à pârt*). Ni d'hans rin.

BABETTE.

Comm di jusse
Il est co timps pu târd di li fér des escuse.
Et vos veurez, Mareie, ça pass'ret comm' aut'choi.
Ni tusez pus d'si long.

MAREIE.

Ax oûie des homme, awè !

BABETTE (*prind ses jusse*).

Ji m'va todis veï s'on parol' dè l'crapaude.

MAREIE.

Awè, allez, Babette si ç'poléve esse ine aute.

Scène XVI.

MAREIE.

MAREIE.

Qué poids jus d' mi stoumak ; ji n'y oiss' trop pinser
Ji sèreus l'pus heureus' qui l'térr âïe mâïe poirté,
Ca j'âreus l' contint'mint, mi consciinc' sèreut nette,
Ji n' direus pus qui l'veie est sèmeie di creuhette.
Po v'dir' qui l'çiss' qu'a l'pâïe, qu'ell' ni d'mand' rin aut' choi :
Ell' vât por leie tot' seul' tot' les richess' d'on roi,
Et là ouis-c' qu'on veut bin c'est qwand elle est rèvolèie,
On n'oiss' pus comme adon enn' aller l'tiess' lèvèie.
S'on s'trouve à quéq' plaisir, on n'est pus è si assiette.
I v's sonl' todis qu'on va v's mett' li main so l'hanette.
Et viker comm' çoulà, vâreut mi dè mori !
Ca ci n'est pus viker ! Si vraie no c'est lanwi !
Et vola po l'jou d'ouïe çou qui m'pind d'sos l'narenne.
(*On bouhe à l' poitte.*)

Intrez !

Scène XVII.

JACQUE ET MAREIE.

JACQUE.

Bonjou, noss' dam', ji vins r'mostré Jacquelenne,
Tot comm' ji v's l'aveus dit.

MAREIE.

Oh ! Oh ! Seiz l'bin v' nou.
J'y songiv' tot pareie, ca ji v's a ratindou,
Divant di m' mette à l'tâv ; nos' din'rans tos essonne.

JACQUE.

Ji v'rimercih', noss' dam', ni v's dinnez nin ciss' pône.

MAREIE.

I n'a noll' pôn' la d'vins.

JACQUE (*à pârt*).

Li tour est bin jowé.

MAREIE.

Volez-v's vini, jône homm', nos irans d' l'aut' costé ?
(*A pârt.*)
Comm' i s'raviset bin !

Scène XVIII.

TONETTE (*tote seule*).

Qué disdu, qué tricballe !
On n'moureut nin pus d' brut so l'marchi ni è l'halle,
Vos diriz à moumint qui l' mohonn' vâie toumer.
Qui n' sâreut rin, direut : Qui n'a t-i d'arrivé
Po pamer comm' çoula ? Et po 'n'pitite biestreie
Qu'ennè vât nin li d'vise.

Scène XIX.

COLAS, M. LAQUAIE.

M. LAQUAIE.

Oh ! vola voss' jôn' feie !

COLAS.

Vos n' sariz mi toumer, espliquez v's int' vos deux
Tant qu'elle est cial tot' seule.

M. LAQUAIE (*li fant 'n' grande révérince*).

Mam'zell' !

TONETTE.

Bonjou, Monsieu.
Vinret-i à s' parole ?

M. LAQUAIE (*à pârt*).

Kimint fât-i m'y prinde
Po n'nin fér rir' di mi ?

COLAS (*à pârt*).

Ji m' rafeie di l'ètinde !

M. LAQUAIE.

Mamzell' Tonett', ji vin po v'grusiner n'saquoi.
Dispôe longtimps ji souff' di v's ainmér !

TONETTE (*à pârt*).

Pauv' valet !

M. LAQUAIE.

Vos m'plaihî si tell'mint qui qwant ji pette mi somme
Ji v'riveus tot près d'mi....

TONETTE (*à pârt*).

Fareus-t-avu faim d'homme

M. LAQUAIE.

Comm si v's esti déjà....

TONETTE (*li côpe li parole*).

Pa, vos songiz sûrmint,
A l'ag' qui vos estez, mi fer dè sintumint !

COLAS (*tot d'nant on côp d' coude à Tonette*).

Tot doux, tot doux, Tonett' ! Songiz qu'il a des pèce.

TONETTE (*tote mâle*).

Allez, vos m' friz biu rire.

COLAS (*fait on d'meie tour et donne on cop d' coude à Laquaie*).

On p'tit pau dè l' hardiesse.

M. LAQUAIE.

Ji r'grett' baicop, mamzell', qui ji n'a pus vingt an,
Mais j' sos todis jône homme.

TONETTE (*int' li haut et l' bas*).

On bai jône homm' portant !

COLAS (*fant co l' minme gesse.*)

Acceptez-l', ènnoceinne, il est câsi capote.

TONETTE (*à pârt*).

I sereut bin m' grand pér' !

COLAS (*à M. Laquaie*).

Prindez l' po les minotte.

M. LAQUAIE (*prind l' main d'à Tonette tot 'l' bâhant*).

TONETTE (*si r'sèchant*).

Enn'alléz-v's, laid mâcrawe, ou ji v's vas bouhi jus.

Scène XX.

LES MINME, LOUISE, M. CABAI.

Vola, mi p'tit' Tonett', li jône homm' di Hannut.

M. LAQUAIE (*à pârt*).

Va t-on m' côper l'avôn' ! !

TONETTE.

Bonjou, Monsieu !

M. CABAI (*dinant l' main à Tonette*).

Mam'zelle !

On n' m'aveut nin trompé tot d'hant qui v's estiz belle.

TONETTE.

Bell' qwand ji sos tot' seul' !

M. CABAI.

Ci n'est nin po v's flatter
Ca ji n'a mâïe veïou....

LOUISE.

Vos l'allez fer gletter.

(*Louis' va s'aspoï so li s'palle d'à Colas so l' timps qui les amoureux si diviset.*)

Kimint l' trovez-v's, Colas ? C'est l' jône homm' po Tonette.

COLAS (*s' risèchant*).

Ji trouv' qui j'ainm'reus mi ses talon qu' ses bèchette.

LOUISE (*tote èwareie*).

Oh ! oh ! po quell' raison !

COLAS.

Ji n'a noll' à v's dinner.
Ca vos fri baicôp mî di v's aller porminer
Qui di v's mêler des aut'.

TONETTE.

Papa, fez tot douc'mint.

COLAS.

Po qui m'prindév' don heie ! po on bon ennocint
Si c'n'est nin po ci cial, vos coiffrez Saint' Catrenne.

LOUISE.

Torat', po v's fer plaisir, ell' si va fer bèguenne.

COLAS.

Melez-v's di vos affair'.

LOUISE (*à pârt tot r'louquant M. Laquaie*).

Vola portant on bai
On l'mettreut è jârdin po fer sogne âx ouhai.

M. LAQUAIE.

Poquoi m'louquiz-v's, noss' dam' ?

LOUISE.

Vos valez on loukège.
Torat'.... vos m'difindrez di v's waiti è visège.

M. LAQUAIE.

Vis deut-on quéqu' saquoi ?... Vos jâsez d'vins vos dint.

LOUISE.

Est-c' vos qu'm'el difindreut ?

COLAS (*à M. Laquaie*).

Prindez-l dè l'main qui vint.
C'est qu'ell' ni sét nin mi.

LOUISE.

Allez-è, laid Nicaise !

COLAS.

Ca l'ci qui s'prind âx feumm' si prind todi à s'maisse.

M. CABAI (*à Colas*).

Qui vous-ju dir', Monsieu, côpans tott' discussion :
Poquoi m'avéz-v's fait v'ni ?

COLAS.

Ji v's dimand' bin pardon.
Ji n'a mâie pârlé d'vos.

LOUISE (*ratemint*).

Vos r'tournez voss' visège.

COLAS.

C'est bin vos et Mareie qu'on fait tos ces messège.

LOUISE.

A-c'st-héur' qui Mareie vinss' ji v's el vas fer prover.

Scène XXI.

COLAS, MAREIE, LOUISE, TONETTE, M. LAQUAIE.
M. CABAI.

MAREIE.

Qui gnia-t-i! qui gnia-t-i?

LOUISE.

I gnia qu'voss' Colas nôie
D'avu fait v'ni Monsieu.

COLAS (*ratemint*).

Awè, pârlez, Marôïe.
Vis a-ju jamâie dit qui s'polév' présinter?

MAREIE (*louquant tos les visège*).

I n' s'agit pus d'Monsieu.

M. CABAI.

Tins!

M. LAQUAIE.

Est-c' mi qu'vos quèrez?

MAREIE.

Ci n'est ni onc ni l'autt'.

Tos essonle.

Kimint! ni onc ni l'autte!

MAREIE.

Asteur vos l'allez veie! c'est qui gnia 'n'treusaimme haute!

TONETTE (*à pârt*).

Vo'nnè là on treusinm' ! si c'polléve ess' li bon !

MAREIE.

Volez-v's vini, jône homm' ?

COLAS.

Tonette ! fez attintion,
Ca v's poriz v's è r'pinti.

LOUISE.

Tonette, seïz sûtèie ;
Ni v's hastez nin trop vit'.

Scène XXII.

LES MINME, JACQUE *vinant dèl' poitt' d'a costé*, BABETTE *po l' cisse dè fond.*

JACQUE.

Diè wâd', tot' li kpagneie !

TONETTE (*à pârt to fant des èclameur*).

Jesus ! Mareie ! Joseph ! C'est justumint cilà !

COLAS (*mette ses berrique*).

Laiïz-m' mette mes berrique ! !

JACQUE (*va d'ner l' main à Tonette*).

Mamzell'....

COLAS.

Li scélérat !
Qué tour qui m'a jowé (*I hapeine cheïre.*) Fât qu'ji li speie si tiesse.

MAREIE.

Bouhiz mâie ! bouhiz mâie ! ! (*Elle rattint Colas.*)

COLAS.

Voléz-v's mi lacher m' bresse !
Ou v's m'el pâierez por lu.

MAREIE.

Qu'est-c' qui l' valet v's a fait ?

BABETTE (*à Colas*).

Loukiz à vos, Colas, ou v's estez d' vins 'n' laid' pai.

TONETTE (*à Jâcque qu'a sogne*).

Ni prindez nin astèm' : c'est on grand vint sins plaive.

COLAS (*si sèche fou dè bresse d'à Mareie*).

MAREIE.

Bouh' don qui ji t'èvôie mes cinq macralle so t'jaive !

BABETTE (*à Colas*).

Colas, ni mohiz pus si vos estez suti,
Ca s'on saveut l'fin mot vos pôriz v's è r'pinti.

COLAS (*s'happant po l'tiess'*).

Ji sos vindou ! tonnire !

BABETTE.

Awè, mais c'est d'voss' fâte !
Fez bin, vos trouv'rez bin.

COLAS.

(*A Babette.*) Ti sés tot ? (*A Jacque.*) Fâx Pilâte !
Vos m'el pâierez, allez, rawârdez on ptit pau.

MAREIE.

Qui v's a-t-i fait ? dihez !

COLAS (*s'èpoirtant*).

Fât qu'ji li donn' si côp....

MAREIE (*dâre so Colas*).

AIR : *ah! de la valse.*

Ni v'nez nin miner voste arège
Ca vos avez i'bîhe è visège.

BABETTE.

Colas ni fez nin des messège
Ou vos v's allez fer mett' divins,
Louquiz dè d'mani d'vins ses grâce.

COLAS (*plorant*).

Poquoi fât-i qu'ell' poitt cou d'châsse?
Et m'fer passer po ine èplâse
Ax oûie di tot' ces bravès gin.

BABETTE.

Vas-è, ti t'mâvell' po 'n' chichèie,
Lais sonner l'mestré comme i va,
I fât s'dir' qui c'est l'destineie
Et dè n'nin plorer po çoula.

COLAS (*s'sèchant po l'tiesse, so l'timps qu'les aut' danset, sâf Colas, Marcie, Babette et Mr Laquaie*).

Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

BABETTE.

Ni v'tapez nin l'fâte onc so l'autte,
Vos avez tos deux gâté l'vôte,
Et s'i fât qu'ell' si raccommode
Louquiz di v's diner li p'tit deugt.
Vos savez qu'l'union fait l'foice
Louquiz dè r'serrer l'coron lesse,
Qui v's troveh' divins voss' viiesse

(*Mostrant Jacque.*)

On baston po v's miner tos deux.
Sins s'èpoirter po des chicheie,
Lais sonner l'mestré comm' i va,
I fât s'dir qui c'est l'destineie
Et dè n'nin plorer po çoula.
Ah! ah! ah! ah!

(*I danset turtos, Colas avou Mareie, Babette avou M. Laquaie, Tonette avou Jâcque, Louise avou M. Cabai.*)

JACQUE (*avou Tonette à s'bresse*).

A-c'st-heur' qui noss tèche est rimpleie,
Kimint trovez-v's ciss comèdeie?
L'auteûr vout savu voste ideie
Tot s'attindant â p'tit grain d'sé.
Comme i n'ainm' nin les fâx visège,
Vos friz bin dè dire ouis-c' qui pèche.
Et si pou co rabatt' les tèche
I s'fret 'n'jôïe dè l'ratitoter.
Et si minm' vos 'nnè fez 'n'risèie,
Qui n'si mosteur' nin pus mâva;
Qui s'deie ossu qu'c'est l'destineie
Et dè n'nin plorer po çoula.
Ah! ah! ah! ah!

ON JUDI D'FIESSE

TÂVLAI POPULAIRE EN IN AK EN VERS

PAR

Joseph VRINDTS.

DEVISE :

Vix sov'nir di m'jô'nesse
Ti m'rappell' li bai timps.

PERSONNÈGE :

JANNESSE, *câbarti*, 45 an.

HOUBERT, *li houlé, chanteu d'létaneie* (1). 60 an.

BAPTISSE, *li sonneu* (2), 55 an.

QUÈQUET, *pompier*, 35 an.

BROULANT BALANCE, *galant d'à Tonette, sergent pompier*, 30 an.

JÈJÈ *paijsan*, 20 an.

TONETTE, *feie d'à Jannesse*, 25 an.

(1) Li chanteu ax potale. (Voir A. Hock, *Mœurs et coutumes bourgeoises au pays de Liège*, page 194.)

(2) A. Hock, *loc. cit.*, page 69.

ON JUDI D'FIESSE

Tâvlai populaire èn in akte en vers.

Li scène riprésinte ine plèce publique; on café à dreute avou tâve et chèire à l'ouxhe; des drapeau et des maïe [1] gârnihet l'plèce.

Scène I.

JANNESSE (*donne à magni à coq qu'est so 'n' tâve divins 'n' chève*).

(*A coq.*)
Tins, magne! ca ti n'sés nin pus târd qui qui t'magn'ret;
Vocial ti dièrinne heur', toratte on t'ahôrret.
(*A public.*)
On-z-a bin raison d'dir' qui l'dièrin jou dè l'fiesse
Est l'pus amusant d'tos; li judi vât tot l'resse!
On côp' li tiesse â coq, on s'dispute on p'tit pau,
On jâs' d'ajiercih'mint, chascun' vout vanter s'côp;
Enfin c'est on qwârt d'heur' qu'on pass' bin agréâbe,
Li sonk court, li coq brait, on-z'-ètind les côp d'sâbe,
Li ci qu' n'attrap' nin l'tiess' vout qui l'coq s'a r'sèchi;
L'aut' dit qu'el bouhreut jus si pollév' rik'minci.
Tot dè long dè l'journeie ci n'est qu'plaisir et jôïe,
C'est co pé qui l'dimègn' ! Ca tot' avâ les vôïe
Les feumme â bai jâgô vinet vèï les jeu.
Li câbarti fait s'chet : ci jou là tot l'mond' beut;
I fâreut trint' six bress' po siervi les pratique,
Si ji n'aveus nin m'feie qwand m'vint in' si fait' lique

[1] Branches d'arbres qu'on allait couper le samedi de la fête pour orner les maisons et les places publiques.

Ji n'sés çou qu'ji d'vinreus divins on s'fait houhou !
Main Tonett' po siervi c'est vraimint on spirou :
Elle a l'tour di s'fer veie volti di tot' mes cande,
C'est l'violon dè l'mohonn'; main c'est damag' qu'ell' hante!
Ji comptév' tot' bon'mint èl warder tot près d'mi
Deux ou treus an d' pus, main l'ouhai vout qwitter l'nid.
J'a fait çou qu' j'a polou po m'sipâgni ciss' pône,
C'est qu' po s'mette è manèg', Tonette est co foïrt jône.
Enfin! qui volév' fer? S'ell' li vout, fâret bin,
C'est çou qu' ji d'hév' toratte à Houbert, si pârrain.

CHANT I.

(AIR : *Où peut-on être mieux....*)

Ni fans pus dès messège (*bis*)
Qui m' bâcell' si mareie,
J'a fait pareie. } (*bis*)
Qu'in aute el faisse avou }
J'el lais marier } (*bis*)
Avou s' pompier }
Ji sés qui s' cour el vout.

(*Pârlé.*)
I fât qu' tot bois s'cherreie ! Dèmons qu'ell' seuïe hureuse,
C'est tot çou qui j' sohait', ca m'feie n'est nin 'n' correuse,
Elle mèrite on brave homme. Main ni tourniqwans nin,
Houbert, qui m'a qwitté tot m' dihant qui j' fév' bin,
Aret stu sos ses vôïe po li dir' qué novelle,
Allans fer noste ovrèg' ca l'journeie sèret belle.
(*A coq.*)
Vinez, vî camarâd', nos v's irans'-t-apresté
Po qwand les cand' vinront qu'on v's trouve attitoté,
Vos vinrez-t-avou mi fer 'n' novell' kinohance
Ca fât qu' ji v's prinss' mèzeur' po trawer l'cou dè l'bance. (*I sorte.*)

Scène II.

BROULANT, BAPTISSE ET QUÈQUET (*intret tot fant on crâmignon*).

CHANT II.

(*Air de cramignon.*)

BROULANT (*chante*).

Après c' jou cial c' sèret fini ; (*bis*)
Tos les plaisir sèront banni. (*bis*)
Dè l'fiess' di noss' poroche
C'est l' dièrin jou qu'on poche !
Pochans, d'vertihans nos :
Qwand c'est l'fiesse on fait l'sot.

(*Pârlé.*)
C'est oufe li dièrin jou, loukans d' nos amuser,
Ca mâ qui l'fiess' ni r'vinsse, in an s' va co passer,
Profitans d'ciss' journeie, rouvians tourmint, mâ d'tiesse.
Chantans comme des pîson : c'est l'dièrin jou dè l'fiesse !

BAPTISSE.

Qwand n's ârans l'bâb' brouleie, nos frans Mathî l'ohai,
Dimain c'est co on jou qui n'est nin des pus laid.
Nos irans-t-èterrer d' lez on marchand d'clicotte
Les vîx ohai d'jambon : n's ârans po fer ribotte.
Après d'main c'est sèmedi nos pôrans nos r'poiser.

BROULANT.

Nos n'estans nin co là po dèjà 'nnè jâser.
Ouïe, li judi d'noss' fiess', li pus bell' des journeie,
Qu'on n'tûs' qu'à s'diverti, qu'on faiss' vini 'n' tourneie. (*I boûhe.*)
Ça nos rindret joyeu, (*A pârt.*) et j'veurè mes amour.

BAPTISSE.

On bon grand verr' di vin po nos drovier li cour.

Scène III.

Les même avou JANNESSE.

JANNESSE (*intrant*).

Kimint? c'est d'jà vos aut', vos n'ârez nin à v's plainde :
Ciss' fiess' vis âret fait di song pus d'in' bonn' pinte.

BAPTISSE.

Ah! bin c'est comm' çoula! c'est l'fiesse ou ci n' l'est nin;
Li plaisir pass' trop vit' : nos saisîhans l'moumint.

JANNESSE.

Qui v's fâret-i siervi?

BAPTISSE.

In' saquoi qui ramoïe!

QUÈQUET.

Li boteie d'hîr à l'nut' nos n'el rèfus'rans mâïe.

JANNESSE.

Ji v's vas quèri çoula.

BROULANT (*à pârt*).

Ni sèreut-ell' nin cial,
Ou bin aprest'reut-ell' dèjà ses hâr' po l'bal?

BAPTISSE.

Mi cour ennè va tot qwand ji tûse à l'boteie!
Ossu s' plaihiv't-on hîr? Enn' avis-j' so l'oreie?
Si l'feu fouhe è noss' coirps nos n'aris nin tant bu!

BROULANT.

Por mi j'enn' aveus m' compt' ca j'ennè polév' pus.

QUÈQUET.

Si vos avez stu sau, c'est dè l'fât' d'à Tonette :
Vos l'avez trop' louki.

Scène IV.

Les même avou JANNESSE.

JANNESSE (*intrant avou quate verre et 'n' boteie*).

Vocial in' bonn' gourjette !
C'est l'fî même qu' hîr à l'nut', sâf qu'il est 'n' gott' pus vî.

QUÈQUET.

A noss' santé ! (*I buvet.*)

BAPTISSE.

Qué goss' ! c'est-on v'lours è gosi !
Et dir' qui c' n'est qu'à l'fiess' qui l'ovri sawoureie
Li bon vin qui l'richâ beut chaqu' jou à l'heureie !
Ji freus 'n' creu so l'pèquet si j'aveus les moyin,
Po esse tofer joyeu j' beureus todis dè vin.

QUÈQUET (*à Baptisse*).

Si v's è buvîz chaqu' jou, vos ârîz 'n' rog' narenne,
Adon qu' direut-on d' vos avou 'n' si fait' rècenne ?

BAPTISSE.

C'est l'bon vint qui soffèle è visège dè sonneu !
V'là çou qu'on pôreut dir'.

BROULANT.

C'est l' dièrinne qu'est l' meïeu,
Ca l'forteun' ni louk' nin todis çou qu'on ravisse.

BAPTISSE.

Tot rattindant qu'ell' vinss' si mette à noss' siervice
Vudans todis l'boteie, çoulà nos fret dè bin ;
C'est l'fiess', nos estans rich' pusqui n's buvans dè vin,
Douc' liqueur qui nos donn' dè l'vigueur et dè l'foice,

Et comm' c'est ouïe judi, dè coq nos côprans l'tiesse (1).

QUÈQUET.

Ah! coper l'tiesse â coq, c'est sûr à mi l'pompon!
Ca j'a co stu wangni li prix dè l'fiesse â Pont (2)
L'âret dimègne in' an.

JANNESSE.

Ji n' mi rinds po personne!
J'a wangni pus d'on prix so l'plèc' dè l' Mâle Mohonne (3).
Ji n' bouhiv' mâïe qu'on côp qwand c'esteut di m' jôn' timps,
J'a bû co traz' bons verr' tél'mint qui j' bouhiv' bin.

BROULANT.

Nos 'nnè beurans co ouïe, main côper l'tiesse â coq!
Fât avu d'on bourria li coûr deûr comme on bloc,
Po prinde on s'fait plaisir.

BAPTISSE.

Ci n'est todis qu' in' biesse
Et sûr qui n' sint nou mâ qwand on lî côpe li tiesse!

BROULANT (*à Baptisse*).

Si c'esteut voss' makett' qu'on vôreut maker jus
N'âriz-v's nin dè bâbâ qwand c'est qu'on bouh'reut d'sus?

BAPTISSE.

Ji n'sos nin d' ciss' sôrt-là, c'est qu' mi j'a r'çu l' batème!
A çou qu' vos racontez vos d'vriz mî prinde asteme
Ca, jâser comme vos l' fez, li ci qui v's ètindreut
Mi prindreut po 'n' gross' biess'. Si mêm' ji poit' li creu
C' n'est nin dè song di coq qui court divins mes vône!

(1) Coutumes qui sont strictement défendues aujourd'hui.
(2) Fête du pont d'Amercœur (Saint-Remacle-au-Pont).
(3) Ancienne place, aujourd'hui rue St-Eloi (Outre-Meuse).

QUÈQUET (*à Baptisse*).

Vos rouvîz l'timps passé ; sov'nez' v's qui v's estîz jône.
Qwand v's vèïz 'n' bell' poïett' vos estîz tot foû d' vos ;
S'in' crapaud' vis jasév' vos div'nîz comme on sot !
Est-c' qui v's rouvîz c' timps là ?

BAPTISSE.

Ces jou-là sont èvôïe,
Qui l' vî timps d'meure è pâïe, ni tuzans qu'à prind' jôïe.
C'est l'fiesse ! ètindans-nos, querrans 'n' aute amus'mint :
Qu'on laise li tiesse â coq et wardans l'ètind'mint :

JANNESSE.

Côpans l'affaire â court et si vos 'l trovez bonne,
L'ideïe qui ji v's vas d'ner ni fret toirt à personne.
Nos nos amus'rans bin si nos estans turtos,
Comm' des bons camarâd', d'accoird dè spiï l'pot (1).

CHANT III.

(AIR : *Turlurette, ma tante Turlurette.*)

BROULANT.

Quell' bonne ideie qui v's avez
Allans bin vite aprester } (*bis*)
On vî pot, in' veie pailette,
Fât qu'on pette
So s' makette
Tant qu' n'âret 'n' miette

JANNESSE.

J'a justumint on pot qui m' siervév' von' là wère
Po mes viér' di farenn', ji creus qui fret l'affaire
Ji v's el vas-t-appoirter. (*I vout sorti.*)

BROULANT (*à Jannesse*).

Mais poquoi n' dihez-v's nin
Qui voss' feie nos l'appoite : elle freut d'on tour di main

(1) Coutume qui n'est plus usitée aujourd'hui qu'à la campagne.

Çou qui v's fâreut deux heur'. Tonett' qu'est si vigreuse,
Leie qu'est si binameie, ni deut nin ess' vireuse
Ca po v's sipâgni 'n' pôn', ji sos sûr qu'ell' freut tot,
Elle accoureut tot dreut, si vos li d'hiz-t-on mot.

JANNESSE.

Ah! po çoula c'est vraie, c'est in' ginteie bâcelle,
Mais elle est â marchî.

BAPTISSE (*â public*).

Qu' les hanteu sont ficelle!

BROULANT (*â public*).

Eie! Si j' l'aveu sépou!

JANNESSE.

Et comme ell' ni r'vint nin
Nos irans nos aut' mêm', vos m' donrez-t-on côp d'main

CHANT IV.

(AIR : *Di m' feumme ji m'è r'sovins.*)

C' n'est qu'in' feie so l'anneie
L' dièrin joû dè jama,
On deut spiï l'poteie
Pasqui l'fiesse ennè va.
Nos bouh'rans d' tot' nos foice
Po fer des vîx hervai.
Qui l'poteie sûs' li fiesse,
Qu'â dial' seuie tot-à-fait,
Qui l'diale atrap' atrap' atrape
Qui l'dial atrap' les vîx ohai!

(*I sortet, sâf Broulant, tot fant on crâmignon.*)

BROULANT (*tot seu*).

Bon voyèg', mes ami, fez bin int' di vos aute
So l'timps qui v's lôïerez l'pot, ji m' vas vèï m'crapaude.
L'occâsion est si bell', ji n'a wâd' d'el mâquer
Ji sés bin ouis-c' qu'elle est : si pér' m'at-espliqué

Lu qui m' fait tant lanwi po m' diner l'main di s'feie!
Tonett', mi qui l'aim' tant, ji l'aim' bin pus qui m' veie :
C'est tot' mes espèranc', mes moumint les pus bai,
Li cîr vinou so l'térre, li bonheur à hopai!
Tot çou qu'on pout pinser, tot çou qu'on pout promette
Ni m' friz nin pus hureu qui l'amour d'à Tonette.
Ji rattind po m' marier qui j'âïe li permission.
Main l' vî pér' d'à Tonett' n'ètind nin d' ciss' raison!
Qui l'Diew des amoureu vôïe plaitî po nos aute!
Rawârdans qu'à bonheur j'âïe mi plèc' comme in' aute
Ji m' vas hanter 'n' miett', ji n' sâreus mî toumer.

Scène V.

BROULANT *avou* TONETTE.

TONETTE.

(*On cabas è s'bresse, inteure tot riscoulant et fait des sègne à 'n' saqui qu'est è l'rowe.*)

Sov'nez-v's di voss' promesse, ârveie, mi binamé!

BROULANT.

Qu'est-c' qui çoula vout dire?

TONETTE (*dihindant l'scène*).

Mon Diew! qui j' sos continne,
I m'vint dè dir' deux mot qui ji pous ess' certainne
Dè l'promess' qui m'a fait qui l'jou ni s' pas'reut nin,
J'ârè des prouv' pus târd : i m'enn' fait l'sermint,
Si c'est vraie çou qui dit, comm' ji vas-t-esse hureuse!
Mes d'sir s'accompliront.

BROULANT (*l'apogne po l'bresse*).

Taihiz-v's don, mâlhureuse!
On bonheur comm' li voss' ni s' trouv' qui d'vins l'brouli.

TONETTE (*èwareie*).

Broulant! mon Diew, qu'avez' v's? vos v'là comme on feu d'lys!

D'où vint estéz-v's si pâle?

BROULANT.

Et c'est vos qu' m'èl dimande?
Voste èwareur' portant, ni d'vreut nin ess' si grande :
J'a houté çou qu' vos d'hiz, ji v's kinoh' bin à c'ste heure
Ji sés çou qu' vos valez, feumme à sermint minteur.

TONETTE (*avou firté*).

Qu'est-c' qui vos volez dire?

BROULANT.

A quoi bon fer l'macralle?
Ji sés bin qu' vos m' trompez, ca ji n' sos nin 'n' bouhalle.
L'aut', qui deut v'ni toratt' mi trouv'ret tot près d' vos,
C'est mi qu'el riçuret. (*Avou doleur.*) Ah! ji creus qu' ji d'vins sot!

TONETTE (*riant*).

Ha! ha, ha! ji comprinds, ji veus çou qui v's tourmette!
(*A public.*)
Ci n'est nin pus mâva dè jaloser 'n' miette.

BROULANT.

Ni riez nin, mam'zell', li mâ qui v's m'avez fait
Peus'ret so voss' consciinc'! Li r'moird di vos mâfait
Ni v's qwitt'ret nin 'n' minute.

TONETTE.

Vos n' savez nin l'av'nir
Ji n' vis sâreus mâïe creur'.

BROULANT.

Houtez! ji v's èl vas dire:

CHANT V.

(AIR: *Ah! si mon papa le savait.*)

I.

A bâhèg' dè solo, l'nateure (*bis*)
Lait pâhul'mint crèh' si verdeure

Et ciss' bell' coiffeure
Donne in' douce odeure
L'ouhai n' fait qu' dè chanter :
Qu'il est doux dè viker !

II.

A prumi freud, l'térr' divint deure, (*bis*)
Li rôs' flouwih' pac' qui l' frudeure
Fait mori d' langueure
Li dièrinne bouteure
V's estîz, por mi, l'osté,
Sins vos ji n' pous viker.

(*Pârlé.*)

A c'ste heur' vos comprindrez, si ji fait des biestreie,
C'est vos qu' l'âret volou, ji v's el dit sins fâstreie
Sins vos ji n' pous viker (*A public.*) Mais d'vant mi l'aut' mourret.

TONETTE.

Lèians passer l'journeie, pus târd qwand ji sârè
Si c'est vraie çou qu' m'a dit, si c' n'est nin 'n' fâss' promesse,
Adon vos v's sovinrez dè dièrin jou dè l'fiesse.

BROULANT.

S'on s' sovint d' ciss' veie cial; mais ji n' pins' nin.

TONETTE.

Houtez,
Mi ji n' rouvirè mâïe, j'aim' trop' dè rèpèter :

CHANT VI.

(*Je sais bien quelque chose mais je ne le dirai pas.*)

Les pâvion d'vins les pré bâhit les mâgriette
Li roseie so les hâïe fév' ploï les cohette
Ha, ha,
D'amour nos nos sintîs blamer,
Nos juris d' nos aimer.
Li roseie so les hâïe fév' ploï les cohette

Ax caress' dè prétimps l'bonheur droviév' si poite
Ha, ha,
D'amour nos nos sintîs blamer,
Nos jurîs d' nos aimer.
Ax caresse dè prétimps l'bonheur droviév' si poite
È l'air pleint' di sinteur' s'ènairîv' l'âlouette
Ha, ha,
D'amour nos nos sintîs blamer,
Nos juris d' nos aimer.
È l'air pleint' di sinteur' s'ènairîv' l'âlouette
Epoirtant les sermint qui nos v'nîs dè promette
Ha, ha,
D'amour nos nos sintîs blamer,
Nos jurîs d' nos aimer.

BROULANT (*comme inte lu même*).

Nos doux sermint d'amour, c'est promesse èvoleie!
Bonheur qui ji d'mandév' èco toratt' por leie!
Fât-i qu' les mâ dè l'térre s' as'poïess' so mes rein!
Fât-i qu'on m' brôïe li coûr, mi qui n' d'mandév' rin
Qu'on tot p'tit pau d'amour!

TONETTE.

Ha! mi c'est tot l' contraire.

BROULANT.

Awè, vos qui n'aime nin!

TONETTE.

Chas'keun' sét ses affaire;
Main ji sés bin qu' pus târd vos n' jâs'rez nin ainsi!
Qui vos v's è r'pintirez d'avu mâ pinsé d' mi.

BROULANT.

Qu'est-c' qui vos volez dir'?

TONETTE.

Qui j'a m'coûr rimpli d' jôïe :

Ji r'mercih' li bon Diew dè bonheur qu' m'avôïe.

BROULANT.

Mi ji n' vis comprind gott'.

TONETTE.

Ci n'est qu' meïeu por vos :
Tant qu'à c'ste heure, amusez' v's, pus târd vos sârez tot.
Ni d'hez rin à personn' : ca 'nnè vât nin les pône.
On rîreut d' vos tourmint.

BROULANT.

Qwand ji sins qui m'coûr sône
Vos volez qui j' m'amus' ?

TONETTE.

Vos frez çoulà por mi.

BROULANT.

Comm' c'est m' dièrinn' journeie, loukans d'el bin fini.

Scène VI.

Les même avou JANNESSE, BAPTISTE et QUÈQUET (*qu'intret tot fant on crâmignon qui Jannesse mône*).

CHANT VII.

(AIR : *A l'âgne.*)

BAPTISTE (*chante*).

Qwand n's ârans fait noss' dièrin pet (*bis*)
Nos n' pôrans pus qwand l'jou vèret (*bis*)
A coquai côper l'tiesse,
Nos n' pôrans pus fer l'fiesse ;
On n' pôret pus, Jannesse,
Chanter si p'tit boquet.

TONETTE (*corant so s' pére*).

Kimint, papa, kimint ! Vos dansez-t-à l'rond' danse !

Mirâk' s'âreut-i fait? Est-c' qui j'âreus ciss' chance
Di v's rivèï joyeux, mi qui v'la si longtimps
Qui ji v's veus-t-annoïeu, todis chergi d'tourmint?

JANNESSE.

On deut rouvî ses pôn' qwand c'est l'fiess' dè l'poroche,
Surtout qu' c'est l'dièrin jou : ni fât-i nin qu'on poche?

BAPTISSE.

N'a pareie qui l'plaisir po k'chessî les hastou!
Si l'fiess' durév' todis, nos pass'rîs des bais jou.

BROULANT (*à public*).

Mi bonheur est-èvôïe, por mi, l'fiesse est fineie.

TONETTE (*bas à Broulant*).

Pompier, ni rouvîz nin qu' c'est voss' dièrinn' journeie.
(*Haut à s'pére.*)
So l'timps qu' vos spîrez l'pot, mi, ji m'vas-t-aprester
In' bonn' pitit' salâd' qui pôret v's ragoster.
(*Bas à Broulant.*)
Sov'nez-v's di voss' promesse. (*Elle sorte.*)

BROULANT (*à public*).

Ell' ni m'aim' pus 'n' miette!
Pout-on rouvî si vite!

QUÈQUET (*monte so 'n' chèïre*).

Loïans l'pot : vôla l'coide!

(*So l'timps qu' les aute loïet l'pot, Broulant s'assît à l'tâve tot pinsif.*)

Scène VII.

Les même et HOUBERT.

HOUBERT (*inteure po l'dreute avou on paquet è s'bresse; il aspôie ses main so n'canne*).

Ouf! ouf! ji n'è pous pus! Mon Diew, qui j' sos nâhî!
J'a fait l'tour dè l'poroche; on veut bin qu' ji d'vins vî!

Mes jambe n'è volèt pus, main fât qu'on faisse in' foëce,
Ji profit' dè moumint qu' tot l'monde est è liesse.
Li charité s'fait mî qwand on chante et qu'on beut
Ca personn' ni rouveie, po Houbert li chanteu,
On p'tit boquet d'rond' tâte, on verr' fou dè l'boteie,
Les bravès gin m'wârdet di quoi fer 'n' bonne heureie.
Ca dè jambon d'Bastogn', c'est mi qu'a l'bon' ohai
Et ji vik' bin longtimps sawourant les binfait.
Si l'fiess' durév' todis, ji n' kinoh'reu l'misére,
Ci sèreut po Houbert li paradis so l'térre,
Min l'bonheur n'a qu'on timps et l'ovri, c'est l'ovri :
Si fiesteie li samainne il âret dès âdri.
Li fiesse amôn' des frais ! On r'pond poite et finiesse
I fât baicôp d'aidan po des p'titès ahesse,
Li ci qu' n'a nin s'pâgni, fât bin qui faiss' crédit
Pusqui tot l'mond' s'amus' dè dimègne â jûdi ;
On fait des crâmignon, on dans' tos, vî comm' jône,
Li samainn' dè jama, personn' ni tûse âx pône ;
On-z-ètind resdondi les joyeusès chanson,
Les paveie sont coviett' di jepp' di procession,
Les drapeau, les banîr', les fleur et les grands maïe
Si hâgnet joïeus'mint à l' dilongu' des muraïe.
Ax accoïrd dè l'musiqu' li Moûs' poitt' si fârdai.
On fait tot' sôrt di jeu, on gârnih' les batai,
Li crènolin' so l'aiw' qui flotte comme par mirâke
C'est l'bouquet d' St-Phoïen et qui jamâïe ni mâke,
Comme li bouquet d'âx Weinne, d'assêchi d'lâge et d'long
Li dièrin jou dè l'fiess', flouh' di bons vîx wallon.
Dimain ci sèret tot : nos ârans l'bâb' broulèie
Et bin pau s'sovèront qui l'chanteu d' litaneie
A cial è s'noret d'poch' di quoi viker longtimps.
J'a fait 'n' foirt bonn' journeie : loukans çou qui n'a d'vins.

(*I prind on boquet foû di s'noret et el magne.*)

QUÈQUET (*pochant jus dè l'chèïre*).

A qui l'tour dè bouhi ?

JANNESSE.

C' sèret l'pus vîx d'nos aute

(*Aparçuvant Houbert.*)

Et vocial mi compér' qui donret l' prumir' chaude.

(*A Houbert.*)

Compér' ! nos v's rawârdans : vos donrez l' prumi côp
Comm' divins noss' jôn' timps, c'est vos qu' douvret l'assaut.

HOUBERT.

Ji n' sâreus pus, compére, à c'ste heur' ji n'a pus l'foice ;
Ji sos div'nou trop vî, j'a dè mâ d'vins les bresse.

BROULANT (*â public*).

Si ji t'név' mi rivâl !

QUÈQUET.

C'est l' dièrin jou l' pus bai :
Vos vîx nièr si s'tindront po co fer des hervai.

HOUBERT.

Jans ! Pusqui vos l' volez, fâret bin qu' ji v's complaise :
Ji frè çou qu' ji pôrè.

BAPTISSE.

Et nos veurans les maisse.

(*On lôïe li noret so les ouïe d'à Houbert.*)

BROULANT (*â public*).

Comm' ji sos mâlhureux !

Scène VIII.

Les même et JÈJÈ.

JÈJÈ (*intrant po l'gauche tot r'loukant l' mohonne*).

C'est bin cial li mohonne.
Kimint vas-ju mi prind', mi qui n'kinoh' personne ?
I fât portant qu' j'el trouv' !

BROULANT (*à public*).

C'est lu !

QUÈQUET.

Allez, Houbert !

BAPTISSE.

Rottez dreut, ca v's toum'rez les qwat' fètenne è l'air !

JANNESSE.

Comptez cinq ascoheie, puis vos bouh'rez, compére.

JÈJÈ (*à public.*)

Ni tournans nin baicôp, fans l'commission di m'père.

BROULANT.

Mi song boût d'vins mes vôn' !

JÈJÈ (*à public*).

Volà l'cande, jasans-lî !

(*A Broulant.*)

Mossieu...

BROULANT (*è colére*).

Couïon ! J'hanfess' ! vos n'estez qu'on crah'lî !
Main ti m'pâïerès çoula.

JÈJÈ (*à public.*)

C'est in' sauleie dè l'fiesse.

BROULANT (*todis pus mâva*).

Ti m'as happé m'crapaud', fât qu' ji t' sipeie li tiesse.
(*I henne çou qu'est è paquet après Jèjè.*)
Tinez ! tinez, vârin. Ji freus on côp d'mâlheur.

JÈJÈ (*po s'garanti d'Houbert vint s'rescouler d'sos l'pot à pus bai qu'Houbert bouhe, il attrap' li côp so l'tiesse.*)

Waïe don ! A l'assasin ! A sécours ! à voleur !

Scène IX.

Les même avou TONETTE

TONETTE.

On a brait â voleur.

HOUBERT.

Ci n'a nin stu di m'fâte.

TONETTE (*à Jèjè*).

Est-c' qui c'est vos, Mossieu?

JÈJÈ.

C'a stu ç' laid vî pilâte
Qui m'a bouhi so l'tiess' avou 'n' cow' di ramon,
Et puis lu m'a k'hinné di doreie, di jambon.
Mi prind-t-i po on chin?

QUÈQUET.

C'est l'fiesse, i fât qu'on reie.

JANNESSE (*à public*).

Qu'est-c' qui çoula vout dir'?

HOUBERT (*tot annoïeu*).

Vo-m' la qwitte di m'doreie!

BAPTISSE.

I n a n saquoi là d'sos : les crapaud', les amour!
Les feumm' sont si ficell'! Tonett' jow' sûr on tour.

JANNESSE (*à Jèjè*).

Estez-v's di noss' poroche? Jâsez, n'âïz nin sogne.

QUÈQUET.

C'est onk qui vint saï d' griper so l'mat d'cocogne!

JANNESSE.

Qu'est-c' qui vos v'nez fer cial?

BROULANT (*à Jannesse*).

Lu ni v's èl diret nin;
Mais d'mandez-l' à vos feie : ell' sét bien d'ouis-c' qui vint.

JANNESSE.

Mi feie!

TURTOS.

Mam'zell' Tonette?

TONETTE (*à s'pére*).

In' avocât sins câse
Ni jâs'reut nin pus mâ qui Mossieu Broulant n' jâse.
I pins' qui c' jône homm' la seuie vinou cial por mi;
El prind po on rivâl et çou qui n'a co d'mî
C'est qu'ji n' l'a mâïe veïou, et ji vous qui l'cir tomme
Si j'advèn' çou qui qwire et si j'sés k'mint qu'on l'lomme.

JANNESSE.

Est-c' vraie çou qui m' feie dit?

JÈJÈ.

J'ènnè sés rin, Mossieu.
On m'a dit dè v'ni cial et j'y sos v'nou tot dreut.
(*A public.*)
C'est, qu' j'arrawe, mâ toumer qu'on m'vint prind' po in aute.

BROULANT (*à Jèjè*).

N'est-ce nin vos qu'a rik'du ouie à matin m'crapaude?

BAPTISSE (*à public*).

Qui les feumm' sont macralle!

TONETTE (*à Houbert*).

Jans, pârain, d'hez on pau
Qui v's estez câse di tot!

HOUBERT.

Qui c'est mi qu'a d'né l'côp?

TONETTE.

Qui c'est vos qu' m'a rik'du tot m' jâsant di m'mariège :
Dè bonheur qui m' rawâd' vos m' fîz on long messège ;
Qui c'est ouïe qui m'papa nos deut d'ner l'consint'mint,
C'est çou qu' vos m'avez dit tot m' qwittant à mâtin.

BROULANT.

A matin ! c'esteut lu ?

HOUBERT (*à Jannesse*).

N'est-i nin vraie, compére,
Qui j'a dit l'vèrité?

QUÈQUET (*va s'assir à l'tâve*).

N'a l'affaire qui d'vint clére.

JANNESSE.

Et vos avez bin fait dè tot lî raconter.

BROULANT (*à Tonette*).

Tonett', mi p'tit' Tonett', di vos si j'a dotté,
Ji v's dimand' bin pardon : c'est l'amour qu'enn' est l'câse.
On n' sét pus çou qu'on dit, c'est l'jalos'reie qui jâse,
On n' comprind rin dè monde, on-z-est comme estourdi,
On baboïe int' lu même on languège di mâdit,
Min à c'ste-heur' ji comprinds et ji riknoh' mi fâte,
Est-c' qui vos m' pardonnez?

TONETTE.

Tonett' n'est nin ingrâte.

HOUBERT.

Mi qui m' rafiiv' tant di m'aller ragoster
Vos m'là qwitt' di m' paquet, à pôn' l'a-ju gosté.

BAPTISSE (*ramasse li cowe di ramon è va s'assir à l'tâve.*)

Ji veus, s' ji n' m'y mett' nin, qu'on lairet là l'poteie ;
Ca s'on n' èl sipeie nin, c' sèret 'n' journeie gâteie.

JANNESSE.

Fans 'n' bonnette à Mathî, mes èfant, c'est l'meïeu,
Ca ji veus qu' vos v's ainmez et qui v's sèrez-st-hureux.
Les disput' di l'amour, c'est l'clâ d'keuv' dè l'hantreie,
I fât baicôp s'ainmer po k'nohe li jalos'reie.
Broulant, vos sèrez m'fi, ca vos v's polez marier :
Ji v's donn' li permission qui vos m'avez d'mandé.

BROULANT.

Merci, bai pér', merci!
(*A Tonette.*)
Vos aviz bin dit l'vraie,
C'est ouïe li dièrin joû qui, jône homm', ji fiestèie;
L'av'nir plein d'espéranc' nos mosteur' des bais jou,
Et mâïe di noss' manèg' li fiess' ni sèret foû.

HOUBERT (*xhoïant s'noret d'poche*).

C'est qui j' n'a pus nin 'n' crosse!

TONETTE.

Comm' ji va-t-esse hureuse!

BAPTISSE.

Qwand les feumm' si mariet, ell' sont tot' awoureuse!

TONETTE (*à Houbert*).

Çou qu' vos aviz pierdou, pârrain, vos 'l ritrouv'rez
Li joû qu' ji m' marierè. N'est-i nin vraie, pompier?

JÈJÈ (*so l'mot d'pompier fait on gesse di contint'mint*).

J'a 'n' grâce à v's dimander, Mam'zell', vos qu'est si bonne,
Dispôïe â matin j' rott' po trover voss' mohonne :
Mi pére m'a-st-avoï, j'a deux meie franc sor mi;
Si j'ennerva-st-avou, i m' fâret co riv'ni.

TONETTE.

Est-c' qui vos deux meíe franc, Mossieu, v's fet pièd' li tiesse ?
Po jâser comm' vos 'l fez, vos avez dè l'hardiesse,
Ca mi ji n' vis k'noh' nin, ji n' sés d'ouis-c' qui vos v'nez!

BROULANT (*à public*).

Ji n' sés qui qui m' rattind qu' ji n' èl va nin stronner?

QUÈQUET (*qu'a vudi deux verre*).

A l'santé des amour!

HOUBERT (*si r'toune d'oï beurre les aute*).

Voc-è r'là co 'n' bècheie :
Po qu'on n' èl kihenn' nin, magnans-l' â pus habeie,
C'est todis 'n' saquoi d'pus.

(*I magne.*)

JÈJÈ.

Mam'zell', comprindez-m' bin;
Vos mariez on pompier, volà çou qui m'rattint,
Et ji vôreus savu si d'vins voss' kinohance
Vos 'nn' âriz nin quéqu' feie onk qu'on loum'reut Balance,
Sorgent d'vins les pompier?

TONETTE (*mostrant Broulant*).

Vo-l-là, louquiz, Mossieu!
Et d'vins pau j' sèrè s'feumme.

BROULANT (*à public*).

Qu'est-c' qui ci-là m' vôreut?

JÈJÈ (*à public.*)

Li plaisir qui ji r'sins mi fait rouvi l'voleie
Qui j'a toratt' riçu.

(*Haut à Broulant.*)

Mossieu, v'là d'jà 'n' happeie
Qui ji v's âreus d'vou d'ner ciss' lett'-là qu'est por vos :
C'est m'papa qui l'a scrît.

JANNESSE (*à public*).

Si cila n'est nin sot,
Ji n' sés pus qui qui l'est.

BROULANT.

Ji n' kinoh' nin voss' pére
Et ji m' fous d' vos messège!

JÈJÈ.

C'est l' meïeu homm' dè l'térre,
Adon lu v's kinoh' bin, pusqui m'a-st-avoï;
Et qwand v's ârez lé l'lette, nos nos comprindrans mî.

(*I donne li lette.*)

BROULANT (*léhant l'lette*).

Monsieur Broulant Balance,

Un vieux proverbe nous dit : Mieux vaut tard que jamais. Je me souviens donc du vaillant pompier qui s'est bravement jeté au plus fort d'un incendie pour sauver la vie à un pauvre vieillard et le rendre à sa famille. Je joins à ma lettre, comme titre de reconnaissance, deux mille francs que mon fils vous remettra.

Celui qui vous doit la vie,
JACQUES POREAU.

C'est bin l'peur' vèrité, c'est l'meïeu homm' qui n'âïe
Li pauv' vî Jâcqu' Porai, ji n'el rouvirè mâïe;
(A *Jèjè.*)
Vos ârez baicôp d'feie à l'rimerci di m'pârt
Et po çou qu' c'est d' l'ârgint, i m'èl donrèt pus târd,
Ji v's frè saveur li jou, ca d'vins pau ji m' mareie
Et j'invit' voss' vî pér' po miner â l'maireie
Mi p'tit' feumm' qui volà, vos sèrez mes tèmon:
J'espér' qui v's acceptez?

JÈJÈ.

Et sins fer nou sermon,

Pompier, ji v's accepteie, ca m'pér' sèret-st-è l'jôïe
D'apprind' ciss' bonn' novell'.

JANNESSE.

Comme l'accoird vis ralôïe,
Mes èfant, n' rouvians nin qui l'pot n'est nin spiï.
Li dièrin jou dè l'fiess', ni l'allans nin rouvi.

CHANT VIII.

(AIR : *Valeureux Liégeois.*)

I.

Qwand c'est l'fiesse i fât s'diverti,
Viv' les crâmignon, li douceur dè l'boteie;
Di nos pér' c'esteut là l'pârti
D'â matin d' chanter jusqu'à l'nuteie.
Qwand l'plaisir nos tint,
Profitans dè timps
Po nos mette è liesse;
I fât spiï l'pot,
Puis danser turtos
Li dièrin jou dè l'fiesse.

TONETTE.

II.

Si l' jûdi dè l'fiesse vis a plait
N'allez-nin rouvi d'applaudi ciss' journeie;
Po qu' l'amus'mint n' seuie nin disfait,
Breïans bravo tot l' resse di l'ânneie.
Qwand l'plaisir nos tint,
Profitans dè timps
Po nos mette è liesse;
I fât spiï l'pot,
Puis danser turtos
Li dièrin jou dè l'fiesse.

FIN.

L'OPINION D'A GÈTROU

DIALOGUE

PAR

JOSEPH WILLEM.

DEVISE :
Màgré les pirre è s'vôïe
Li progrès rotte todis.

PERSONNÈGE :

GÈTROU, 80 an.

PIERRE, *si p'tit fi*, 25 an.

L'OPINION D'A GÈTROU

COPENNE SO L'PROGRÈS.

(*Pierre aminant Gètrou à cabasse.*)

PIERRE.

Jans, grand mére, ripoisez-v's on pau cial; vos n'avez pus des jambe di vingt-cinq an et volà 'n' bonne heure qui vos nahîz tot avâ Lîge, sins v's rihapper.

GÈTROU.

Taihîz-v's allez, m'binamé p'tit fi, ji n'frè mâïe des vîx ohai.

PIERRE.

Assiez-v's ine pâter, jans; nos n'avans nin mèsâhe di nos gêner, ni dè mette nosse linwe è nosse poche. Nos polans haïettemint taper 'n' copenne sins façon, ca tos les cis qui nos houtront cial, c'est ine pougnèie di bravès gin.

GÊTROU (*s'assiant*).

Les bravès gin sont bin râre, à-c'ste-heure, vas, m'binamé; ci n'est pus comme di m'jône timps. Adon, on vikéve à l'bonne sôrt, on n'esteut nin si grandiveu. Ouie, li monde est télemint k'mahî, qu'on n'pout pus veyî l'diffèrince inte li nôbe et li p'tit borgeu, ni inte li maisse et ses ovrî. Avâ les rowe même, on veut des siervante qui sont ossi gâïe qui leu dame. C'est vraiemint l'monde à l'ivièr.

PIERRE.

Çoula, grand'mére, c'est l'baité d'nosse siéke! Li fôrtune n'est pus respounèie divins quéquès main; elle si s'târe avâ tos les borgeu. On n'ètérre pus ses cense divins des pot d'terre, et on n'les cache pus è l'sofrante dè teut. Li solo lût po tot l'monde: et l'prumî-v'nou pout div'ni riche à s'tour, s'il a dè l'sclènce et 'n' gotte d'aweure. Li peupe a r'lèvé l'tiesse, parèt, il a-st-appris à k'nohe ses dreut et çou qu'vos louquîz po dè l'grandeur, c'est pus vite dè l'fîrté et dè caractére.

AIR : *du Dieu des bonnes gens.*

Li riche à-c'st-heure a fait n' creux so l'nawreie,
I n'laireut pus chamossi ses aidan;
Ses meie di franc, mettou d'vins l'industreie,
Lî rappoirtet des million tos les an.
L'ovrî d'bon cour donn' si foice et s'corège,
Tot l'monde ouveure et vout l'prospèrité;
Adon l'onk l'aute, tot s'ripoisant d'lovrège,
Gostèie li liberté. (*bis.*)

Çoula fait qui les riche ont mèsâhe dè peupe ottant qu'ci-cial a mèsâhe des riche. Onk ouveure et l'aute pâye; si bin qu'on n'si deut rin après. Ainsi don, pusqu'on est turtos d'châr et d'ohai, poquoi ni s'donreut-on nin dè bon timps sorlon l'coron di s'bouse? Nos n'estans pus des *esclâve* dai, grand'mére, et on n'a pus l'dreut dè broketer l'ci qui trîmèie po magnî.

GÈTROU.

Vos m'direz çou qu'vos vôrez; mais, à m'sonlance, li peupe sôrtèie foû di s'rang, ca ci n'est nin avou l'qwinzaine d'on p'tit ovrî qu'on manège pout fér tant d'falbala et petter di s'narenne. I fait si chîr viker!

Air de : *T'en souviens-tu ?*

Ji m'sovins co dè bai timps di m'jônesse
Et d'mes mouss'mint so l'trèvint qu'j'a hanté,
Sins falbala ji plaihîve à Jeannesse,
Et sins caroche nos allîs-st-à l'âté.
Divins c'timps-là, nos n'fîs nou mirlifliche,
Tot l'monde vikév' sorlon l'cru di s'ridan.
A quoi sième-t-i d'hâgnier des air di riche
Si po s'kidûr' li peup' n'a nol aidan. } (*bis.*)

A-c'ste heure, on vout sutni s'cou-d'châsse pus haut qu'ses hanche.

Pièrre.

I m' sonle qui vât bin mî d'avu l'air di pus qu'on est, qui dè todis hâgnier s'pauvruté, surmint.

Gètrou.

Awè, mais d' cisse manîre-là, on s'tappe dè l' poussire âx ouïe onk à l'aute, et s' distrût-on l' confiènce ; ca l' ci qui n'a nin po-z-ach'ter 'n' mousseure, i fât bin qu'èl vasse accreure, mi sonle-t-i, et po payî i deut sèchî l' diale po l' cowe.

Pierre.

C'esteut d' vosse timps, grand'mére, qu'on herréve li deugt è l'ouïe âx gin, pasqui ènn'aveut trop pau qui savît lére et et scrire. Mais à c'ste heure li peupe ènnè sét ottant qui fât po veyî clér è s' hielle et cherrî d'adreut. Diu merci, les scole ni mâquet nin.

Gètrou.

Awè, mais ji n' sés nin à çou qu'on avinrèt tot div'nant si savant. On n' vôrèt pus bin vite rin fér onk po l'aute.

AIR : *Du Grenier.*

Divins m' jôn' timps, on passév' li creuhette,
Li liv' missive et saquants manuscrit ;
Qwand on polév' lér' hiltanmint l' gazette,
C'esteut assez po div'ni 'n' gin d'esprit.
A c'ste heure on vout qu'in' bâcell' seule savante,
Comme ine roïenne on l'acliv' so l' haut ton,
Adon, marièie, i li fât in' siervante
Po fer s' manège ou rakeuse on boton. (*bis*).

Elle ni savet tourner on deugt ni fer po 'n' make d'attèche.

PIERRE.

Portant, grand'mére, si l' monde avahe todis d'moré comme il esteut d' vosse timps, li peupe n'areut cherri qui so l' vôïe di Raikem è l' plèce di crèhe avou l'instruction ; ca, rimarquez-l' bin, c'est l'instruction qui s' târe li pâïe avâ l' monde. L'homme qui sét lére et scrire respectèie li loi et comprind bin qui po viker d'adreut, i n' deut fer nou toirt à s' voisin. Dè timps passé, on s' battéve à côp d' coutai et on-z-ahorréve si camerâde po n' chîchèie, télemint qu'on esteut sâvage. Jans, c'esteut l' foice brutâle qui féve li justice ; on n' plaitîve nin comme ouïe.

GÈTROU.

Ji sés bin qu'ji n'sâreus pus aveur raison. On dit qui j'radotte, pasqui ji sos trop veie. Mais portant sins mette mes berrique, ji veus todis bin qui-n-a ouïe trop di grandeur so l'térre et ci n'est nin à toirt qu'on dit qui n'a pus des p'titès gin.

PIERRE.

On dit bin même qui n'a pus des èfant. Mais, si on s'mousse pus gâïe à c'st-heure, c'est qu'on a meïeu gosse qui d'vosse timps. Loukîz, ji m'a r'moussî l'aute joû tot battant noû, dis-

pôïe les pîd jusqu'à l'tiesse, po 'n'trintaine di franc. Pa, on n'vôreut nin 'nn'aller tot nou ni d'clicotté èdon, voux-j'dire. Adon puis avou les ahesse bon marchî qui l'concurrence di l'industreie nos a-st-appoirté, on a l'air d'on milôrd anglais tot s'rinippant po quéque patâr.

GÈTROU.

Les ahesse di m'timps durît bin pus qui les cisse d'ouïe, on 'nnè veyéve mâïe li fin.

PIERRE.

D'accoird, elles durît même trop, mais nos aimans mî dè s'trumer pus sovint, parèt, nos aute, et surtout dè sûre li môde qui cange di coleur comme nos cangeans di ch'mîhe.

AIR : *de Margot.*

Les marchandeie
Ouie sont baheie
Grâce à progrès qu'amône des invention ;
Po n'bagadelle
On fait n'handelle,
Li bon marchi fait sûd' les occasion.
Sins qu'on seuïe riche, on pout poirté d'l'ôr'reie
Et mêm' des pîr' qui ravisèt l'diamant ;
Li p'tit borgeu magne avou d'l'ârgintreie,
Adon l'nickel ahâïe à l'advinant.
On pout à-c'st'-heure
D'in' bell' mousseure
Si gâïeloter tot d'hant qu'on l'a payî ;
Louquîz so l'vôïe,
Li v'lours et l'sôïe
Ouïe sont poirté tot avâ nosse pays.
A grand bazâr, li bon marchî v's eschante,
Et dè lombârd li commerc' ni vat pus ;
On chapai d' feut' si vind treus franc soixante,
A n' dimeie pèce on a des paraplu.

Jans, les toilette
Des damsulette
Sont faite à l'môde et c' n'est nin mestoirchî ;
Et pauve comme nôbe
A s' gârdirôbe
Tél'mint qu'à-c'st'-heure on s'ahess' bon marchî !
Nos n' poirtans pu ni chabot ni maronne,
Ni châss' di sôïe, ni blouk' so nos solé ;
Çou qu'è l'aut' siéke âreut costé 'n' coronne,
Ouïe on v's èl vind pos deux franc s' vos volez.
Les marchandeie
Ouie sont baheie
Grâce à progrès qu'amôn' des invention,
Po n' bagadelle
On fait n' handelle,
Li bon marchî fait sûd les occasion.

Awè, laiiz roter l' progrès, grand'mére ; ca l' progrès c'est l' solo qui r' handihe li peupe et qui pout ènairi l' simpe ovrî à l' hauteur d'on grand maisse.

GÈTROU.

I n' sâreut xheure foû d'on sèche qui çou qu'-n-a d'vins, vas, mi p'tit fi. Mais ji sos trop veie po mette on hamme è l' vôïe di vosse progrès ; on veut bin qu' vos léhez tote ces mâheulèies gazette qui hawet so tot et qui n' trovet rin d'adreut. Portant, ji dirè todis, po m' pârt, qui c'est bin malâheie d'adviner ouis-c' qui les novellès invention vont herchî l' monde, et vos n' mi oiestrez nin foû d' l'idèie qui cisse manîre qu'on a pris ouie dè fer l' richâ, rindret l' peupe todis pus nawe et pus grandiveu. Loukîz dèjà à-c'st'-heure, vos n' savez pu gotte rotter. Po z'aller on pas long, vos prindez l' tram ou l' convoi. Les mangon et les bolgî n' rôlet pus qu'è caroche. Les marchande â lèçai même ni poirtet pus l' hârkai so leus s'pale ni l' banse so leu tiesse : i lesî fât ossu des bellès chèrrette avou des chin ou bin des p'tits

ch'vâ, po miner leus jusse ; si bin qu'on finihe par si d'mander si elles wâgnet çoula, tot vindant pus d'aiwe qui d' lèçai.

PIERRE.

Ni vât-i nin mî qu'tot l'monde quire a-z-aveur ses âhe ? Li veie est si coûte ! On n'a qui l'bin qu'on s'fait, après tot, et l'ci qui s'distrût l'coirps po wâgnî s'crosse, c'est qui n'pout nin fer autrumint.

GÈTROU.

Mais ci n'est nin tot. A mon les p'tits borgeu on ètind roubiner so l'piâno tote li journeie, télemint qu'vos dîrîz qu'on pailetaxhe ine vêve qui s'vout r'imarier. E l'plèce d'apprinde on bon mestî âx jônès feie, on lesî donne des lèçon d'musique, on les aclîve so blanc peu. Ji v's dimande on pau ! Comme si çoula lesî poléve siervi po fer l'couhenne, po sognî leus r'jetton, ou po rakeuse leus homme, qwand elles seront marièie.

PIERRE.

Si les feumm'reie savet même on pau joué l' piâno, çoula ni les espècheret nin d' sognî leu manège, allez. C'est bin mî, avou on p'tit talent qui lesî donne on moyen d' pus po plaire à leus homme et les t'ni è l' mohonne ! Adon puis c'est riknohou qui l' musique rind les caractére meïeu.

GÈTROU.

Di m' timps, on n' musiquéve nin tant et s'aveut-on tot l' même li bon accoird è s'manège. Mais volà quoi, paret, ouïe les pére et les mére ont sogne dè fer des bons ovri d' leus èfant. Les borgeu volet qui leus jônes-homme div'nesse des monsieu, comme vos diriz des scrieu, des avocât, ou des médecin. Li cinsi même, qu'a portant si mèsâhe di bresse po r'mouer l' térre, tinret des vârlet po poleur mette ses fi à séminaire ou à l'université.

PIERRE.

Et portant, grand'mére, on n' trouve pus wère di jônès gin à c'st heure po 'nnè fer des priesse, mâgré qui c' seuie on clappant mestî.

GÈTROU.

Pasquî l'ancienne foi s'piede tos les joû. Li diale à c'st heure est pus maisse qui l' bon Diu : c'est lu qui mône l'attèlèie di vosse progrès, disqu'à tant qu' vos seuiisse sitanchî d'vins l'ourbîre dè l' misére, et qu' vos fésse des carnage. Divins l' timps, tot l' monde féve ses pâque âx qwate grands jama d' l'annèie. Qwand c'esteut l' fiesse à l' poroche, tote les gin allît à l' porcession : vî et jône, on priive li chap'let. A c'st heure, l'affaire est cangèie : les porcession n' si fet pus qu'avou 'n' hième d'èfant, et si çoulà continowe, i fâret qui l' curé et l' mârlî fesse cisse porminâde là inte dizel avou saquants bons catholique, maisse di confraireie, qu'âront quéque intérêt à les sûre avâ les rowe. Loukiz, rin qu' dè veyî l' monde d'ouie, ji sos nâheie dè viker et qwand ji tûze pâr à çou qui s' passeret d' vins l'av'nir, ji sohaite dè laît mes hozette sins wèster.

PIERRE.

Oh ! po c' côp-là, grand'mére, vos n'y estez pus. Kimint don ? Pa, les ci qui vikront d'vins cint an, si loukront tot lâge de veyî qu' nos estîs si rescoulé et i s' moqueront d' nos aute ottant qu' nos nos moquans ouie des gin qu'ont passé leu vikâreie divins les siéke divant cicial, qwand on s'laiive siprâchi di l'èglise et dè l' nôblesse, sins oiseur rilèver l' tiesse. Vos savez bin qu' nos a fallou l' grande révolution di 89, èdon, po fer r'glatti les dreut d' l'homme et wâgnî l' liberté. Si bin qu'è l' plèce qui là ouis-c' qui nos tâïe dimorît d' vins des roualle et des mohinette d'ârzèie, ouis-c' qui n' polît si s'tinde ni s' racrampi, nos avans ouïe des lâgès rowe et des mohonne comme des palâ....

GÈTROU.

Qui vos payîz bin chîr ossu, m' binamé. Ca on n' bâtihe nin des palâ et des chestai avou des rondelle di rècenne ; adon les patinte, qu'on r'monte à tot moumint, vis provet bin qui po s' fer gâïe i fât brâvemint des cense.

PIERRE.

Bah ! Bah ! Les patinte, on n' les pâïe qui sorlon ses riv'nowe et l' ci qu' n'a nin grand choi ni pâïe qu'à l'advinant. On n' sâreut fer sôner 'n' pîre. Mais les embellih'mint appoirtet l' commerce avâ 'n' veie et çoula donne dè pan à 'n' hiède d'ovrî qui d'vrît d'morer les bresse creuhlé, si on n'appoirtéve nin des cangemint qui fet rôler l'ârgint.

GÈTROU.

Adon l'ovrî qu'a wâgni quéque patâr si va ruiner l' santé d'vins les tavienne à pèquet. I n'a rin d' trop freud ni d' trop chaud por lu. Di m' timps, on n' vèyéve nin tant d' câbaret qu'à c'st heure. Les homme allît beure ine qwâte di bonne jône bîre qui happéve po l' narenne et c'esteut bin râre qwand l'ovrî buvéve ine dimeie sopenne di gris fi. Mais ouïe, tos les cafè s' jondet, on y beut à tournèie et ci n'est qu' bin târd divins l' nutèie qu'on 'nnerva macasse ou moirt sau, jusqu'à ni nin r'trover l'ouhe di s' gîse ! Adon l' leddimain on n' tappe ni côp ni make. Vosse progrès, èdon, mi p'tit-fi, eh bin ! ji dis qu' c'est l' diale, paret, mi.

PIERRE.

Enfin, qui l' progrès seûïe çou qui vôie, mais c'est ine saquoi qui j' trouve fameus'mint bon. Ca, dè mons, c'est lu qu'est câse d'abôrd qu'on n' creut pus âx macrale ni à tos vos mirâke di timps passé.

AIR : *Encore un verre.*

C'est l' progrès qui nos lomme
Di s' clârté,
C'est lu qu'appoite à l'homme
L' liberté.

Li progrès fait l' richesse
Dè l' nâtion
C'est lu qu' donne à l' jônesse
L'instruction.

Li progrès c'est l' solo,
L'instruction c'est l' rosèie
Qui fèt flori d'vins tot
In' gènèreus' pinsèie.
Et l'homme qu'a d' l'agrè
Rotte avou l' progrès (*bis*).

Les mirâke d'à c'st heure sont fait avou li sclènce, paret, grand'mére. Nos mirâke, èdon, c'est les machine à vapeur, li télègraphe et l' télèphone qui vos prindîz torate les coirdai po des arèncret d'seu les mohonne. Et po 'nnè riv'ni à l' vikârèie d'ouïe, ji convins qu'on n' va pus doirmi avou les poïe, mâgré portant qu'on s' lîve avou l' solo; mais si on s' dibâche même on pau, on n' s'ènnè poite nin pus mâ. Çoulà prouve justumint qu'on n'est pus des mousse-è-four ni des lum'çon d'vins dè l' sirôpe.

GÈTROU.

Les homme di m' timps estît pus stokesse qu'à c'st heure; li meune esteut comme on tèrra. C'esteut plaisir dè vèyî l' jônesse ross'lante d'adon et d'vers les jônes homme d'à c'st heure, qui sont chaipiou comme des crition. Mais vos vantez tant l'progrès, est-ce qu'il a polou distrure li grand poison dè monde ?

PIERRE.

Qui voléve dire ?

GÈTROU.

AIR : *Des Noisettes.*

Tant qui nos veurans des ârmèie
S'aller distrûre à côp d'canon
Et d'vins les guérr' fér des trûlèie
Ouis-c' qu'on s'ahor' pé qu' des mangon;

Enfin, tant qu'è l'Eurôpe ètire
Li Pàïe âret l' sâbe â hatrai,
Nos ârans todis l' dreut dè dire
Qui l' progrès n'est nin çou qu'on brait.

C'est vraie portant, avou l'pâïe ârmeie di bayonnette et d' canon, on n'est mâïe sûr dè leddimain ; et vos n' sârîz wagi qu'on n' riveuret pus vercial les Kaiserlik' et les Côsaque comme dè timps dè grand Napoléon. Nos l'avans-t-èchappé belle assez avou les roge cou-d'-châse l'an 1870.

Loukîz, m'fi, vosse progrès èdon, c'est tot bonnemint 'n'saquoi qui fait hawer les mâ-d'vinte et les ci qui vôrît cangî tot po parvini ; c'est ine hiède di nawe qui rawârdet qu'les châpaine les y toumesse totès rostèie è l'boke.

PIERRE.

Ji n'voux nin préchî l'progrès po rouffler tot jus et cangî çou qu'est conv'nâbe. Nenni dai, grand'mére ; mais ji trouve qu'on n'deut nin d'morer è même pont qwand on pout fér baicôp mî. Ji sés bin qu'à voste age, on n'aime nin les novellès idèie, et c'est l'manire des veiès gin dè r'gretter l'timps passé. Vos prétindez même qu'adon, li solo esteut pus chaud, qui les saison n'estît nin si k'maheie, et qui n'plovéve nin si sovint qu'à c' st heure. Mais nos aute nos avans l'espoir divins les main, ca c'est l'progrès qu'espèch'ret l'guérre et qu'amonret l'pâïe avou l'frâternité inte tos les ci qu'aront rascoyî les bons frut di l'instruction.

GÈTROU (*si dressant*).

Jans, ji veus bin qui j'nârè nin l'dierainne foû d'vosse bèche et po l'côper â court, nos lairans tot çoula po fér n'bonnette à Mathî. A foice dè jâser, j'a mèsâhe d'aller beure ine copette di houlé cafè, po ravu mi s'toumac. J'a viké comme mes parint m'ont aksègnî et ji sos trop veie po cangî.

PIERRE.

Vos avez raison, grand'mére, il est timps d'nos ressèchî ;

mais d'vant çoula, laïïz-m' co dire on mot : vos 'nnè frez çou qui v'plairet, pasqui mi, comme j'èl pinse j'èl tappe là, l'ci qu'èl vout qu'èl ramasse, et ji prétins qu'si nos parint 'nnè savît nin mî, nos n'divans nin les raviser. Enfin, mâgré tot l'respect qu'j'a po l'villesse, ji rèpètrè todis frankmint :

Air : *De la chanson du buveur.*

I n' fât mâïe laii les affaire
Divins l'pont qu'on les pout trover ;
S'on nos trait' mêm' di tantaffaire,
Li d'voir di l'homme est d's'èlèver.
Po fér flori 'n'idèie novelle,
On n'deut jamâïe crainde on cangemint,
Qui l'peup', sins qu'mâïe i n'si mâvelle,
Avou l'progrès rott' haïett'mint.
Rottans, rottans,
Tabeur battant ;
Tant qu'nos montanse on haïon,
Tot rascoyant d' l'instruction ;
Qui les jône-compére
Rottess' les prumî,
Çou qu'ont fait nos pére,
Sayans d'èl fér mî. } *bis.*

FIN.

Remi l'bèch'tâ

PAR

Joseph DEPREZ.

DEVISE : Tot vint, tot passe.

N. B. *Li personnège deut aveur in instrumint comme ine sèrinette.*

AIR : *Le siffleur d'oiseaux.*

1.

Messieu, j'sos sûr... sûr on pauv' diale,
Qui jowe âx ou.... z-ouh' l'instrumint.
Mi feumme est moit'.... moiteie macralle
Ell' fait des tour.... tourmint tot plein.
Qwand ji sos près... près des k'nohance.
J'a todis m'po.... port-manôie vud,
C'est lèie qui m'ras'... ras' tot' mes cense,
Ca 'll' magn' tot çou qu'... çou qui ji r'çu.

(*Pârlé*). C'est çou qu'.... çou qu'.... çou qu'arrive, veyez-v's, quâs'... quâs'.,.. quâsi tot les jou : qwand j'sos là elle beu.... beu.... beulèie à fer tronler les moh'... moh'.... mohonne. L'aute jou, elle aveut des cromp'.... cromp'.... crompire qu'elle magnive avou des pann'... pann'... pannâhe et dè crèss'... crèss'... cresson. Volà on ra.... ra.... ragout bin drole.... Comme il esteut ta.... ta.... tard, ji d'mande quèle heur'.... heur'.... heurèie qui j'ârè, comme j'aveu fait.... fait.... fait journèie. Elle si trèbouhe so l' gâr.... gâr.... gârdirobe, tot m'dinant on côp.... côp....

côp d'aiwe avou deux sèch'.... sèch.... sèchès crosse di pan po fer m' sop'.... sop'.... soppé. Et mi qu'est si sovint divins les vi.... vi.... viège ouis-ce qui n'a nin des pôn'.... pôn'.... pône, ji d'mande li char.... char.... charité avou mi in.... mi in.... mi instrumint, parèt, qui vos l'.... vos l'.... vos louquiz. Hout'.... hout'.... houtez bin :

(*I toune li manuvelle di l'instrumint tot suvant l'accompagnateur jusqu'à l' fin dè rèfrain.*)

2.

Li feum' qu'est gin.... gintèie et bonne,
Ji creu qu' l'homm' rèi.... rèiussihrèt
Il est surmint maisse è s' mohonne
Tot comme on compt'.... compt' bin qu'il l'est.
Por mi ji crei.... creièv' li meunne
Pus douc' qwand j' han.... j' hantéve avou.
N'a noll' pus mâ.... mâle è l' commune
Ca 'll' est comm' on.... on leup-warou.

(*Pârlé*). On bai jou elle rint... rint... rinteure avou ine cann'... cann'... cannaille qu'elle prindéve po l' bress'... bress'... bresseu, qu'aveut riçu des côp di chess'... chess'... chesseute d'on jône chè.... chè.... chèron, pasqu'il esteut so.... so.... so s' chèrette. Mais ci n'esteut nin Lu... Lu... Lucien. C'esteut onk qu'esteut sô..., sô.... sôdart, et puis elle lî d'na deux cô... cô... côtelette po magni avou des stouf.... stouf.... stoufèiès rècenne et des was'.... was'.... wastai. Puis elle mi dit tot.... tot.... tot breiant comme on vai.... vai.... vaid [1] dès ing. .. s'ing.... s'inglitin amon l' wèz'.... wèz'.... wèzin, vos 'nn' irez qwèri po dîner. Volà qu'elle mi dit, tot rintrant qui j' fais : Rè... mi, fât, so l'a.... l'a.... l'ârmâ prinde li cot'....

[1] Dialecte d'Ans = *vind.*

cot.... cotmâre bin vite avou l' pai.... pai.... paite [1] et les mette so l' cuis'.... cuis'... cuisinière. Après çoula, elle mi fat sô.... sô.... sôrti po gan.... gan.... gangni mi veie comme vos... vos.... vos veiez.

(*Refrain dè l'sèrinette*)

3.

Grand Diu ! Ji so.... sow' comme in' cresse,
Çoulà câse d'ann'.... d'annoïeus'té.
Mais tant qui j'a l'.... j'a l'diale è l'tiesse,
Ji m'va-st-è l'É.... l'Égypp' sâver,
Ou bin d'vins les.... les Ziverkôve.
Mâgré qu'c'est lon.... londi qu' j'ârè
Mes treus franc d'lâm'.... l'âmône' des pauve
J' enn' irè sins.... sins dire adiè.

(*Pârlé*). Awè, j' enn' irè, saint... saint... saint nom d' tonnire; mais portant, messieu, j'a 'n'... j'a 'n'... j'a ' ne saquoi à v's dire, tant qui j' sos-t-è pré..., pré.... présince di vos tèr.... tèr.... tèrtos. I fât ètinde qu'hi.... qu'hi.... qu'hir on grand ho.... ho.... hovate — il esteut bin 'n' heur'.... 'n' heur'.... 'n heure et d'mèie à dîner, — il aveu stu qwè.... qwè.... qwèri on gros houss'... houss'... houssi paret, po fer ine sais'... sais'... saisèe divins on bot.... bot.... bottique pacequi les gin d'vît.,.. d'vît... d'vît s' sâver sins rin.... rin.... rin dire. Mais qwand il ari... ri... riva, on chèrgive so l' chèr.... chèr.... chèrette tos les meu ... meu.... meube qu'il avît. Veyant qu'on prind'.... prind'.... prindéve li ch'vâ, il fat mette li scel'.... scel'.... scellé so tot. Comme il esteut prôp'.... prôp'.... prôpriétaire, i dèrit : ces mâs'.... mâs'.... mâsitès gin m' divèt. I fât vint'.... vint'.... vint-hut franc di lôcation. Savez-v's bin l' rus'.... rus'.... rûsé qu'il avat tot l' même li so.... so.... somme qu'on lî d'véve.

[1] Dialecte d'Ans = *pinte*.

Après, tot ris'.... ris'.... ristournant, ji veya on coi... coi... coibhi qui battéve li cur... cur... curé, çoulà pos des mess'.... mess'.... messège inte leus deux. On pau pus long, ji veya tot... tot... tot près di l'aite, mi feumme avou on maç... maç... maçon. Elle esteut si mâ... mâ... mâle di m' veie, qu'elle mi r'viersa d'vins tos les moir... moir... moirti. Mais 'll' s'è r'pin... pin... pintirèt, po çou qu'elle m'a tofer di... di... displait divins tot. Quand ji sos è nosse cham... cham... chambe, elle mi fait sogn'.... sogn'.... sogni l' manège, jusqu'à fer l' bour'... bour'... bouresse. S'elle trouve ine pouss'. . pouss'... poussire quéque pârt, co pus vite elle mi bat'..., bat'.... batizeie di sins'... sins'.... sins-honneur et di nawe. Et puis elle bou.... bou.... bouhe avou tot l' même quoi. Ca ji sins co là.... là.... là l' cop d' can'.... can'.... canif qu'elle m'a d'né mâ.... mâ.... mârdi. Hir, po d' juner, j'a.... j'a.... j'ava co deux grands gros ou.... ou.... ouie tot neur qu'elle mi fat co po çou qu' j'aveu happé s' mont'.... mont'..., montai (1) dè timps qu'elle ma.... ma.... magnive tot ri.... ri.... riant, pacequi les poche estit rimpleie di fran... fran... franbaxhe et d'a... d'a... d'amende et des ca.... ca.... caramel, jusqu'à des âb.... âb.... âbricot. Elle fond tot l'âr.... l'âr.... l'âr̂gint qu'on m' donne. Si j'aveus mâie on fi.... fi.... fisik, j'ell' tère. Ji cassereus bin l' baz.... baz.... bazar, mais ji n'a nin dè l' col'.... col.... colére assez. Enfin layans l'a.... l'a.... l'affaire à rése. Ji m'ennèva so haz'.... haz'.... hazard : am.... am.... amuséve bin.

(*Refrain dè l'sèrinette.*)

(1) Dialecte d'Ans = *mantai.*

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1883

RAPPORT DU JURY SUR LE 16e CONCOURS.

MESSIEURS,

Nous avons reçu huit envois pour le 16e concours.

Les numéros 1, 3, 4 et 8 appartiennent au genre de la fable, genre périlleux s'il en fût, tant il est dominé par des chefs-d'œuvre !

Evidemment, pour les juger, le jury ne doit pas se montrer trop sévère : nos distinctions sont en définitive, des encouragements littéraires et il doit suffire pour les recueillir que l'auteur fasse preuve d'un mérite sérieux.

Il importe d'autant plus de se montrer bienveillant que nos concours wallons paraissent plus délaissés ; il semble, en effet, qu'il manque plus d'une corde à la lyre wallonne et c'est avec regret que nous jetons un coup d'œil vers le passé.

Même en nous plaçant au point de vue relatif que nous indiquons, les fables que nous avons examinées sont loin de mériter les palmes offertes pour le 16e concours.

L'invention y est pour ainsi dire nulle ; la versification peu correcte ; le langage est d'un wallonisme douteux ; enfin, la moralité ou n'est pas vraie, ou bien, est banale.

Et pourtant, dans les fables, la moralité est à considérer. La Fontaine qui s'y connaissait, dédiant au Dauphin ses premières fables, vantait la manière ingénieuse dont Esope a débité sa morale. L'apparence, disait-il, en est puérile ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Dans le n° 1, intitulé « *Chin et Chet* » nous entendons un chat dire ses « *vraïe* » à un chien ; celui-ci riposte et, en écrasant à son tour le chat, trouve moyen de faire sa propre apologie. Et quelle est la moralité de ces déclamations réciproques ? Je dois avouer que je ne l'aperçois guère.

Vairet on jou, laïz roter l'progrès
Roge, bleu, laid, bai, seront tos camarâde
On n'diret pus : i sont comme chin et chet.
Qui vinss bin vit' donc, c'jou-là j'el rawâde !
Li pauv' vî chin aveut portant raison :
Si les pârti polet on jou s'ètinde
C'seret l'progrès et l'effet d'l'instruction
Çoula vairet mais..... i fâ co ratinde !...

Oui, i fât co ratinde ! assurément, et c'est ce que nous dirons à l'auteur, s'il s'est promis une distinction. Sa pièce n'est certes pas dépourvue de mérite, nous y remarquons notamment une certaine facilité de versification. D'après sa devise, il aurait fait « *çou qui pout.* » Espérons que bientôt il pourra davantage.

Les nos 3 et 4 intitulés le 1er « *Li Raskignou et les Frumihe* » le 2me « *li Coucou et l'Jaserenne* » dénotent aussi de la facilité ; mais ici encore le wallon n'est bien souvent que du français wallonnisé. L'idée surtout est bien peu de chose. Que dire de ce rossignol qui, pour se gorger d'œufs de fourmis, entame une conversation mielleuse avec la « *dame dè l' mohinette* » ; la fable le fait finir par où il commence d'ordinaire. Il renverse l'édifice des fourmis et mange les œufs. Mais il est aussitôt aperçu par un « *moxhet* » qui le tue à son tour ! Qu'est-ce que tout cela ? et comment l'auteur peut-il en tirer cette moralité :

Efant, ni hoûtez maïe tos les grands complumint,
Mais riqwerez todis les gin di bon conseïe.
Po mi v's trahi, l'mèchant si sièvret foirt sovint
Des parol' les pus douc' qui sont long di s'pinsèie.

Dans « *li Coucou et l'Jaserenne* » nous retrouvons les mêmes qualités et les mêmes défauts. L'idée est bien un peu plus nette mais elle n'en vaut guère mieux.

Un coucou querelle une verdière au sujet de l'uniformité de son ramage. Ce serait le cas de lui appliquer le spot « *c'est l'crama qui lomme li chaudron neur cou !* » Mais ce n'est pas là que l'auteur en veut venir. La verdière répond en douze vers qu'en chantant ainsi elle fait l'éducation de ses petits. Le coucou honteux se sauve et va cacher sa confusion au fond des bruyères.

Arèt-il profité, jaserenne, di vosse lèçon? se demande l'auteur. C'est peu probable, car depuis lors le coucou n'est pas resté *Boke cosowe.* Il crie toujours coucou et je n'ai pas entendu dire qu'il ait modifié ses habitudes Eh bien,cela ne m'étonne pas et je doute que des fables comme celle-ci soient appelées à un grand succès de moralisation.

Le n° 8 nous offre une « *Troquette di Fave.* » Ici nous sommes en présence d'un auteur plus familiarisé avec l'art poétique, plus sérieusement en possession du langage wallon. Malheureusement l'invention laisse encore une fois à désirer.

Dans la première de ces fables « *Li Caracole et les Frumihe* », l'égoïsme est personnifié par la *Caracole,* la générosité par les *Frumihe* et chacune d'elles critique la manière de vivre et de faire de son interlocutrice.

Il y a beaucoup d'hommes égoïstes comme la Caracole, mais

Ces-là qui n'savèt rind siervice
Sont des parâsse et nin des fré !

La seconde c'est « *Li Rose et l'Violette.* »

Foirt sovint c'est à r'lure
Qui nos houkans l'dangî :
Il vat râr'mint aksure
Li ci qui vik' cachi.

Telle en est la morale.

Vous devinez sans peine que la rose plaint la violette d'être réduite à vivre dans l'obscurité des

haies, alors qu'elle, la rose, trône au jardin. Survient une jeune fille attirée par l'éclat de la rose ; elle la cueille et l'emporte sans avoir aperçu la violette !

Hélas ! nous savons tous que la violette n'échappe pas plus que la rose aux mains des jeunes filles et même des jeunes hommes. Nous n'ignorons pas non plus qu'à l'époque où la modeste fleur s'épanouit aux pieds des noirs buissons, le rosier laisse à peine soupçonner l'existence de ses boutons.

Que devient donc la moralité de cette fable ? Il y a cependant quelque fraîcheur dans cette pièce; le vers en est souvent bien tourné, mais ces mérites ne pouvaient suffire à lui faire attribuer une distinction.

Quant à la troisième, elle doit nous démontrer surabondamment que l'on voit la paille dans l'œil de son voisin, etc. ; pour cela ne voilà-t-il pas qu'un chardon s'avise de trouver l'ortie trop piquante et lui conseille de quitter les jardins où personne ne veut la supporter ! L'ortie n'a pas de peine à se gausser du chardon, et.... volà l'fâve foû !

Vous conviendrez avec nous, Messieurs, que l'invention n'est pas brillante et que la moralité est un peu bien banale.

Les fables ne nous ont donc rien donné de sérieusement recommandable.

Les autres pièces sont des contes, sauf le n° 7 qui a certaine teinte d'élégie.

Le n° 2 est intitulé « *On Pèqu'teu corègî.* » C'est une variante des pièces nombreuses écrites dans le

but louable de combattre l'ivrognerie. Il est fort douteux que les efforts littéraires tentés dans ce but puissent être couronnés de succès. Donnons cependant une idée de cette composition.

Un « *Pèqu'teu* » peu endurci sans doute, cède aux premières remontrances d'un ami. Il rentre chez lui un samedi soir et n'est pas ivre. La femme, heureuse de le voir ainsi, veut fêter cette joie et sort pour acheter une « *dressèie !* L'homme cherche ses enfants ; mais ceux-ci habitués à le voir dans un tout autre état et craignant ses mauvais traitements se sont cachés ; il les découvre enfin ; aussitôt les pauvres petits, affolés, se mettent à crier par provision.

Rentrée de la femme qui, à son tour, s'imagine que le père bat ses enfants, et qui, furieuse, envoie la « *dressèie* » après son mari !..

Celui-ci s'explique ; les époux se rapprochent ; les enfants s'apaisent et tout cela, grâce aux bons propos du « *Pèqu'teu corègi.* »

L'auteur de cette pièce sait son wallon ; beaucoup d'expressions et de tournures le font du moins supposer : mais le vers est tourmenté et parfois mal mesuré. Et puis, c'est en 142 alexandrins que la chose est contée ! C'est trop long, et ne mérite pas de distinction.

« *Li vî Haïeteu* » qui porte le n° 5, pèche par l'invention. C'est le récit d'un accident qui coûte la vie au *vî haïeteu*, vrai modèle de père de famille. L'idée morale est tout à fait banale. Le cadre ne

l'est pas moins et l'expression n'a pas le moindre relief ; enfin la versification est très imparfaite. Sur 100 vers il n'y en a que 30 qui se terminent par une rime en *eie* ou *aie*.

Dans « *li Jalotte riwèrèie* », n° 6, l'épisode est vraiment naïf : Une femme, jalouse sans raison de son mari, recourt à tous les moyens pour découvrir l'objet de sa haine incertaine : « *elle si fait taper les kwargeu* » et, en rentrant, fait à son mari une scène de jalousie.

Le mari est fatigué du tourment que lui cause sa femme ; il a écrit à sa mère la priant de la recevoir chez elle ; cette lettre tombe aux mains de Madame, qui revient à de meilleurs sentiments, demande pardon, et guérit instantanément de sa triste infirmité.

Nous trouvons dans cette pièce une certaine facilité à tourner le vers, une expression parfois très wallonne ; mais cette composition comme plusieurs de celles que nous avons eu à juger, semble un essai qui trahit encore bien de l'inexpérience, et, malgré ses mérites, elle est loin de pouvoir être considérée comme répondant aux exigences du concours.

Il nous reste à parler du n° 7, intitulé « *Li Favette gruzinève* ».

Cette pièce est incontestablement la meilleure. Un homme est appuyé sur la haie de son jardin et domine un chemin creux plein d'ombre. Un écolier qui « *fait barette* » est assis sur une borne et ses livres sur les genoux, il écoute le gazouillement d'une

fauvette. Cette douce chanson pénètre l'enfant et l'amène à faire un parallèle de son sort à lui et de celui de l'oiseau. Naturellement l'existence de l'oiseau a plus de charmes, et cela devient incontestable quand il la compare à sa vie d'écolier.

I n'ont nou maiss' qui les barbotte,
I n'ont jamaîe nou d'voir à fer !
Dè l'musique i n'savèt nin 'n'notte
Portant ji les ètinds chanter.
Vola po savu k'mint qu'on vole
I n' prindèt noll' lèçon non pus
Les p'tits ouhai n'vont mâie è scole
Oh ! fez qu'ji d'vinse ouhai, mon Diu !

Mais l'homme vient couper court à la naïve rêverie et, par une verte apostrophe, rappelle l'écolier à la réalité :

Vos, m'fi, vos d'vairez 'n'grand' bouhalle !

L'enfant interdit s'enfuit...

Mais plus tard l'enfant fait homme avait profité de la leçon.

L'idée de cette pièce n'est pas neuve. Il vous souvient sans doute de cette poésie de Mme Desbordes-Valmore que nous avons apprise par cœur au temps de notre jeunesse et qui commence par ce vers :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.

Il y a quelque chose de cela dans la pièce qui nous occupe ; mais celle-ci est loin d'égaler en mérite sa devancière. La pensée est moins délicate, plus philosophique.

Elle a moins de naïveté, et par moments une certaine profondeur qui s'accorde mal, il faut bien le dire, avec l'âge tendre de l'écolier.

Quoi qu'il en soit, l'auteur y fait preuve de qualités sérieuses : une vraie sensibilité se dégage de son œuvre qui porte incontestablement un cachet littéraire. L'expression y est généralement heureuse et il a su tirer un parti avantageux de locutions et de tournures vraiment wallonnes.

Le jury a pensé que cette gentille pièce mérite d'être distinguée, et il vous propose, Messieurs, de lui accorder une mention honorable avec publication au *Bulletin*.

Liège, le 14 mai 1884.

Les Membres du Jury :

J. Dejardin,
A. Nihon,
Polain, *rapporteur*.

Dans la séance du 15 mai 1884, la Société a donné acte au Jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté annexé à la pièce n° 7, a fait connaître que M. Hector Olivier, de Liège, est l'auteur de la pièce couronnée. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Li FAVETTE GRUZINÈVE.

PAR

Hector OLIVIER.

DEVISE :
On s'neïe divins on rèchon
S'on est suvou dè guignon.

J'esteus â coron di m' cotiège
Aspoï so 'n' hâïe di saou,
Qui s'clinch' so 'n'bass' vôïe pleint' d'ombrège,
Et comm' j'y bâwiv', j'a veyou
On ptit s'coli qui fév' barette
Assiou so 'n' pir', ses liv' so s'haut,
I houtév' gruziner 'n'favette
Et s'pinsant tot seu, d'hèv' tot haut :

« Qu'il est awoureu l'çi qui chante !
» Qui l'veie est douç' po les ouhai !
» On direut bin qui n'a noll' plante
» Qui n'seuïe crèhowe à leu sohait.
» Diso l'verdeur', di tott' manire,
» Qu'is âyess' faim, qu'is âyess' seu,
» I r'çuvet tot çou qu' è m' priire
» Ji d'mand' â cir qwand j'sos tot seu.

» I vont beur' fou dè l' rôs' droviette
» Les lâm' qui l'cir pleur' l'âmatin ;
» Des grain qui l' campagne est coviette
» Ennè magnet leu contint' mint ;

» In' foïe les garantih' dè l'plève,
» Et qwand i n'a trop di solo,
» Po n'nin lay hâler leu gève,
» C'est d'so l'foïe qui s'respounet co.

» Ji creus qui sont tos camarâde,
» Qui c'est po rire qwand i s'battet ;
» Qui d'vins leu longuès pormunâde
» Leus él' jamâïe ni s' nâhihet.
» On m'a fait creur' qui père et mère
» Qwand on touwèv' leu jôn', plorît,
» Main j'creux qu'leus lâm' mâ d'esse à l'tèrré,
» Sont souwèïe et qu'tot est rouvi.

» E fond d'leu nid, leus ptitès bance,
» Les jôn' sont hossi comm' l'èfant ;
» Pu vî i vont à l'cabalance
» So l'bèchett' d'in' cohett', chip'tant.
» On n'les lav' nin po les fer gâïe ;
» I s'bagnet d'vins les clèrs potai ;
» A l'respounett' diso les hâïe
» I jouet essônn', qwand fait bai.

» E pré, è champ pleins d'marguérite
» I s'pou qu'jouet â drenné ch'vâ ?
» Mutoi qui coret â pus vite
» Et qui fet sogne â p'tit poch'tâ ?
» I vont k'bech'ter tot' les cèlihe ;
» Sins fer l'awaitte, i maraudet ;
» I polet mêm' goster les pîhe
» Ca dè gard' champette i s'moquet.

» I n'ont nou maiss' qui les barbotte ;
» I n'ont jamâïe nou d'voir à fer ;
» Dè l'musique i n'savet nin 'n'note ;
» Portant ji les ètinds chanter ;

» Volà po savu k'mint qu'on vole
» I n'prindè noll' lèçon non pus ;
» Les ptits ouhai n'vont mâïe è s'cole,
» Oh! fez qu'ji d'vinse ouhai, mon Diu ! »

Vos, m'fi, vos d'vairez 'n' grand' bouhale,
Di-j' adon â p'tit baretteu
Si v's prindez po s'cole li rouwale,
Si v's rouviz vos d'voir po vos jeu.
Allez apprinde à lère à scrire,
Allez, m'fi, houtez çou qu' ji v's dis.
L'èfant m'rilouka sins rin dire,
Puis 'n' n'alla honteux et surpris.

Qwand i fout â tournant dèll' vôïe
I n'a mêm' oisou s'ritourner.
L'èfant.... Ji l'a rouvi dispôïe,
Main l'homm', pus tard mi v'na d'viser.

. . . . . .

J'esteus â coron di m'cotiège
Aspoï so 'n' hâïe di saou
Qui s'clinch' so l' bass' vôïe pleint' d'ombrège :
C'est là qu'nos nos avans r'veyou.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1883

RAPPORT DU JURY SUR LE 17e CONCOURS.

MESSIEURS,

Des huit pièces envoyées pour le 17e concours, quatre ont été, dès l'abord, écartées par le jury. Ce sont celles portant les numéros 5, 6, 7 et 8.

Le n° 5, *J'ainme çou qu'est bai,* a sept couplets. Cette pièce rentre véritablement dans la poésie banale. Chaque couplet de huit vers commence et se termine par « j'ainme çou qu'est bai », ce qui finit par lasser le lecteur,et je doute que la musique parvienne à corriger ce grave défaut. Je veux bien admettre avec la devise *qu'i gn'a co des pus laid!* mais ce motif n'a pas paru suffisant pour entraîner le vote favorable du jury.

Le n° 6 a huit couplets et est intitulé *Li câbaret.* C'est un sujet que nos poètes wallons feront bien d'abandonner. Il est toujours le même : un homme qui s'enivre; une femme qui peine et qui gémit; des enfants mourant de faim; au bout de tout cela le crime et la prison... à tout le moins la misère, l'hôpital et la mort! Y a-t-il là matière à chanson?

Tout au plus à complainte, et complainte inutile encore, qu'elle fasse rire ou pleurer!

Laissons donc ces sombres tableaux qui ne dénotent point chez leur auteur un *art judicieux*.

Le n° 7, *L'ovrège*, est un crâmignon. C'est la glorification du travail qui donne la paix et la liberté. C'est parfait comme idée morale. L'auteur s'efforce d'être gai, le crâmignon le veut, mais il ne réussit qu'à être philosophique, ce qui n'est pas précisément la même chose. La pièce a un défaut plus considérable encore, elle n'est pas wallonne du tout!

Le n° 8, *Ine douce sov'nance*, ne mérite aucune analyse, c'est faible de toute façon. Restent les envois portant les n°s 1 à 4. Ils sont de la même main et, on peut le dire, d'une main exercée. L'auteur se sert avec connaissance de notre vieil idiome populaire. Il versifie avec facilité, avec élégance même. Il sait *trousser* un couplet, il a du trait. La gaîté liégeoise perce dans son œuvre,et cependant rien de blessant ni de trivial.

Ces quatre pièces sont de mérite inégal. La première est un crâmignon « *So les mâlès linwe* ». Nous l'écartons parce que le sujet n'en est pas suffisamment développé. L'auteur peut faire mieux que cela. Il reprendra son idée qui est heureuse et en tirera bien certainement tout autre chose que ce qu'il nous a donné.

Nous écartons aussi le n° 4, *Po mi èterremint*, mélange de tristesse et de gaîté en cinq couplets qui a de bons vers, mais dont l'ensemble laisse à désirer.

Nous arrivons au n° 2. *Diéraine ombâde.* Cette pièce a beaucoup de bon.

Un amoureux vient faire une dernière tentative auprès de ce que l'on appelait dans le temps une *beauté rebelle.*

Une petite sérénade doit, dans sa pensée, venir à bout de la résistance. Il commence bien gentîment :

Droviez donc voss' figniess', Nanette,
Volà l'timps des amour riv'nou !
Mostrez-v's in' tot' pitit' miette,..

L'amour, il le lui montre ainsi :

L'ouhai so l'âbe hante si frumelle,
Les pâvion jowet d'vins les pré...
Poquoi n'nin voleur fer comme-zelle,
Poquoi n' nin voleur vis mostrer?...

De l'amour des oiseaux et des papillons, il passe, dans un second couplet, à l'amour des fleurs qui

.... Droviet leu p'tit cour
Ax caress' des biesse à bon Diu...
Creïez-m', fez comme les fleur dè l'hâïe :
L'amour est là, leïz 'l intrer...

Mais la belle est insensible : le troisième couplet nous le dit. La fenêtre de Nanette ne s'ouvre pas et le couplet finit par une menace :

In amoureu a des corège
Mais 'n'el fât nin trop fer houter
Ca 'n' feie arrivé qui s'risèche
I poreut bin n' mâïe si r'mostrer.

La chanson en reste là, et, vraiment, ce n'est pas étonnant. Cette menace est une maladresse, car pour

qu'on la sollicite ainsi nous devons supposer que Nanette est jolie et pour les jolies filles « *onk di pierdou... deux di r'trové!* »

Pour nous, ce troisième couplet est une tache et nous empêche de décerner à cette pièce une distinction que les deux premiers semblaient lui promettre.

Reste le n° 3. *A mohon.*

Je n'analyserai pas cette pièce. Sa lecture fera suffisamment ressortir ses mérites, et vous n'hésiterez pas, nous en sommes convaincus, à vous rallier à l'opinion du jury en lui accordant la médaille en vermeil.

Liége, le 14 Mai 1884.

Le Jury,

MM. J. Dejardin,
Ad. Nihon,
Polain, *rapporteur.*

Dans la séance du 15 mai 1884, la Société a donné acte au Jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté portant la devise *Et fortasse cupressum....* a fait connaître que M. Henri Simon est l'auteur de la pièce couronnée. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

A MOHON

PAR

Henri SIMON.

DEVISE :
Et fortasse cupressum.....

Bonjou, mohon, kimint t' va-t-i?
Qwand so l'cresse dè teut ti chipteie,
Ji tapreus tot là po t' louki,
A t'ôre mi cour si rècresteie.
T'es todis si friss', si spitant,
Qu'à t' veie ji m' sins crèhe in' inveie,
Si j'ennè polév' fer-st-ottant!
Si j' polév' esse di t' confrèreie!

Bonjou, mohon, kimint t' va-t-i?
Et t' crapaud' es-t-ell' binameie?
T' n'as nin dèmons l'pône dè chusi :
D'vins les mohon 'l' sont tot' pareie;
Ossu d'esse jalot ti n' sâreus.
Qui n'est-c' ainsi d'vins les feum'reie!
Chasceun' dè l' sonk si contintreut
Et n'discangreut nin l'marchandeie.

Bonjou, mohon, kimint t' va-t-i?
K'mint va l'politiqu' ciste anneie ?
Ti n' responds nin, t'es trop suti
Po t' mèler d'in' pareie hâspleie;
Li guerr' âx âbalow' t'el fais,
Mais c'est po qwèri t' vicâreie.
Si les homm' fît comme les ouhai,
Comme ell' sèreut vite èterreie !

Bonjou, mohon, kimint t' va-t-i?
T'anoïereus-s' dèjà d'mi k'pagneie,
J' veus bin qu'ti n' tus' nin si long qu'mi,
C'est d' vraie qui t'as 'n'bin pus cout' veie.
Profites-è, ji n'vous nin t' ratni,
Volà 'n' âbalowe èvoleie :
A rv'eie, valet, qwir' d'el pici,
Va, ji t' sohait' qu'ell' ti gosteie!

LES

AIWES DI TONGUE

(1700)

PAR

LE CHEVALIER **Lambert de RICKMANN.**

Il appartenait à notre collègue regretté, Ulysse Capitaine, qui fit réimprimer la *Pasquée critique et calotenne*, de remettre au jour la satire du Chevalier de Rickmann, et c'est ce qu'il se proposait de faire quand il signalait ces deux pièces comme les monuments les plus importants de l'ancienne littérature wallonne. Malheureusement, comme pour beaucoup d'autres travaux qu'il avait en vue et dont nous avons déjà signalé quelques-uns, la mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter son projet. Nous essayons aujourd'hui, de reprendre son œuvre.

Les aiwes di Tongue parurent en 1700 et furent imprimées en un feuillet grand in-folio, à plusieurs colonnes, mais par une de ces fatalités assez fréquentes dans le monde des bibliophiles, les exemplaires en sont actuellement introuvables (1) et l'on n'en possède plus que d'anciennes copies manuscrites. Capitaine en avait rassemblé deux différentes (2), MM. Henaux et Forir en avaient chacun, une ; il en existe une cinquième à l'Université, provenant de la vente de M. de Jonghe, (n° 643), enfin, l'on sait que MM. Bailleux et Dejardin ont reproduit un important fragment de ce poème dans leur *Choix de chansons* (3).

(1) Simonon en possédait un, mais on ignore ce qu'il est devenu.

(2) C'est l'une d'elles que, faute d'indication d'origine, nous désignons du nom de copie X.

(3) Ces auteurs n'ont publié que 414 vers, sur 589 que la pièce comporte. C'est leur copie qui nous a servi pour le début et la fin, utilisant celle du ms. de Jonghe pour les 175 vers manquants.

En collationnant ces différents textes, nous avons constaté des variantes; nous les rapportons au fur et à mesure qu'elles se produisent, et en indiquant la copie qui les comporte ([1]).

Ainsi qu'on pourra s'en convaincre, la copie Capitaine est celle qui diffère le plus, de toutes celles qu'on possède.

Quant à la *réplique* dont nous avons fait suivre la satire de de Rickmann, elle n'a jamais été imprimée, et c'est d'après les copies Capitaine et de Jonghe que nous l'avons transcrite.

Quoique les faits qui ont fourni l'occasion à de Rickmann de composer cette satire, soient connus, il nous a paru qu'il n'était pas inutile de les exposer à nouveau, car non seulement ils servent à expliquer beaucoup d'allusions qui figurent dans cette pièce, mais ils forment en outre un curieux chapitre de l'histoire des eaux minérales au pays de Liège.

Les dernières années du dix-septième siècle avaient été désastreuses pour le bourg de Spa. Outre des guerres incessantes qui avaient troublé la tranquillité du pays, le tremblement de terre de 1692 faillit tarir ses sources minérales. Ces calamités propagées à l'étranger et exagérées dans leurs effets, ne laissèrent pas de réagir sur le nombre des visiteurs.

Tongres qui, depuis longtemps, voyait avec envie la vogue jusqu'alors croissante de sa rivale, pensa que le moment était favorable pour essayer de reconquérir un peu de son ancienne splendeur et voulut mettre à la mode la célèbre fontaine qui jaillit près de ses murs, fontaine alors presque abandonnée ([2]).

([1]) On trouve jusqu'à trois variantes pour le même vers.

([2]) Un critique, qui signa Achille Ornier à la *Revue de Liége*, parle de cette tentative, honorable du reste, d'une façon plus sarcastique qu'il ne conviendrait peut-être : « Tongres chercha, dit-il, dans son antiquité, une recommandation auprès » des cerveaux fêlés et des hypocondres européens : Vous allez à Spa ? Quelle sottise ! » Venez à Tongres, vous y verrez la fameuse fontaine dont parle Pline, le célèbre » Pline, le grand Pline, l'illustre Pline, qui l'a vue de ses propres yeux; vue, ce » qui s'appelle vue. Oui, Messieurs et Mesdames les malades, nos eaux font preuves

Le Conseil de la Cité ne crut pouvoir mieux parvenir à ce but qu'en chargeant de l'analyse de sa fontaine, un congrès de célébrités médicales. A cet effet, il convoqua dans ses murs une assemblée des premiers médecins de Liège, de Louvain, de Maestricht; il en vint même de Tirlemont et d'Aix, de Huy et de Visé. La réunion eut lieu le 24 août avec grand apparat. Trente et un médecins (1) étaient présents. Après avoir assisté à une grand'messe solennelle chantée dans l'antique église de Notre-Dame, ils se rendirent au son des cloches, au bruit des boîtes d'artillerie, à la fontaine. Les compagnies bourgeoises qui étaient sous les armes, celles de la banlieue, les magistrats de la Cité, trois députés envoyés par le prince-évêque de Liège, enfin des milliers de personnes accourues des environs, formèrent un imposant cortège (2).

L'analyse qui fut scrupuleusement faite donna des résultats prévus, résultats qui furent proclamés publiquement en latin, en français et en flamand par deux des doctes savants, là rassemblés, et cela aux acclamations de la foule.

» de seize siècles d'antiquité. Venez à Tongres : nos eaux sont mentionnées dans » les œuvres du grand naturaliste. Venez à Tongres, nos eaux, vraie fontaine de » Jouvence, venez à Tongres; nos eaux, Achille y fut plongé par sa mère, venez à » Tongres; c'est ce qui le rendait invulnérable, venez à Tongres; excepté au » talon, venez à Tongres; par où elle le tenait, venez à Tongres! venez à Tongres! » venez à Tongres! » (8e livr., 15 août 1844, p. 199.)

(1) L'auteur des *Lettres d'un voyageur aux eaux minérales de Tongres*, dit qu'on en convoqua trente-trois.

(2) Le même critique de la *Revue de Liège*, parlant de cette fête, dit : « Tous ces » docteurs, en robes, assistèrent à une messe solennelle du St-Esprit. Alors ils dî- » nèrent — en tout temps dîner, pour le savant et l'homme d'Etat, fut un des points » les plus importants; — après ces préliminaires, nos chimistes se mettent à » l'œuvre et l'on fait bouillir jusqu'à siccité, trente pots de l'eau merveilleuse. Le » lendemain on déjeûne, ensuite les expérimentateurs goûtèrent, flairèrent, pe- » sèrent, analysèrent... La multitude était si grande, au dire des contemporains, » que les curieux accourus de tous les points du pays ne purent trouver de comes- » tibles à Tongres et aux environs; ils s'en retournèrent à jeun. » Ce point est confirmé par de Villenfagne, au T. II, p. 420, de ses *Recherches sur l'histoire de Liège*.

De retour en ville, les médecins assistèrent à un banquet que la commune leur offrit dans l'une des salles de l'ancien hospice St-Jacques. C'est là aussi qu'ils signèrent le fameux procès-verbal qui repose à l'hôtel de ville.

Cette déclaration reconnaissait d'abord que la fontaine de Tongres était celle décrite par Pline, puis après avoir affirmé qu'elle était minérale, ferrugineuse et alcaline, elle énumérait enfin nombre de maladies qu'elle contribue à guérir.

Cette pièce revêtue de trente-deux signatures fut imprimée en plusieurs langues et distribuée à profusion (1). Les trois députés du prince, le baron de Roost, Herman-François de Malte et Antoine-Théodore Hilaire, y joignirent aussi une attestation « que l'analyse avait été faite selon toutes les règles de l'art et qu'ils avaient assisté à l'approbation. »

En même temps, le docteur Bresmal publia son opuscule intitulé : *Descriptio seu analysis fontis S. Ægidii mineralis ferruginei prope Tongros* (2), dont la traduction parut l'année suivante (3). Il y désavouait complètement l'opinion qu'il avait émise précédemment, dans *La circulation des eaux ou l'hydrographie des minérales d'Aix ou de Spa* (4), opinion qui consistait à appliquer le passage de Pline aux sources de Spa. Aussi y reproduisait-il, en la faisant précéder de nombreux commentaires, la fameuse déclaration du 24 août 1700 (4). Il fit aussi figurer cet « instrument authentique », ainsi qu'il l'appelle, dans son *Paralèlle des eaux minérales des diocèse et pays de Liège*, qui parut en 1721 (5). Pour le dire en passant, cette palinodie de

(1) *Approbation des docteurs licenciés et médecins assemblés à Tongres, le 24 août au sujet des eaux ferrugineuses de Tongres.* Liège, de Milst, 1700, placard in-folio.

(2) Leodii. J. L. de Milst, in-12, 1700.

(3) *Description ou analise des eaux minérales ferrugineuses de la fontaine proche de la ville de Tongre,* etc. Liège, J. L. de Milst, 1701.

(4) Liège, chez Bronckart, 1700, 3 vol. in-12, p. 25.

(5) A Liège, chez A. Barchon, 2 parties. V. p. 104. L'approbation figure encore dans la *Description ou analise des Eaux minérales ferrugineuses de la fontaine proche de la ville de Tongres, par Driessen.* Hasselt, van Gulpen, 1796, p. 48; et dans l'édition flamande de cet ouvrage qui parut la même année, chez le même impri-

Bresmal n'a point été assez flétrie, et il était malvenu à inscrire dans son *Parallèle* cette phrase, en parlant des eaux de Tongres : « Elles sont si anciennes que Pline en a parlé. » Quoique quelques envieux ayent voulu supposer les eaux » minérales de Spa, pour la fontaine de Tongre, j'ai assez » prouvé le contraire par l'histoire, etc., etc. [1]. »

De Rickman allait se charger suffisamment de la vengeance. Ce ne fut pas, sans doute, pour combattre exclusivement les prétentions des Tongrois, qu'il composa la célèbre Pasquinade que nous réimprimons aujourd'hui. Nous devons à la vérité de dire qu'il ne prit parti, ni pour Spa, ni pour sa rivale, mais qu'il semble avoir tout simplement voulu fouetter un ridicule dont l'existence se manifestait alors. Une sorte de fièvre sévissait partout, consistant à vouloir faire de toutes les sources quelque peu minéralisées, une eau merveilleuse. Huy, Flémalle, Chevron, Jupille, etc., eurent, entre autres, ces prétentions.

Le poète anonyme obtint un prodigieux succès, succès qui, vraisemblablement, dépassa son attente. « Cette paskeye, dit » Achille Ornier, excita l'indignation de tous les disciples » d'Hypocrate. L'hommage que Rickman rendait à la langue

meur à Maestricht. Comme aussi dans les *Lettres d'un voyageur aux eaux minérales de Tongres*, etc. Bruxelles, 1787, p. 10. Enfin dans *la Fontaine de Pline à Tongres, par François Driesen*. Tongres, 1856, p. 32. A ce propos, nous constatons de nombreuses différences dans l'orthographe des noms des médecins qui signèrent l'approbation. On en jugera par cette comparaison faite entre ceux pris dans la *Description ou analyse* de Bresmal, 1701, et ceux du *Paralèlle* du même auteur, 1721 : Peeter-Pecters; Bemy-Bimy; Bocqueau-Blocquiau; Gille de Rorde-Gilles-Derord; Marianne-Morianne; Nessel-Nesselt; Jamotte-Jamot; Barthelemi de Barthelemi-Barthelemi de Bartholomis; Landeloos-Landeloose; Rubens-Rupens; Rivette-Rivet; de Muyssen-de Muissen. En outre, le premier de ces ouvrages ne donne que 29 signataires et le second, 27.

[1] P. 103, première partie. M. Driesen dit à propos de ce médecin, qu'il proclama la célébrité des eaux de sa ville natale *avec conviction et désintéressement*. Cela ne l'empêcha pas d'accuser ses concitoyens d'avoir payé d'ingratitude le soin qu'il avait mis à tenter d'accréditer leur source. A ce reproche, M. Driessen oppose qu'on a payé à Bresmal ses vacations, ses voyages, l'impression de sa brochure. Le contraire eût été surprenant. Peut-être ce médecin attendait-il quelque chose de mieux ?

» wallonne fit naître une clameur d'admiration chez tous les
» Liégeois vraiment fiers de leur nationalité. Il n'en fut pas de
» même à Tongres. Le magistrat comptant sur l'effet de l'attes-
» tation éclatante des trente-deux médecins, faisait réparer la
» fontaine, et les habitants badigeonnaient leurs maisons dans
» l'espérance que les étrangers allaient encombrer leur ville
» quand la *paskeye* parut. L'effet en fut foudroyant. Elle arracha
» des rires aux partisans les plus exaltés de la *Fontaine de Pline* :
» ils nièrent ses vertus dans la crainte d'encourir une épi-
» gramme. »

Ce dire n'est point exagéré. Le coup porté aux prétentions de la ville de Tongres fut des plus rudes; outre que la satire mettait à néant tous les efforts tentés pour rendre du prestige à la source délaissée, elle rendait inutiles les grandes dépenses occasionnées par le magistrat [1].

Le manuscrit Gossuart (n° 1153) de l'Université, au tome deux, p. 1, dit à propos du congrès célèbre provoqué à Tongres, et de la diatribe wallonne de de Rickman : « Au reste on ne laissa pas de faire bien des railleries au sujet de cette fameuse consultation ; entre autres il parut en ceste ville certaine pasquinade en Liégeois qui estoit l'ouvrage de quelque joly esprit, qui tournoit en ridicule les médecins qui avoient assisté à cette

[1] Après cette issue désastreuse, la prière dont Bresmal faisait immédiatement précéder la précieuse attestation des médecins, dans son opuscule, semble une véritable ironie. Voici la traduction de cette oraison, qui fut répétée dans tous les ouvrages relatant l'expérience du 24 août. « Maintenant, mon Dieu, quels remercîments pourront vous faire les mortels, qui soient dignes de la grâce que vous venez de leur faire, en leur rendant une fontaine aussi précieuse pour leur santé, que celle que je viens de décrire. Elle n'a été si longtemps en oubli que pour punition de leurs crimes : ayez pitié, Seigneur, du peu qu'ils peuvent à l'égard du sublime ; ils vous offriraient volontiers leurs cœurs et leurs actions ; ils craignent avec raison que ce serait un holocauste trop impur, et ils s'adressent pour ce défaut aux êtres impeccables et ils disent avec le Psalmiste : *benedicite fontes Domino.* »

Les dépenses occasionnées par les expériences de 1700, montèrent à la somme de 1200 florins.

analise et qui avoient tant proné les vertus de ces eaux; lesquelles eurent peu de sectateurs, car on ne laissa point de s'en tenir aux eaux de Spa, préférablement à celles de Tongres; quoique cependant plusieurs médecins, mesme des plus experts, aient fait et fassent boire ces dernières à certains malades, avec succès. »

Bresmal, l'historien officiel de la Fontaine de Pline, fut, lui-même, forcé de constater le fâcheux effet causé par la pièce de de Rickman.

Au dialogue deuxième du *Parallèle*, le questionneur fait cette demande :

« Dites-moi d'où vient que ces eaux, après une analyse si fameuse, ne sont plus si renommées qu'elles ont été passé quelques années? »

Or, au nombre des raisons présentées par l'auteur, afin d'expliquer le discrédit dans lequel elles sont tombées, il cite la suivante :

« La quatrième est que la populace ignorante (qui prend des » jeux d'esprit pour des réalités) a donné dans le sens d'une » pasquinade en langue liégeoise, peut-être faite pour s'en » divertir, sans réfléchir au tort qu'il faisait à sa propre patrie. » On n'a jamais connu ce Pasquin de nouvelle fabrique, il a eu » ses raisons pour ne pas se nommer : Il a fait paraître trop de » génie dans sa pièce pour ne pas scavoir que les railleries ne » conviennent que dans les sujets qui n'intéressent pas le » public; et que dans ce cas, il vaut mieux être caché que » connu, etc.

» D. Que pouvait dire cette pasquinade pour faire un tort » aussi essentiel à ces eaux minérales?

» R. La langue liégeoise est très énergique et très expressive » pour la satyre. La pasquinade tournait et les eaux et les » médecins en ridicule. Selon elle, elles n'avoient aucuns prin- » cipes minéraux et les approbateurs étaient des mercenaires » qui n'avoient donné leurs signatures qu'à prix d'argent. Le

» peuple n'en a pas seulement ri, mais en a reçu une impres-
» sion fatale au juste mérite de ces eaux [1]. »

A cet aveu de Bresmal, il n'y a point à contester l'effet produit par la *pasqueye*. Aussi les eaux de Tongres furent-elles bel et bien reléguées dans l'oubli. M. Driesen s'est peut-être un peu trop aventuré en affirmant dans son ouvrage « que l'expérience des trente-deux médecins assura pendant *tout* le cours du XVIIIe siècle, la vogue des eaux de Tongres [2]. » La vérité est que leur réputation ne franchit plus dès lors qu'un cercle très restreint et que, depuis bientôt quatre-vingts ans, le silence le plus complet s'est fait autour d'elles.

Un poète wallon dont on n'a pas conservé le nom, tenta de répondre à de Rickman, mais sa réponse est faible, évasive, sans portée. Elle ne produisit aucun effet. On en jugera du reste.

Avant de terminer, il nous faut bien avouer qu'on a peu ou point de détails sur l'auteur de la *Pasqueye*. Il est pourtant plus que probable qu'il composa d'autres pièces wallonnes.

Fils de Walerand-Lambert de Rickman, bourgmestre de Liège en 1682, il devint lui-même membre du Conseil ordinaire, et fut remplacé dans cette charge par le baron de Méan, à sa mort, qui arriva en 1732. De Rickman était, dit-on, jurisconsulte distingué.

ALBIN BODY.

(1) Dialogue deuxième, 2e partie, p. 114.
(2) P. 36.

ABRÉVIATIONS.

Ms. F.	Manuscrit de M. Forir.
Cop. Cap.	Copie de M. U. Capitaine.
Cop. Hen.	Id. Henaux.
X.	Copie d'un inconnu (appartenant à M. U. Capitaine).
Ms. Un.	Manuscrit de l'Université, provenant de la bibliothèque de M. De Jonghe.
B. et D.	Copie publiée dans le choix de chansons et poésies wallonnes, par MM. Bailleux et Dejardin, 1840.

Grâce à bon Diew qu'int' les marasses (1)
Tot nn'allant à l'chesse âs begasses (2)
On vint di r'trover, sins pinser,
Ciss' bonn' fontain' dè timps passé
5 Di qui Plin', sins avu rin r'çu,
A pus exalté les vertus (2bis)
Qui tos les docteurs d'ajourd'hou
Quoiqu' forpayîs et corrompous.
Assuraiemint qu'po nos pechis
10 Diew l'a-t-aou longtimps cachî,
Et qui po l'jou d'ouie i nos l'rind
Avou l'anno sancto qui vint,
Po fini n'feie tots les grands mâs
Dè l'malédiction d'Saint Servâs.
15 Ciss' denn' fontain' qu'on va r'fer gâïe (3)
Et qui nos fret riche à jamâïe (4)
Est pus clér di dîhe hût carats (5)
Qui qwand c'est qu' Pline ennès pârla;

(1) Grace à Diew, int' les marasse. Ms. F.
(2) Tot allant. . . . . Ms. Un.
(2bis) A pus exalté la vertu. Selon de Villenfagne qui en parlant de cette satire, en cite quelques vers.
(3) . . . . . qu'on va fer gâïe. Cop. Cap. et Ms. Un.
(4) Et qu'nos fret riche à tot jamâïe. Cop. Cap. et Ms. Un.
(5) Et pus legîre dihe . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.

Ca, si v' n'euhî qu'in' bouhe âs reins
20 Vos l'y vierî à v'murer d'vin (1).
Out' di çoulà, ès chapit' treuse,
I dit qu'ille est ferrugineuse (2);
Et ciet ji creu qu'i n'a nin toirt (3)
Ca lî' ni saweur nin n'gott li fier.
25 Mais çou qui l'rind eco pus bonne
C'est qu'ill' ni fait mâ à personne
Tot' sôrt di biesse ès polèt beure
Sins avu ni mâ ni doleûr (4);
Vos veyez minm' des p'tits lurtais
30 Qui noïet d'vin tot a pus bai.
Allez' mi dire qui mâïe à Spâ (5)
Les biesse y d'moret sins s'fer mâ (6)!
Ciss' carogn' d'aiw' fait mori tot
Minm' jusqu'az viers et az chabots,
35 Si s'lait k'poirter po tots costés (7)
Sins mâïe poûri ni chamosser;
Min l' nosse a tote ine aut' nateure;
Ill si gât' so treus jous d' voiteure.
Çoula convainc turtot' les gins (8)
40 Qu'i n'y a nin d'moré dè sé d'vin (9)
Eco qui l' mér, comm' vos savez,
Aïe battou là de timps passé;

(1) Vo l'y vieri ass' mierer d'vin.
(2) On dit qu'elle est . . . . Cop. Hen.
I' v' dit . . . . . Ms. Un.
(3) Et ciète il a bin avu toirt. Cop. Cap. et Ms. Un.
(4) . . . . . ne mâ ne doleûr. Cop. Cap.
(5) Alléze mi dir' qu'el cisse di Spa. Cop. Cap. et Ms. Un.
(6) Ces bièsses. . . . . Cop. Cap. Hen. et Ms. F.
Ces bièsses y d'meurint sens fé mâ. Ms. Un.
(7) . . . . . po tos païs.
. . . . . ni chamossi. Cop. Cap. et Ms. Un.
(8) Çoula persuâdd' tott' les gins. Ms. F.
(9) Qui n'y est nin resté. . . . Cop. Cap, et Ms. Un.

Ossi l' monde y vint à tell' flouhe
Qu'i nos faret serrer nos ouhes,
45 Ou bin don fer r'bati po l'mon
Tos l's ans pus d'in' row' di mohons (1);
Et qwand c'est qu'on r'freut noss' cité
Ossi grand' qui dè timps passé
Eco y louereut-on on stâ (2)
50 Ossi chir qu'à Lîge on palâ.

I n'y a noll' sôrt di maladeie
Qui foit' seuy-t-elle et aregeie (3)
Qui ciste aiw' là ni k'chess' pus lon
Qui dè marchî jusqu'à Péron;
55 Et si jamâïe tot l' monde ès prind
C' seret co bin pé avou l' timps,
Ca minm' nos avans bon espoir (4)
Qu'ill' poirèt fer r'viker les moirts,
Et qu'à nn'ès beûr' tos les ch'vâs d' Tongues
60 Di roncins poiront div'ni hongues
Qu'ill' seret bonn' po les pucelles
Qu'âront leyî spyî leus hielles
Qu'ill' les saret si bin r'sôder (5)
Qu' les aveûl' s'y lairont tromper.

65 Vola poquoi trint' deux docteurs
Vinet d'arriver tot à c'tte heure.

(1) . . . . . pus d'in' leuwe di mohon. Ms. Un.
(2) . . . . . des stâ. Cop. Cap. et Ms. F. et Un.
(3) Qui foit' qu'il seuye. . .
. . . . . n'el chess' pus long Cop. Cap. et Ms. Un.
(4) Ca minm' les Tixhons ont espoir. Cop. Cap. et Ms. Un.
(5) Ca l' les sâret. . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.

I volet l'anatomiser (1).
On l'sa leyi tot triboler,
Min bin lon d'y trover à r'dire (2)
70 I s'ont fait sôs, ont bèni l'cire
Di nos avu restitué
Ciste aiw' si bonn' dè timps passé.
Il eurint portant l'plaiv' so l'dos
Li long dè ch'min tot v'nant d'lez nos,
75 Et çoula l's aveût tant temté (3)
Qu'i nos volint comm' racuser (4);
Min po les fer cangî d'parôle
On leu d'na chesconk treus pistoles,
Et s'leu fît-on in' si grand' fiesse
80 Qu'i fourint tos sôs comm' des biesses.
Çoula fourit bin rapoirté (5),
Divin l'gazett' dè meûs passé,
Et l'gazti qu'a si bin pârlé
A st' avou zel on pau gasté (6).
85 I firint don l'expériince,
Broulant l'aiw po trover li s'mince,
Min ciète i n'y polint trover (7)
So cinquant' pots qu'on d'meie grain d'sé,
Qui l'mer, comm' nos racont' l'histoire,
90 Aveu leyi là po mémoire (8);
Si bin qu' les docteûrs di Lovain
Ni cessint d'ennès dir' dè bin.

(1) Et po l'bin anatomiser. Cop. Cap. et Ms. Un.
. . . . tribouler.
(2) Ciett' bin lon d'y trover à r'dire.
I ont lowé et bèni l'cire. (Ibidem.)
(3) . . . . l's aveût si temté. Cop. Cap. et Ms. F.
(4) . . . . comm' ravisez; Cop. Cap. et Ms. Un.
(5) Çoula a bin stu rapoirté. Cop. Cap. et Ms. Un.
(6) Qu'avou z'el l'a t'on pau. Ibidem.
(7) . . . . i v' n'y polint trové. Ms. Un.
(8) Y aveu leï po mémoire. Ms. Un. et F. Cop. Cap. et X.

Les cis d'Diest et les cis d'Visé
Nè l'savint assez admirer.
95 Les cis d'Ahe (*a*) et les cis d'Rur'monde
Di joie firint plorer tot l'monde (1).
Les cis d'Maestrecht et les cis d'Hu
S'ewarint turtos di s'vertu (2),
Et s'disputint à qui l'pus vîs (3)
100 Po l'honneur dè sinner l'prumi
Et leus confrér' di Tirlimont (4)
Volint qu'on z'ès fih' des chansons.
Les Ligeois minm', qui sont todi
Pus chicanneux qu'ès tot pays (5)
105 N'enn' ont saou dir' qui dè bin :
(Çou qu'est râr', po dès s'faitès gins!)

Il ont trové l'aiw' misérale
Bin alcalène et martiale ;
Bin martial', la qu'ill' si r'sint (6)
110 Eco des songu' des vîs Romains,
Qui s'y firint trawer leûs pais
Po y v'ni rimpli leûs tonnais (7).
Miséral, po l'misér' des gins ;
Alcalèn', po l'mâ des calins,
115 Ca il a v'nou qwat' jon' Lîgeois (8),
On pau pités dè mâ françois (9),

(*a*) Aix-la-Chapelle.
(1) Fint plorer di jôïe li monde. Ms. Un. et F. Cop. Cap. et X.
(2) S'ewarînt tot di ses vertus. X.
. . . tourtos d'ses vertus. Ms. Un.
(3) Et disputin à qui . . . . Ms. Un.
(4) . . . . . di Tillimont. Cop. Cap. Ms. Un. et X.
(5) Pus chicaneux qu'ès nou païs. Cop. Cap. et Ms. Un.
Pus sikaneux,.... dans la Cop. X.
(6) . . . . . la qu'ell' si r'sint. Cop. Cap. et Ms. Un.
(7) Les vers 111e et 112e ne se trouvent pas dans la Cop. Cap. ni dans celle du Ms. Un.
(8) Ca il est v'nou . . . . . Ms. Un.
(9) On pau piqués . . . . . Cop. X.

Qui s'y ont v'nou si bin r'wèri
Qu'enn' ont s'crit tot dreut à Paris; (1)
Tell'mint qu' les français y vairont
120 Ossi v'nous qu' des tropais d'moutons;
Ca, c'est l'minme aiw', po assuré,
Qui l'ciss' di qui Plîne a pârlé,
Qui r'wèrih' l'hypocondriaque,
Sins orvietan et sins th'riaque;
125 Ill kichess' li scorbut si lon (2)
Qui dè stoumak jusqu'âz poûmons;
C'esst' on r'méde âz pâlès coleûrs
Dont tant d'bacell' moret à c'tte heure.
Ill' fait hiter pus lon qu'in' pique (3)
130 Tos les mâs qu'on nomm' hystériques.
Ill' chess' li greval tot à fait (4)
Qwand ill' sièreut minme ès cervai (5).
Ill' trouv' li leucophlegmateie (6),
Assom' sins mâ li cachexeie (7),
135 Et fôr si lâg' li tro dè cou
Qui po hiter ses tripe avou (8).
C'esst' on bon r'méde âz mâ d'jonteûre
Qui fet sovint v'ni des infleûres (9).
Ossi tot' bâcell' qu'ennès prind
140 N'ennès sét assez dir dè bin (10).

(1) Qu'enn' ont tot dreut scrit à Paris. Cop. Cap.
Qu'enn' ont tot reu. . . . . Ms. Un.
Qu'enn' ont scrit tot reûd. . . Cop. X.
(2) Ell' kichess. . . Ms. F. et Cop. Hen. . . li scurbut. Ms. Un.
(3) Ell' fait hiter. . . . . Ms. F. et Cop. Hen.
(4) Ell' . . . . . Ibidem.
(5) Qwand ell' . . . Ibidem.
(6) Ell' . . . (Ibid) Ill' tow' li leucophlegmateie. Cop. Cap. Ms. Un. et X.
(7) Assomm' sins mass' li cachexeie. Cop. Cap. et Ms. F.
(8) . . . . . les tripe avou. Cop. Cap. et Ms. F. et Un.
(9) Qui fait sovint . . . . Ms F. et X.
(10) Ne scé nin assé . . . . Ms. Un.

Ill fait riv'ni belle et bonn' tiesse (1)
A l'pus laid' feumme, à l'pus mâl biesse;
Et s'vos euhî l'moirt so les dints (2)
Ill' v'el' freut r'moussi po l'cou d'vin (3).
145 Ossi les docteurs qu'on v'nou d'vant
Et qu'estint bin les pus mèchants,
Euhint volou jetter tot plein (4)
Dè l'flate ès l'juss', min i n'polint.
I fourint constraints d'avouer
150 Les mirak' qui ciste aiw' sét fer :
Min l'mâ fout qu'il avint rouvi
In' penne et d'linche et dè papi,
Po n'nès d'pêchi on documint
Qu'el' fih' creur' sins tromper les gins;
155 Et s'avint-i, c' qu'esst èco pé (5),
Rouvi l'cachet dè l'faculté.
C'est po çoula qu' faf revoyi (6),
Li mî à ch'vâ, li mî à pid (7),
Li r'queri à Lîge âx pus chaud
160 Dont qu'i manquint di s'rompi l'cô (8) (a).
Todi riv'nît-i co à timps (9)
Po r'bouter les astargis d'vin,

(1) Ill' fait div'ni . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
Ell' . . . . . Cop. Hen.
Ell' . . . . Cap. Hen.
(2) . . . l'moirt int' les dints. Cop. Cap. et Hen. Ms. F. Un. et X.
(3) Ell' . . . . Cop. Hen.
(4) Euhint voltî jetter . . . Cop. Cap. X. et Ms. F. et Un.
(5) . . . c'qu'esteut co pé. Cop. Cap. et X.
Et s'avint-y, kesteu co l'pé. Cop. Un.
(6) Ce pokoy qui favre renvoy. Cop. Un.
(7) Li mî à ch'vâ et l'mî à pî. Cop. X.
(8) Dont qui manqua di . . . Cop. Cap. et X. et Ms. Un.
(a) D'après une note manuscrite de la copie de Jonghe de l'Université, ce fut Derord, médecin de Liége.
(9) Todi r'vinf't-i eco. Cop. Hen. et X. et Ms. Un.
Todi r'vint-i eco.

Et s'rivingeant so les henas,
I leyit s'crir' çou qu'on vola (1)
165 Li r'cette esteut on grand placârd (2)
Pus lâg' po l'mon qu'on bacon d'lard (3),
Es latin, flamin et françois
Et si vos m'dimandez : poquoi?
Afin qu'on l'sep po tots pays
170 Et qu'personn' ni s'laiss' pus mori.
On fit ossi, qui j' n'ètinds nin
Saqwants p'tits faïés mots d'latin
Po marquer justumint l'annaie (4)
Qui ciss' fontaine a stu r'trovaie
175 Ji creu qui vont tot comme çoula,
Li prumi : Caret MeDeLLa (5),
Li deusinm' : ConCreDant oMnes,
Ca j'el s a ritnous tot espress.

180 Vorci don ciss' bonn' fontain' ci (6)
Di qui Pline enn'a d'*ja motti* (*a*) ! !
Qui a-t-az jambe et az *bress' mâ*
N'a pus qu'fer dè cori à Spâ;
On z'y vairet d'pus *lon cint* feies
Qu'on n'fait à Spâ po sâver s'veie (7);
185 Et si jamaïe on l'sét d'si lon
Les *moriann'* minme y accourront.

(1) S'leya s'crir' tot çou . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
I leya . . . . . Cop. Hen. et X.
(2) Si r'cette . . . . . Cop. Cap.
(3) Ossi lâg' . . . . . Ms. Un.
(4) Rimarqué justimint . . Cop. Cap.
(5) Li primi. . . . Ms. Un.
(6) Vorci donc n'feye ciss' fontain'-ci. Cop. Cap. Ms. F. et Un. X.
(*a*) L'auteur fait ici des jeux de mots sur quelques-uns des noms des médecins qui avaient signé la fameuse approbation des Eaux; et l'on reconnaît Jamotte, Bresmal, Lonçin, Moriane, Ooms, Nessel, Bimy, etc., etc.
(7) Qu'on y fait là po saver s'veie. Cop. Cap. et Ms. Un.

Tots les *homm'* si poitront si bin (1)
Qui les docteur ni front pus rin.
Les veyès feumm' n'aront pus qu'fer
190 *D'opium* (*a*) po les fer r'poiser.
Les cis qui n'ont ne chamb' *ne selle* (2)
Po chir' n'ont pus mesti qui d'zelle (3).
Ill' front *bin mî* po qui n'a rin
Qu'ill' ni f'ront mâ po qui n'a bin (4).
195 A Hu, donrint leu bassinia
Po nn'avu on p'tit hansionia;
Ca ciste aiw' là fait des grands bians (*b*)
A qui s' poit' bian, à qui n'a rian.
Qui tos les *mâs l't*inesse ès s' lé (*c*) (5)
200 Li ci qui s'ès oisret moquer (6);
Ca après tant d' si bons docteurs
Qui blâm' ciste aiwe n'est qu'on moqueur (7).
Kibin n'a-t-i d' qwâtrons d' mirakes (8)
Qu'ill nos a fait dèpoïe les Paques (9).
205 Houtez, po n' nin baicôp minti,
Ji n'vis racontret qu' les pus p'tits.

(1) Tos les Ours s'è. . . . . Cop. Cap.
(*a*) Allusion à Clermont, médecin. (Note du Ms. Un.)
(2) Les ciss' qui . . . . . Cop. Cap.
. . . . . n'ont ni chambe *Nesselle*. Ms. Un.
(3) Po chîr n'aront pus mesti d'zell, Cop. Cap. et Ms. Un.
Po chîr n'ont pus mezâh' di z'el, Ms. F.
(4) Qu'ill' ni f'ront d'mâ. . . . . Ms. F.
(*b*) Allusion à Bocquiau, médecin qui prononçait ainsi les mots : *bien, rien*. (Note du Ms. Un.)
(*c*) Il s'agit ici de Malte, l'un des 32 médecins.
(5) Ki tot les maltinesse et lé. Ms. Un.
(6) Li çi qu' sè vôret mâie moquer. Cop. Cap. Ms. Un. et F.
(7) . . . . . n'est qu'on pêcheur. Cop. Cap. et Ms. Un.
(8) Kibin n'y a-t'y dèjâ d' miraques. Ms. Un.
(9) . . . . . depû les Pâques ? Cop. Cap. Ms. Un. et X.

In homm' di Spâ qui n' polef chire (*a*)
Qwand nn'eût seulmint odé l' foumire (1)
Fout obligî di d'fer là minme
210 Si cou d' chasse et chire ès l'fontaine.
In' ligeois' qu'esteut si halcrosse
Qui s' curé l' condamnéf à l'fosse (2),
Noss' fontain' li fit tant dè bin (3)
Qu'il y pierda l'dreut d'eterr'mint.
215 On môn' qu'aveut si pierdou l'gosse (4)
Qu'i n'poléf pu magni *dè ross'*
So dix joûs magna treus moutons
Quatwass' coqs d'îne et vingt chapons (5).
On jansenisse et inn' chafette
220 *Rolants* tos deux jus d'inn' cherette,
Onk aveut l'nier foirt sitindou.
L'aute inn' grand' plâïe wer' lon dè cou (6);
D'on côp d'aiw' li nier si r'metta,
Et l'plâïe dè l'chafette si r'serra.
225 Inn' pauv' solaie à Coron-mouse
Sortant *de rot*, rôlat ès Mouse;
I n'fourit nin vraiemint qwahi (7),
Min i mâqua bin dè neyî (8),
Et s'ès happa si gross' hisdeûre (9)

(*a*) C'est M. Coquelet, médecin (de Spa). Note du Ms. Un.
(1) Quan l'eu seulement. . . . . Ms. Un.
(2) . . . . . l'condam' él a l'fosse, Cop. X.
. . . . . l'condani el fosse. Ms. Un.
(3) Noss fontain' li fait si grand bin.
Qu'ill' y pierdi . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(4) On nôbl' qu'aveut . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(5) Quatwass' coq d'île . . . Ms. F.
(6) . . . . wai lon dè cou; Ms. Un.
(7) In' foû nin quidem qwahî. Cop. Cap. et X. Ms. Un.
(8) . . . . d'ess' neyi. Cop. Cap. et Ms. Un.
. . . . . d'è noy. Cop. X.
(9) Et s'hapa in' si gross' . Ms. Un.

230 Qu'i n'féf qui hiter à tote heure,
I v'néf à Tongue et d'foic' di sogne (1)
Di beur' di l'aiw' quoiqu'ill' seuye bonne (2),
I s'serra l'cour et l'cou si foirt,
Qui fât' dè chire, i touma moirt.
235 Li tonnir, foic' di d'*lahi l'air*
Scuia-t-inn' bonn' feumm' di Bellair (3)
Ill' ni lava si plâïe qu'inn' feie
Et s'fout r'wereie li minm' nuteie (4).
On vî bounhamm' di nonante ans
240 Qu'aveut volté dè fer n'èfant (5),
(Min comm' vos polez bin pinser
I n'aveut nin de l'foice assez) (6)
Buva les aiw' qwinz' jous durant
Et d'on seul côp fit treus efants.
245 In' hypocont' qu'aveut ès l'tiesse
In' niaie di jonès aguèces
Prit d'noste aiw' po s'ennès fer qwite (7)
Et s'les hita tot ossi vite (8).
On scorbutique, à qui les dints (9)
250 Comm' des caïets d'bois li r'mouint (10),

(1) I vinf' à Tongue. Cop. X.
. . . . . et foisse di sogne. Ms. Un.
(2) De beur . . . . .
Kis serrat l'cour . . . .
Kat fâte dè chire . . . Ms. Un.
(3) K'suha inn' veye feumm' . . Cop. Cap.
K'suha in' feum' qui n'fév' qui braire. Ms. F.
Scuïat in' feumm' qui n'fév' qui braire. Cop. X.
(4) E ossitoit ill' fou rwereye. Cop. Cap. et Ms. Un.
E s'fou r'wereïe ciss' mêm' nuteïe. Ms. F. et X.
(5) Qu'aveut volté d'fé in' efant. Ms. Un.
(6) Kit n'aveu . . . . . ibidem.
(7) Prit noss' aiw' po . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(8) Et les hita . . . . . Ms. Un.
(9) On scurbutique . . . ibidem.
(10) Comm' des cossets d'bois . . Cop. Cap.
Comm' des caïets d'bois si r'mouwint. Cop. Hen. et X.

N'avala d'noste aiw' qu'on hena (1)
Et tot' li machoir' li touma (2).
Inn' jôn' chaipiow' qu'alléf morant
Ossi serraie diri qui d'vant,
255 A nnès beure a pris tant d'vigueûr (3)
Qu'ill' pihe à c'te heur' di tot' coleur (4).
On môn' qu'aveut l'pîre ès costé (5)
Ossi lâg' qui l'mit' di si abbé,
Buva les aiw' et so treûs joûs,
260 Li qwitta comme in' poie si oû (6).
Onk, à qui treus deugts d'zeu l'narenne
Esteut crehout in' pair' di coines (7),
Ni metta qu'on pau d'aiw' so s'front
Et ses coin' toumint ès pouhon.
265 In aut' ni fout nin sitoy v'nou (8)
Qu'i n'chia po l'boke et po l'cou,
Et si fit-i on vier si long (9)
Qui des Chatroux à Robietmont,
I li falléf divôre à cou (10)
270 A meseûr' qui l'vier esteut v'nou ;
On nn'eût po l'mon dihe-hût haspleies,
Turtot' di six boubenne et d'meie.
On bomel, si inflé d'aiw'lenne
Qu'à pôn' li veyef'-t-on s'narenne,

(1) N'avalat nos aiwes . . Ms. Un.
(2) Et tot' dinteur . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(3) . . . . . a r' pris tant d'vigueur. Cop. Cap.
(4) Qu'elle chaye et pixhe di qwins' coleur. Cop. Cap. et Ms. Un.
Qu'ell'. . . . . Cop. Hen.
(5) On môn' qu'aveut n' pîre. . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(6) Il' qwitat . . . . . Cop. Cap. It quittat . . . . Ms. Un.
N. B. — Les quatre vers 339 à 342 viennent à la suite de celui-ci, dans les copies de MM. Bailleux et Dejardin, Henaux et X.
(7) Esteut crehawe. . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(8) . . . . . nin si ratt' vinou. Ms. F.
(9) Et y fit-i. . . . . Cop. Cap.
(10) Qu'i li falléf. . . . Ibidem.

275 Buva treus pots, piha qwat' tonnes (1)
Et dvinf ossi graye qui personne (2).
In' étiqu', si moirt et si laid (3)
Qui l' Lazare esteut ès wahai
Buva d'noste aiw' et d'vinf si crâs
280 Qu'ès rallant i creva on ch'va.
On pauv' bresseu qui tot mahant
Touma ès l'couve, li tiesse divant
I n' si blessa nin à toumer,
Min i s'aveut bin foirt haudé
285 On l'appoirta so des ebiesses (*a*)
Et s'fit-on v'ni des blankih'resses,
Qu'a foic' dè jetter l'aiw' so s'coirps (4)
Fint raviquer l'homm' quâsi moirt.
In' caietress' qui foic' dè trop sîre
290 S'aveut fait l'cou pu deûr qu'in' pire
N'eut nin sitoy l'cou ès l'fontaine (5)
Qu'ill' ni fout qwitt' di s'deûr coïène (6).
On marihâ pité si foirt
Qui l'fier di ch'va d'mora ès s'coirps (7)
295 A bout d'dih joûs piha six clâs
Et l'onzinm' joû li fier di ch'va (8).
In' feumm' di septante ans et d'meie
Qui mâïe n'aveut stu gross' di s'veie (9),
Si bagna d'vin l'aiw' jusqu'az s'pales

(1) . . . . . piha six tonnes. Cop. Cap. et Ms. Un.
(2) N. B. — Les huit vers, 327 à 334, figurent à la suite du 276me dans la copie de MM. Bailleux et Dejardin et dans celle de Henaux et d'X.
(3) In itique. . . . . Ms. Un.
(*a*) Civière.
(4) Ki foic' dè jetter . . Ibidem.
(5) N'eût nin si ratt' . . . Ms. F.
(6) Ces quatre vers, 289 à 292, manquent dans la Cop. Cap.
(7) . . . . moussa ès s'coirps. Cop. Cap. et Ms. Un.
(8) . . . . . dè ch'vâ. Cop. Cap.
(9) . . . stu gross' ès s'veïe. Cop. Cap. et Ms. Un.

300 Et so nouf meûs eût in' germalle.
On pauv' bolgi, qui so treus ans
N'aveut polou magni qu'deux pans
So treus jous s'vinf si ragoster
Qu'i s'formagna et s'va briber.
305 On françois, qui d'foic' dè souer (1)
Aveut quasi pierdou tot s'nez,
Noss' fontain' lî fit creh' si long (2)
Qu'ell faf coper, treus deugts po l'mon.
In' bacell' si chergeie di pouces (3)
310 Qu'in' terr' di grain l'est ès l'aousse
L'aiwe ès fit mori so treus jous
Quatwass' sitis et treus pougnous.
On toubaki, flairant po l'nez
Ossi puanmint qu'on privé,
315 Buva les aiw'; à c'te heure il ode
Pus l'moskion qu'on stron d'marcotte.
On bon vyard qui n'oief gotte
Des deux oreyes po d'zo s'calotte,
Noste aiw' li r'fit l'oreye si lesse
320 Qu'i v's oreût qwand vos n'fît qu'in' vesse (4).
Eun' qu'aveut les tett' qui pindint
Jusqu'à ses g'nos, po d'zo s'ventrin,
Et qu'aheiemint eun' euh' polou
Sins d'hiter ses deugts, horbi s'cou
325 Vinf beur' les aiw' et à chaqu' côp (5)
Les tett' lî r'montint on pîd haut.

(1) . . d'foic' dè sônner. Cop. Cap. et Hen.
(2) . . li fit r'creh' si long. Cop. Cap. et X.
Nos aiwes li fin rikrehe si long,
Qu'il fave . . . . . Ms. Un.
(3) Les douze vers 309 à 320 manquent dans la Cop. Ms. Un.
(4) Variante : qu'il ôreût . . . . .
(5) Vinf' beure les aiwes et chaq' kô. Ms. Un.

On pelerin qui d'seu morant (1),
Avala s'calbass' tot buvant,
El vinf rinârder ès l'fontaîne (2)
330 Pus platt' qui des coviss' di raîne.
Tot près d'Visé, on crâ chapon (3)
Qu'esteut neyf d'vin on floïon,
L'aiw el fit si bin raviker
Qu'i chôk' les poïes po tots costés.
335 On pauv' haïeteu si foirt toumé
Jus d'in' tour qu'i save ût toué (4);
Ossitoi qu'noste aiw' l'eût sintoû
Si âm' li r'moussa d'vin po l'cou.
In' feumm' qu'à foiç' dè clabotter (5)
340 Aveut l'linw' qui voléf toumer
Buva les aiw' qui lî r'clawint
Si foirt qu'ill' tinéf à ses dints.
On pondeû, on pau foirt macté (6)
Comm' ces gins là li sont assez,
345 L'aiw' li r'fit pu sèg' so pau d'timps (6)
Qui les docteûrs qui l'approvint (8).

(1) Ces vers 327 à 330 viennent à la suite du 276me dans les cop. Bailleux, Dejardin et Hen et X.
On pelurin. . . . . Ms Un.
(2) Il vinf. . . . . .
Tot ossi plate ki covis d'rène. Ms. Un.
(3) Les quatre vers 331 à 334 manquent dans la Cop. Cap. et le Ms. Un.
(4) Jus d'in' grand' tour qu'i sâv' toué. Cop. Cap.
. . . . . qui s'aveût toué. Cop. X.
D'ine grande tour qui saveu touwé ;
Si toit k'nos aiwes l'eu sintou
L'ame ly . . . . . Ms. Un.
(5) Les quatre vers 339-342 viennent après le 261me dans la Cop. de MM. Bailleux et Dejardin, dans celle de Hen. et X.
. . . . . foiç' di clabotter. Cop. Hen.
. . . . . qui foisse de clabotter. Ms. Un.
(6) Les huit vers, 343 à 350 viennent à la suite du 321me dans le Ms F.
(7) L'aiw' li fit . . . . . Ms. Un.
(8) . . . . qui là s'trovint. Cop. Cap.

In' homm, ou qu' ji n'boûd' nin, in' bièsse (1)
Qu'aveût on pau l'oûye fou dè l'tiesse,
Noste aiw' li fit r'crehe on novai
350 Qu'esteut ossi lâg' qu'on pan'hai.
Les prop's oûhais s'ès trovet bin;
In' masing' nin pus gross' qui rin (a) (2)
A nnès beûre a si foirt crehou
Qu'à Lîge on l'louk' po on coucou.
355 Onk qu'aveût li stoumak gâté (3)
D'avu di s'jôn' timps trop drinké,
Enfin cist' homme esteût div'nou
Pus laid, pus ewaré qu'on cou
Quoi qu'il eûh so sîhe ans magni
360 Dè scordium plein on bounî;
Ayant bu d'laiwe ainsi qu'on meû
I r'buva et s'magna pé qu'on leû (4),
Dè l'jott', dè salé, dè l'salâde
Comm' si n'eûh' mâïe situ malâde.
365 Çoula a fait si grand' merveïe
Qu'in' court aut'choi tot' ava l'veïe ;
I rechîf' tot avâ s'mohon
Dè pris songu' dè boket d'poûmon ;
Ses rèchons estî mî jasplés
370 Qui les fontaîn' di nos cités.
Ni qu'Lambert çi fâmeux pondeû (5)
Aïe contrifait d'vin nol idreû.

(1) Les quatre vers 347-350 manquent dans la Cop. Cap. et Ms. Un.
(a) Ce vers fait allusion à Smackers, teinturier. (Note de la Cop. Cap.)
(2) . . . . . wai pus grosse qui rin. Ms. Un.
(3) Les cent soixante-quinze vers suivants, c'est-à-dire 365 à 528 sont ceux que n'ont point reproduits MM. Bailleux et Dejardin, dans leur choix de chansons. La copie X ne les donne pas non plus.
(4) I' r'buva, s'magna. . . . . Ms. Un.
(5) Net qu'Lambert. . . . . Ms. Un.

Deuss' qu'avint n'grand' coûtress' d'halènne (1)
Qu'on l'z'aminat d'vin in' berlenne,
375 Portant qu' n'eûhint saoû roter
Foiç' qui les ch'mins estint gâté
De l'flouh' di gins qu'y vont à flahe,
I fâf' don qu'on l' z-y ehierchahe.
D'on côp d'aiw' fourint si r'mettou
380 Comm' s'on les eûh' sofflé è cou;
Et s'è ralint-i ossi abeïe (2)
Qui qui qui c'foûh' de l'kipagnèie.
Dont k'saqwan spiguel des Tihons
Et prindint ine attestation.
385 Çoula n'pou siervi à aut' choi
Qui d'allé fer l' jaguinet
Et contrifé les châlatans
Po z'amuser les païsans.
In' feumm' vinf, qu'apoirtéf n'efant;
390 Qu'esteu co bin l'pus surprindant,
L'aveu les jambe et bress' nouwés (3)
Et l'esteut pé qu'èmacralé,
Les bress' estint comm' des fisais
Et tot s'coirps pus maigu' qu'on sorçai.
395 On prit d'l'aiw po fer les papa
Ef so treus joûs s'resclarsiha.
Li mér' veïant l'efant si r'fé
Prit co d'l'aiw' po continuer
Et l'efant a tél'mint fuigy
400 Qu'il est pus spitant qu'on grevî.
Li linw' li r'vint qu'on z'a plaisir
Di l'oï jâser ès s'cheïr (4)

(1) . . . . . coûrtress' d'halènne.
Kon s'aminat. . . . . Ms. Un.
(2) Et s'è ralint ossi abeye. Ms. Un.
(3) K'aveu les jambe. . . . . Ms. Un.
Et k'esteut . . . . . Ibidem.
(4) Di l'oï jâser el cheir. . . . Ms. Un.

Si ciste aiwe' fait parler ainsi,
Tos les mouwais y vôront v'ni.
405 Onk qu'aveut l'genisse, mais si foirt
Qui v' l'arî pris po de l'jenn' cère (1),
(Ca tot l'mond' s'enn' a-t-ewaré)
Après tot r'méd' s'a-t-avisé
De prind' ciste aiwe et s'est lavé;
410 I n' s'est lava qu'treus joûs à long
Qui n' fourît pus blanc qu'on moton.
Vo ne l' sârî riknohe a c't heure
Ainsi qu'il est cangî d'coleûr,
Si bin qui qwand cora è l'veïe (2)
415 Tos les Tongrois corint po l'veïe,
Et s'jurint les Gott' sakirloute (*a*)
Durduivel dat water is goute
Tis warachtich saou hartilec (*b*)
Alt den confectis hamec.
420 In' b.... bounn' feumm' di vet Bolsaye (3)
Qu'aveut stu pus d'deux ans mariaie,
Et qu'esteut div'nou pé k'joupsenne
Di çou qu'on n'forév' nin s'boubenne,
Si homme aveut l'aguiett' nouwaie (4)
425 Pinsez qué dispit po l'mariaye (5)
Et l'grosse anôïe qui l'eûri
De trover (6) si ouhai on mâvî.
So l'brut des aiw' qui s'tint si long
Avou leu paskeïe et chanson,

(1) Kif l'euhy pris . . . . . Ms. Un.
(2) . . . . . kuan rintrat el veïe. Ms. Un.
(*a*) Jurons : Gott ! sakerlott !
(*b*) Expressions flamandes. Diable ! cette eau est bonne ; c'est en vérité....
(3) Inè jône boun' feumm' . . . . Ms. Un.
(4) Le Ms. Un. est le seul à donner ce vers qui manque dans toutes les autres copies, et qui nécessairement constitue une lacune, puisque le vers précédent ne rimait à rien.
(5) Ce mot fait défaut dans la Cop. Cap.

430 En somm' qui leïe s'a-t-avisé (1),
Et s'mett' è l'tiess' di l'esprover
Po saï si l'siereut aidaie
Evet l'idreu qui li cateïe,
Et r'wereïe d'on mâ si terippe,
435 Qui li a todis t'nou vès les trippe
Vo les-là donc tot chaud, tot reud,
In' â matin èvôïe leu deux,
Sins avu d'mandé â docteur
Si faléf' s'è bagnî ou l'beûre.
440 A l'fin volè-là-t'-arrivé (2),
So l'côp d'ine heure après diner.
On s'a dit là, qui f'ran' à c't heure ? (3)
Ca por mi j'nè vou nin beure,
En on mot ji n'mi sièv'rai nin
445 Di tos les r'méd' qu'on prind po rin.
Tot doux ! Houtez binameïe fi,
Vos estez tot contrair' à mi,
Por mi c'est l'ci de treu qui m'fâ (4)
Si j'deus esse aidaie d'vins mes mâs (5).
450 Il' lava treûs feye avou s'main,
L'ovrège alla tot reud si bin
Qui si lu, l'eûhe avou houté
I fouh' ramoirt et eterré;
Ca l'dèt tot vit' : ji n'ètinds nin
455 D'avu pierdou ces deux ans d'timps,
Binamé v'z-estez foirt et jône,
I v'fâ ciet' wâgni voste avône;

(1) In some . . . . . Ms. Un.
. . . di l's'esprover. ibidem.
(2) El' fin vo l'zy là t'arrivé. Ms. Un.
So l'côp d'un heure . . ibidem.
(3) Et s'a dit lu . . . . ibidem.
(4) . . . . divint kim fâ
(5) . . . . di mes mâs. Ms. Un.

Ji m'trouv' si bin d'vin ci mestî
Qui v'n'arez nin on joû d'qwartî,
460 C'esteut à vos sins tant crier
D'avu çou qui fa po s'marier.
Et tot côp l'volév' ric'minci
Po r'bouté d'vin les astârgi.
Si bin qu'on joû, fout si k'sofflé (1)
465 Qui s'couka là tourto pamé;
Et s'fat-i ratt' houkî l'docteur (2)
Qui fi s'pouhans' po li fé creure,
Et qui fi v'ni si bin a drame
Qui n'e fallév' prind qui deux dragme,
470 Eco nin portant trop sovint
Qui l'excès n'euhéf' à tot' gint (3).
Mais leïe si moqua bin d'çoula
Et dit qu'il' ni s'è pass'reut jà,
Pusqu'il aveut r'levé l'mestî
475 Qu'ill' prétindéve avu n'ovrî (4)
Qui n'leyah' nin gâté si stâ
Ou qu'ill' ireut qwer onk aut' pâ.
Si durév' ottant qu'on lim'çon
Mettreu d'allé d'Lige à Saint-Trond.
480 Çoula ne l'sâreu mâie touwé
Mais qu'à contrair li f'reu viké (5).
Li pér' dit, lu, to z-ewaré
Fi, vo-t-là dial'mint attelé
Vola n'saqwoi d'bin mâhonteu,
485 Ou qu'a-t-elle â cou l'feu grieu
Cumint va çoula, vo bel' gins ?
Pa ! n'allév' nin ainsi di m'timps.

(1) . . . . fou si d'sofflé. Ms. Un.
(2) Et s'fâve t'il rate . . . ibidem.
(3) Lacune de la première partie du vers, dans la Cop. Cap.
. . . . neuhin (nuisait). Cop. Cap.
(4) . prétindév' d'avu n'ovri. Ms. Un.
(5) . . . li freu r'viké. Ms. Un.

Mais ji veu qui po l'timp d'à c't heure,
Qu' les bâcell' n'ont pu wai d'honneur,
490 Et qu'ajoûrd'hou on s'est stronn'reu (1)
Avant qu'in' aute èn'è saïereu.
Les jônais n'sont qu'des grands lourdaâ
I d'vrint pus toi s'monter d'on ch'vaâ (2)
Et leï là tot' ces houpralles
495 Qwand il' è d'vrint div'ni macralles.
Qui l'y d'hirahin a pihî
Ou bin donc s'mett' dè plein mestî.
Adiet vos gins, jusqu'à r'veï,
Ca ji n'sâreu pu vèie çouci.
500 Si l'aiw' fait ciste opération,
I n'y a bin des gins qu'y courront.
Ca tél, a-t-on coutai qui plôïe
Qui s'saïerait sin l'jetter evôïe,
Vo z'y vierrez les vî wari
505 Et ces qui k'minçaient à ploï,
Qu'iront lavé là leus clikottes
Pinsant contintè ees mahotes (3),
Houtans todis, s'in' dihans rin
Ca por mi, j'y pied' mi latin,
510 Si fai, ji dirai qu'ciss' fontaine
Seret on r'méd' miton mitaine,
Ou comme on dit : n' selle à tot ch'vâ.
Pusqu'il riwerih' tos les mâs.
Et s'a-j' paoû qui les Tixhons,
515 On joû vairet, qui s'è r'pintront
Di n'avu fait on brut si grand
Qui po v'ni âs oreïe *Roland*,

(1) . . on s'est stronl'reu.
Divant. . . Cop. Cap.
(2) . . . . . lourdau
. . . . . ch'vau. Cop. Cap.
(3) . . . . . les mahottes. Cop. Cap.

Ca l'a juré po les bèni
Qu'il s'amôreut jusqu'à voci (1)
520 S'a-t'i d' jà parlé âx juré
Po y fer d'ner on côp d'terré
S'evoïa tot chaud s'feie Hélène.
Houkî li sindic des arènes,
Et s'attindans n' tourtos les joûs.
525 Po veïe çou qu'il aront résoû
Si sais-j' qu'il ont déja pârlé
Des quéllès bûs qu'i fârait fé.
Pusqu'il' ont stu trové *Lerond*
Et *Latour* et l' fresé *Posson*

530 Infin, si di fi èn' aweye (2)
Ji d' hét' li ress di ses merveyes,
J'ennès d'vreû fer ou lîv' po l'mon
Comm' li çi des qwat' fis Aymon.
Ossi d' pus l'brut di noss' fontaîne (3)
535 Qwand on n'âreût qu'ine aiwe a raînes (4).
Eco el' lomm'-t'on minèrâle (5)
Eximpe à l'fontain' di Flémâle (*a*)
Qui fait portant pus d'mâ qui d'bin
A tot' biesse ainsi qu'â tot' gin.
540 On vant' minm' li c'iss di Joupeye (*b*)
Qu'est bin ine ossi grand' sottrèie.

(1) Qui les amin'reut. . . . . Cop. Cap. Le dernier mot est resté en blanc dans les Cop. Cap. et on y a écrit au crayon : Vervî.

(2) C'est à ce vers que reprend la reproduction faite par MM. Bailleux et Dejardin, dans leur livre de Chansons.

(3) Ossi d' pô l'brut. . . . . Ms. F.

(4) . . . . . aiw' d'araîne.

(5) On l'freut passer po minèrâl. Cop. Cap. et Ms. Un.

(*a*) L'eau minérale de Flémalle-Grande fut analysée par le chirurgien Fallize, qui publia en 1750, sur cette source, un opuscule intitulé : *Essai sur l'analise de l'eau minérale de la Grande-Flémalle, ou comparaison de cette eau avec celles de Spa.* Liège, chez Everard Kints, in 8° de 16 p.

(*b*) Jupille possède une source minérale dont il est question dans plusieurs ouvrages notamment dans *l'Abrégé de l'Histoire de Spa,* de J.-B. Leclère. 1818.

Pusqui l'roi Pepin, dè passé
Y lavéf si visèg' sins nez,
Et qu' Alpaïs, ji n' sé poquoi,
545 I rispaméf si trimoset.
On parol' dè l' ciss' dâ Bayâ (1)
Qu'est ine aiw' qui n'pout fer qu' dè mâ,
Ca ll'est si près d'in' mâl' mohon'
Qu'i n'y pout rin avu d' foirt bon (2).
550 D'in aut' costé baicôp d'rapaïes
Volaient foirt vanter l'aiw' dè l'haïe (a)
Et s' sét-on dispôïe tant d'annaies (3)
Qu'ell' ni vât rin qu' po les sôlaies.
Min çou qui m' fait l'pus monter l'bîle (4),
555 C'est qu'on docteûr di so l'Pont d'Ile
A bin aou l'front d'exalter (5)
Si puss' qui n' jond qu'à tots privés.
I dit qui si aiwe est minèrâle (6),
Min s'on d'héf ès ligeois, merdâle
560 I pôreut bin avu raison,
Ca ll' saweûr bin foirt so li stron (7);
Et s'dist-i qu'elle est bonn' po tot (8),
Po cûr' li châr sins hoûmer l'pot (9).

(1) . . . . . dè Bayâ. Cop. Cap.
(2) Qu'il n'y pout nin . . . . Ibidem.
D'aut' de costé. . . . . Ibidem.
(a) Fontaine de la rue Pierreuse.
(3) Et s' sét-on passé tant d'années. Cap. Cap. et X ; Ms. Un.
(4) Et çou qui m' fait pus monter l'bîle. Ms. Un.
(5) A bin l'hardiess' d'exalter.
Li puss' qui . . . . Cop. Cap. et Ms. Un.
(6) Et dit . . . . . Ms. Un.
(7) Ca ll' saweûr on pau so li stron. Cop. Cap. et Ms. Un.
Ca il saweûr bin foir li stron. Cop. X.
(8) Les deux vers 562 et 563 manquent dans la Cop. X.
. . . . . est bonn' so tot. Ms. Un.
(9) Po cûr li châr et houmer s'pot. Cop. Hen. et Ms. F.
Po cûr si châr . . . . . Ms. Un.

Min leyant là tot' ces fontaînes
565 Qui s'condamnet assez d'zel minmes.
Pârlans dè l'noss' qui so pau d'timps
Fait pus d'mirâk' qu'on faïé saint,
Quoiqu' les èvieux voless' dîre
Qu'ill' ni vât nin co dè l'gottîre.
570 Li gottîr' n'a nint ci talint
Qui dè poûrî so treûs joûs d'timps;
Min l'nosse a tant d'délicatesse (1)
Qu'ell' poûrih' so l'dos dè l'botresse (2),
Et si v'n'el pihî so pau d'timps
575 Ill' vi poûrih' divaintrin'mint.
C'est çou qui fait v'ni d'tos costé
Les gins dè l'pus grand' qualité (3).
Infin, ji n'âreu jamâïe fait
Si ji v'racontéf tot à fait (4).
580 Houtez seul'mint eco ciss-là
Et ji n'vis diret pu qu'çoula.
Ill' fait hiter tos les Wallons (5)
Et s'va fer rich' tos les Tixhons.
Et ji v's assûr qui l'pus grand bin
585 Qu'ill' f'ret, ci seret âx Flamins,
Qu'à ciss' fin-là, ont foirt payî (6)
Trint'deux docteûrs avou l'gaztî
Hérôd' ni d'na nin tant d'àrgint
Po fer mori les innocints. (7)

---

(1) Ill' a minm' tant d'délicatesse. Cop. Cap. et M. Un.
(2) . . . . . so l'bot des botresses Ibid.
. . . . . so l'dos des botresses. Cop. X.
(3) . . . . . de l'pus haut' qualité. Ms. F.
(4) Si j'racontéf tot çou qu'il fait. Ms. F. et Cop. X.
(5) Ill' fait haîtî tos les Wallons. Cop Cap. et Ms. Un. et X.
(6) Qu'à ciss' fin-là, ont forpay. Cop. Cap. et X.
(7) Les deux derniers vers ne figurent pas dans la Cop. Cap. et dans le Ms Un.

REPLIQUE

A

L'PASKEIE DES AIWES DI TONGUE.

MATHY.

Di don binamé k'pér Ernou ?
A-s' li dial' qui t'tribole ès cou ? (1)
Kimint cours-tu et qui vass' vite ?
On direut ma foi qu' t'eûh' li hitte
5 A-s' bu moutoi di ciss' fontaîne ?
Qui fait danser li pirtantaine ?
A tos les cis qu'ennès buvaient
Dont n'y a baicôp qu'arregaient,
Et s'vôrint voltî dîscrié
10 Les docteurs qui l'ont apprové;
Et s'jetteront voltî si polint (2)
De l'flatte ès l'juss' mains i n'sârint

ERNOU.

Di quéll' fontaîne' mi vouss' pârlé ?
Ajoûrd'hou on n'a tant trové
15 Qui nos n'savans à qui ètinde
Ni quéll' sierait l'meyeu à prinde.

(1) T'tribole à cou. Les variantes que nous donnons en notes, sans indication de sources, sont celles que l'on trouve dans le manuscrit de l'Université.
(2) Et s'jett'rin voltî. . . . .
Dè flatte . . . . . .

MATHY.

De l'ciss' qu'a fait tant di merveye
So qui on z'a fait inn' paskeye.
Ma foi si tu l'aveû seoû (1)
Ji vous qui l'dial' mi toun' li cou,
Si ti n'dihéf' nin avou mi
Qui l'ci qu' l'a fait a bin d' l'esprit.

ERNOU.

A dîr' li vrâie, ji vous bin creûre
Qui l'ci qu' l'a fait est' on docteûr.
On docteûr dè l'dierain' fornaie
Qu'a pris ses licences à Chainaye;
Qu'a quasî corou aregî
Di çou qu'on l'a leyi podrî,
Et qui n'a nin aou in' pleçe
Avou les gins qui trait' di biesse.

MATHY.

Avowez qu'on z'a avou toirt
Di l'avu mèprisé si foirt
Lu qu'esteut onc des pus abèïe
Si vos è jugi so s'paskeye.

ERNOU.

Ji creu por mi assuré
Qui s'il aveut on pau gaz'té
Qui neuh' nin cédé à pus vî
L'honneûr dè siné l'prumî.

(1) Veïou. Var. oïou.

Et si on li d'néf' treu pistolles,
40 Vo l'vieri vit' cangî d'parolle. (1)
Et l'ôrîv' *bin mî* clabotté
Qui l'gaz'tî qu'a si bin pârlé.
L'aiw' di Tongu' siereut minèrâle,
Bin alkalène et martiâle.
45 Et i n' sièreut nin forpaï
Po n'è dir' çou qu' vos vôirî (2),
I f'reut volé pus *long cint* feïes
Di ciss' bonn' fontain', les merveïes.
Qui les *moriânn'* n'ont leu mohon.
50 Et si les *homm'* qui accoûront
Di docteurs s' polaient passé
I serait l'prumî attrappé (3),
Et qui n'ârait ne chamb' *ne selle*
Si pôrait passé d' lu et d' zel :
55 Et *l'opium* po bin r' poisé
Ni li sieret nin ôrdonné,
Ni l'rubâr ni l'fouïe di sèné.
I s' contintret d' l'aiw' dè l'fontaine
Di qui Pline aveut d' *ja moti*,
60 A qui nos d'vans on grand merci ;
Ca sins lu on n'eûh' savu *rian*.
Et nos polans dîr' qu'i va bian
Et qui sins pus aller à Spa,
To qui arait à ses *bress' ma*,
65 Ou bin âs jamb' si vos volez
A Tongu' i vaîront tot hitter
Sins craint' qui leu d' meûr des infleûrs,
Ou bin des mâs d'vin les jonteûrs.

(1) Vo l'vieri ben toi. . . . . .
Et l'oriie Bemy. . . . . .
(2) Qu'vos voirî. . . . . .
(3) I sieret l'prumî. . . . .

Et s' pôront i bin ritourner (1)
70 Ossi *rôlants* qui des Abbés.
Et si vos avî pierdou l'gosse
Ainsi qu' Daniel divin l' fosse (2),
Allez à Tongu' vi ragoster (3)
Des novais mets vos y trov'rez (4).
75 Si vos n'è trovez nin vè-ci
Qui v' rimetteh' en appétit (5),
Et si r'tourné è voss' mohon (6)
Bai et haîtî comm' des pexhons,
Bon Diew' si ci binamé Monseûr
80 Qui tappe à hôs tos nos docteûrs,
Poleu avu divin s' mohon
Di ciste aiw'-là on p' tit *hansion* (7),
I sièreut bin pus eblawé
Qui l' çi d' so l' *pont d'tle* a crié.
85 Qwand ill' sièreut dilé s' privé,
Ill' sièreut todi bonn' assé
Et s' sièreut-ell' pus minèrâle,
Pus alkalène et martiâle
Qui l' ciss' d'ou c' qu'on l'âreut tiré (8)
90 Et s'y v' z-y trouv'reut-on dè sé
On pougnou tot haut mesuré,
Et s' freut raviker tos les moirts
Qui po s' fât' sont allés ès terre,
Et sins qu'il eûhint rin sintou
95 I lè f'reu rintré l'âm' po l'cou.
Mains i toum'reu pus toit è bot

(1) Et s' poiront i bin r'tourner.
(2) . . . . . divin les fosses.
(3) . . . . . vos ragostrer.
(4) . . . . . trouvrés.
(5) Qui v' rimetèss. . . . .
(6) Et si r'tournéf'. . . . .
(7) Di ciste aiwe on p'tit. . . . .
(8) Qui ciss d'ou. . . . . .

Qui d'enn' avu seul'mint on pot;
Et si vous fé rabahî s'bîle
Qui beuss' de l'ciss' di so l'Pont d'Ile.
I n'âret nin bu l'deuzèm' cô
Qu'i n'rinâdret là turto s'sô. (1)
Et s' n'ârait-i pus mâ s'tiesse
Di çou qu'on l'a creoû in' biesse.
Ji trouv' por mi qui les Tixhons (2)
N'ont nin avou trop mâl' raison
Qu' li fess' présint d'in' pair' di coinne
Po mett' treu deugts po d'zeu s'narenne,
Po mostré qu'i n' s'ont nin trompé
Qwand l'ont jugî trop mâ timbré,
Et qu' c'eûh' sitou in' gross' folèïe (3)
So l'eûh' mettou de l' kipagnèïe
Des docteûrs qui ont apprové
Ciss' bonn' fontain' dè timps passé.
Et qui dial! volcf' qu'i eûh' fait; (4)
Si c' n'esteût po fé les lonhais
Di ci vièr qu'esteut si long
Qui des Châtroux à Robietmont ?
Et d'vôre à l'homm' si vièr â coû (5)
To fait' à fait' qu'il esteut v'nou.
Por mî ji creû qui ci Monseû
Di si jôn' timps a s'tu spoûleû (6)
Ca n'a nin rouvî qu'in' hâsplaie
Pou fé six boubenne et dimeie.

(1) Qu'i n' rinardret . . . .
Et s'narait pu si mâ ès tiesse.
(2) . . . . . mi qu' les Tixhons.
(3) . . . . . c'eûh situ in . . . .
(4) . . . . . qu'il y euhe fait;
(5) Et d'vore si vier à l'homme â cou.
(6) Di s'jôn timps.

Qui n' pout-on po l' fé aregî
125 A l'fontain' planté *des rôsi !* (1)
Des rôse on f'reu des bais bouquets
Po d'né les bâcell' â valets,
Ou bin les valets âs bacelles
Qwand po dansé y ont mestî d'zelles.
130 I les f'reut ma foi bin veï
Atout on bai bouquet riv'ni (2)
Qui n'âreut nin baicôp costé
Qui di stind' si main po l'côpé.

MATHY.

De pere n'est nin in' gross' sotreïe (3)
135 D'in' homm' comm' lu fé des paskeye
I n'est nin moutoi èblawé
I fait çoula po s'amuser.
Assurèimint, si â marchî (4)
Il allév' avou des papî
140 I n'è freu in' si bonn' dibitte
Qui so pau d'timps i s'è f'reut qwitte,
Qwand minm' i n'âreût on mïon
I vaîront todi bin à pon
On z'è f'reut des serviett' avou
145 Po qwand on z'a chî horbi s'cou.

ERNOU.

I s'raïereut les ch'vès foû de l'tiesse,
Kimint qu'in feïe les *mâ l'tinesse*

(1) Planté à l'fontaine de Rosy.
(2) Ato on . . . . .
(3) Di k'pére n'est nin . . . .
(4) . . . . . si ès marchî , . . .

Li panse è haut, divint on lé.
Et qu'nou r'méde i n' polih' trové
150 Si n' buvév' di cist' aiw' di Tongue
Qui d'on ronsin a fait on hongue. (1)
I sereut ma foi bin mocqué
D'çou qu'il âreût tant tribolé (2)
Po tapé l'haque (*a*) so ciss' fontaine.
155 Ell' discrièt pus qu' l'aiwe à raîne,
Mais ciett si pône il y piedret (3)
Et cisst' aiw' di Tongu' s'è trouv'ret
Ossi bonn' po qui est poûri,
Qui po les çis qu' n'ont nin d' l'esprit,
160 Po les bômel, les cachectiques,
Po l' jenisse et l'mâ histèrique (4)
Les graveleux et les itiques.
Et si noss' joli fieux d'paskeye (5)
E n'aveût bu seul'mint in' feye,
165 I n' sièreut ciett' pus si macté
Qui di nos v'ni co raconté (6)
To ces mirâk' qu'il a forgî
Po mî poleûr rimpli s' papî
Et tot l'pus bai qu'il âïe veiou
170 C'est l'masing' div'noue ou coucou,
In-n'è d'vairet bin onc lu-même
Si s'feumm' beut jamâïe de l'fontaîne ;
I s'poreût bin qu'i l'est dèja.
Mais leïant là tourto çoula.

(1) . . . . . ronsin est fait. . . .
(2) Diçou. . . . . .
(*a*) Taper n'hatte, en wallon spadois, harde, faire planer un soupçon, lancer une calomnie contre quelqu'un.
(3) . . . . . ses pônes . . . . .
(4) . . . . . histirique
(5) . . . . . feu d'paskeye.
(6) Qui d'nos v'ni èco raconté.

175 Leïant li dir' tot' ces sottrèïes
Et fé dè si bellès paskeyes (1),
Tos ces docteûrs à grands golés
Et tos les aut' qu' l'ont apprové,
L'y f'ront ma foi foirt bin veyi,
180 Qui d'vin tot çou qui nos a dit
I n' si trovév' qui tot' mintrèïe (2)
Nos l'revoïerans donc à Joupèïe,
Po s'gaif y allé rispâmé
Ainsi qu'a fait dè timps passé
185 Li maitreess' Pepin, s'trimoset.
Adonc i sarait bin poqwoi,
Et si sintév' li chamossé
Ou bin si l'esteut eschaffé.
Et qu'ill' ly d'név' di l'aiwe à beûr
190 Afin qu'il eûh meïeu sinteûr
Ou bin po qui n' punihah' nin (3)
On si brav' homm' qui li roi Pepin.
Et s'li vint co è l'fantaisèie (4)
Di nos intrit'ni d'ses moqu'rèie,
195 Nos l'evôïerans d'vin les vièges (5)
Vind' des jôn' chets divin on sèche;
Là poret fé aller s'bajowe
Ainsi qu'on heme qui fait des mowe
Et s'y poret fé admirer (6)
200 Mais cial i s'fret todi moquer,
A no dîr' kibin, dispôie Pâque (7)
Les aiw' di Tongu' ont fait d'mirâke,

(1) Et fé si belle è paskeye . . .
(2) I n' s'y trové ki , ...
(3) Ou bin qu'ine punihahe nin, . . .
Ou bin qu' n'es punihahe nin. . . .
(4) . . . eco el fantasèie.
(5) . . . . so les vièges.
(6) Et poret s'y fer. . . . .
(7) . . . . depô Pâque.

I poleut bin tant gretté s'tiesse
Po nos mostrer qu'i n'est qu'in' biesse
In' vraie bibisse et des pus grosse
Et qu' si esprit n'va nin sins crosse.

MATHY.

Il est' esco jône â mestî,
Attindez qu'il âie sitùdi
I v' z'è diret bin des pus belles
So les feumm' et so les bâçelles
Qu'âront, avou tos nos jôn' sots
Fait ès bois l' biesse à deux dos,
Ou bin qui s'sâront, so les thier (1)
D'sogn' dè toumer, coûki à l'terre.
Si leus cott' vint à d'fâfiler
On sâret todis bin assez
A qué jeu ell' âront jowé,
Et quél abe arait stu planté.
Et si n'y a eco des bâcelles
Qn' ayeh' leyi spii leûs hielles,
On dirait qui ça stu à jouwer
Avou les valets à caker,
Et s'il ni l'eûhint nin volou
Leus pontes n'eûh nint cassé leus cou.
Mais Dial di quoi s'ewaré
Si leu fontaîn' les pout r'sôder,
Qwand l' l'aront appris l'mestî
Kimint qu'on jow' à qwat' pî;
Houtez portant, ji dis, porveu
Qu'ill' n'è n'aïeh' nint po nouf meû.

(1) . . . . so l' thier.
Sogne dè toumé kouki à terre.

Ill' seront todis bonne assez (1),
Po les feumm' n'y a rin à doté
Ill' l'ont leu pass'port à costé
Et qwand minm' qu'il siereut crocâie (2)
235 Ill' savaient bin peirté l'bottêie.
Li pôvr' homm' wâdrait l'mohon (3)
Pendant qu'Madam' va t'à Pouhon,
In' n'è sieret bin ametou
Et l'fardai li d'meurrait so l'cou (4)
240 I sièreut co binâhe assez (5),
Et i s'creureut foirt respecté
Di çou qui n'arait nin roûvî
Comm' on n'è fait des p'tits gris pîs (6).
Ci sièreut là des gross' merveyes
245 Po fé nos docteurs des paskeyes.
Mais qui fasse onn' saquoi d'pus bai (7)
Qui ciss' primîr qui nos a fait
Si vous ess' bin riscompinsé (8).

ERNOU.

Ossi vraie qui j'va juré (9) siette,
250 Ji v's è n'assure et j'li promette

(1) Le ms. Un. contient un vers en plus qui évidemment manque. Le voici :
Po les sots k' les voiron sposé.
(2) Eco qu'il sierint croquées.
(3) . . . . . home wade li mohon.
(4) . . . . . li d'meurre so l'cou.
(5) I sieret eco. . . . . .
Et i s'creuret . . . . . .
(6) Comme on fait des . . . .
Ci sieron là . . . . . .
(7) . . . . . ine saquoi.
(8) Le ms. Un. a ce vers de plus qui manque :
Di çou qu'il a si bin jâsé.
(9) Mot en blanc dans la cop. Cap.

Qu' s'on fait pus jamaie on diné,
Il y serait l'prûmî placé.
Li prumî de costé de l'poette
Po mî oï sonné l'hiette.
255 I fâ in' homm' di bonn' façon,
Po fé les honneurs de l'mohon
Et po fé des bais complimains,
Et intrit'ni tot' les gins.
Estant à tave i pôret dîre
260 To çou qui vôret po fé rire
Çou qu'li vairet à l'fantaiseie
Tot est bon è bonn' kipagnèie.
Et s'il y fait bin Gilotin
Treus pistoll' ni li manqu'ront nin.
265 I serait ossi bin paï
Qui les docteurs avou l'gazît.
Les Flamins sont foir libèrâl
Po rind leu fontaîn' minèrâl;
I sâront bin oû s'ritrové
270 Tourtot l'argint qu'il âront d'né.
Ci sièront ma foi les Wallons
Qui rind'ront à ces bons Tixhons
Tot çou qu'il âront dibourcé (1)
Po fé leu fontaîne apprové.
275 Et n'âront nint portant l'migraîne
Di çou qu' leu feumm' fesse à l'fontaîne.
Porveu qu' l'argint vegne è sechai,
Qu'on les fas' boûf ou bin ouhai.
Por moi i s'ennè mocqueront
280 Et di çou qu'on plant' so leu front (2)

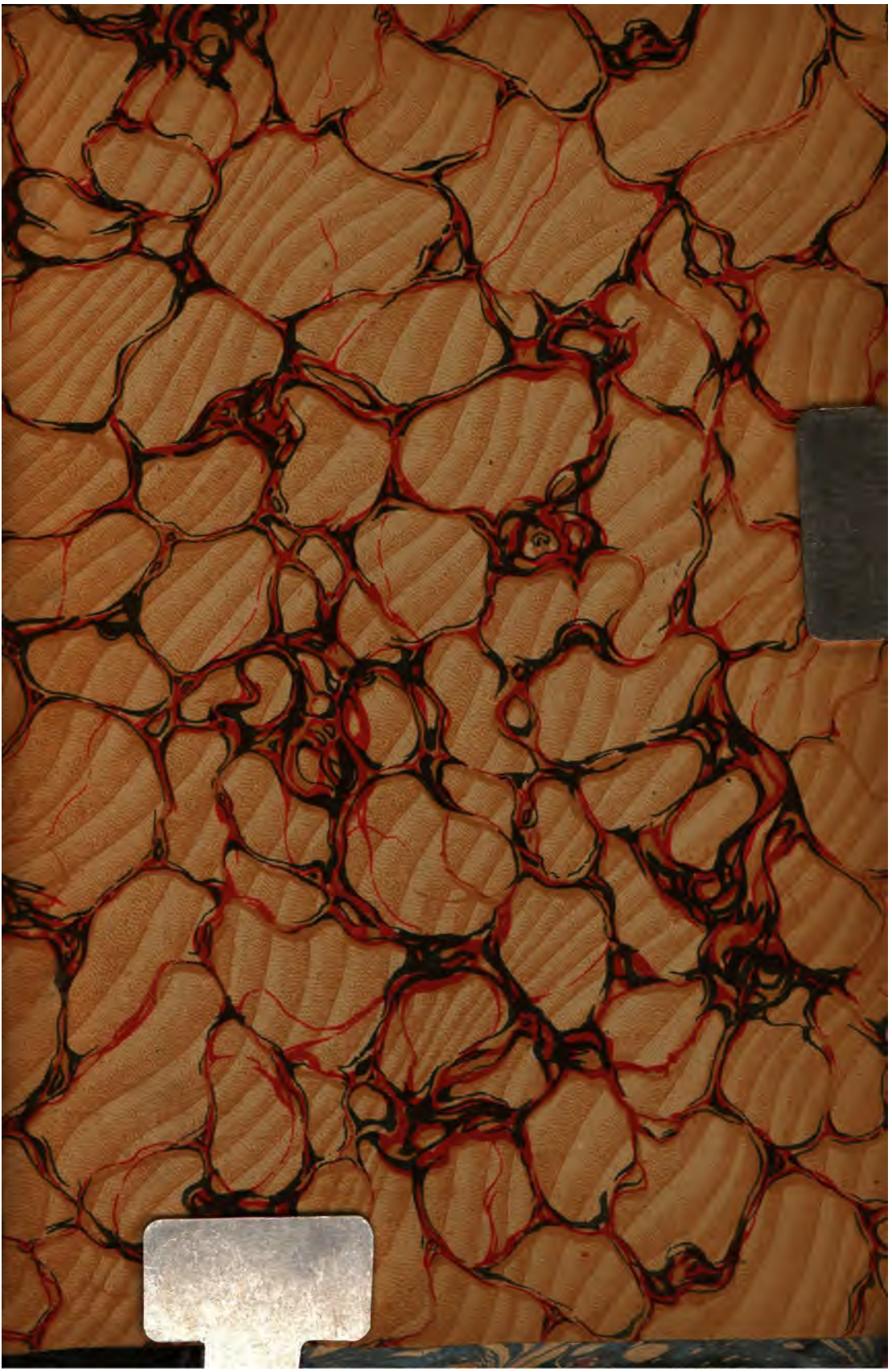
(1) . . . . . d'boursé.
(2) . . . . . d'çou qu'on plant' . . .

Ci n' sont nint des bounhamm' di four
I s'è plantront bin à leu tour
Ci sièret à bon chat bon rat
Tos coucou à dîhe-ût carats.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Rapport de M. J. Dejardin, président, sur les travaux de la Société pendant les années 1881 à 1883. 5
Concours de 1882. Rapport du jury sur le 4me concours. 13
Rapport sur le 16e concours de 1882. 27
On Fiâse rèvolé, scène populaire, par Émile Gérard. 31
Rapport sur les concours nos 17 et 18. 53
Traduction de quelques fables de La Fontaine, par M. Kirsch. Rapport du jury. 63
Concours de 1882-1883. Rapport du jury sur le concours no 12. . . . 75
Goupil et Renart, par Emmanuel Pasquet. . , ... 81
Concours de 1883. Nos 13 et 15. 99
Les Avinteure d'on jônai. Comèdeie è deux acte, par François Dehin. . . 115
On Judi d'fiesse, tâvlai populaire en in acte en vers, par Joseph Vrindts. . 191
L'Opinion d'a Gètrou, dialogue, par Joseph Willem. 217
Remi l'bèch'tâ, par Joseph Deprez. 231
Concours de 1883. Rapport du jury sur le 16e concours. 235
Li Favette gruzinève, par Hector Olivier. 244
Concours de 1883. Rapport du jury sur le 17e concours. 247
A mohon, par Henri Simon. 251
Les aiwe di Tongue (1700), par le chevalier Lambert de Rickmann. . . 253
Replique à l'paskeie des aiwe di Tongue. 289



Widener Library
3 2044 098 627 128